

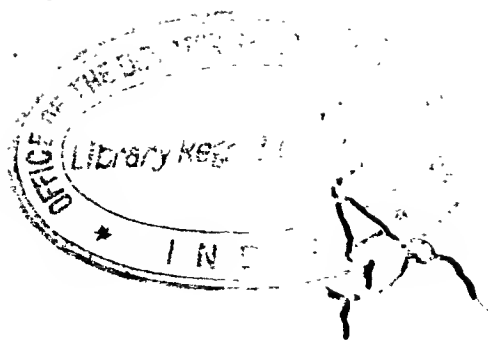
GOVERNMENT OF INDIA  
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA  
ARCHÆOLOGICAL  
LIBRARY

---

ACCESSION NO. 25611

CALL No. 913.005/R.A.

D.G.A. 79





REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

OU RECUEIL  
DE DOCUMENTS ET DE MÉMOIRES

RELATIFS

A L'ÉTUDE DES MONUMENTS, A LA NUMISMATIQUE ET A LA PHILOGIE

DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN ÂGE

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX ARCHÉOLOGUES  
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

ET ACCOMPAGNÉS

DE PLANCHES GRAVÉES D'APRÈS LES MONUMENTS ORIGINAUX

25611 VI. ANNÉE

PREMIÈRE PARTIE

DU 15 AVRIL AU 15 SEPTEMBRE 1849

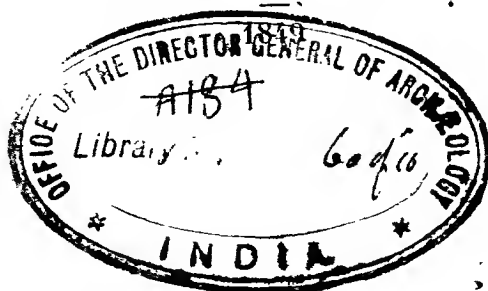
913.005

R. A.

PARIS

A. LELEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE PIERRE-SARRAZIN, 9



**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL  
LIBRARY, NEW ORLEANS.**

**Acc. No.**.....25611.....

**Date**.....6.2.57.....

**Call No.**.....913.005 / R. A. 1118.....

**DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET**

RUE DE VAUGIRARD, 9

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE (AVRIL A SEPTEMBRE 1849).

## DOCUMENTS ET MÉMOIRES.

	PAGES		PAGES
NOTES SUR QUELQUES VILLES ROMAINES DE L'ALGÉRIE, par M. le commandant De la Mare.....	1	LETTRE DE M. V. LANGLOIS A M. D'ALBERT DE LUYNES, sur trois monnaies de cuivre de l'empereur Audronic II Paléologue, et de son fils Michel IX.....	201
OBSERVATIONS SUR LES BAS-RELIEFS TROUVÉS A ANNOUNAH, par M. A. Maury....	22	DE L'INSCRIPTION N° 527 DU RECUEIL D'ORELLI, par M. A. Macé.....	227
RECHERCHES AU SUJET DES CARTES A JOUER, par M. G. Brunet.....	25	L'HERCULE MAGUSANUS, par M. A. Maury....	236
INSCRIPTIONS GRECQUES DE MAYORQUE, par M. Ad. de Longpérier.....	38	NOTE SUR UNE SÉPULTURE DU XIV <sup>e</sup> SIÈCLE, découverte en Bourgogne, par M. Guénebauld.....	239
NOTE SUR UN FRAGMENT DU TEXTE ASSYRIEN DE L'INSCRIPTION DE BISITOUN, par M. F. de Sauley.....	42	DU CARACTÈRE DE LA MUSIQUE GRECQUE, d'après les derniers travaux de M. A. J. H. Vincent, par M. Michal.....	241, 399
DE LA SIGNIFICATION D'UN BAS-RELIEF EN IVOIRE qui orne la couverture du livre de prière de Charles le Chauve, par M. l'abbé Cahier.....	48	LE CHATEAU DE CHENONCEAUX, par M. T. Pinard.....	251
SUR L'ÉTAT ACTUEL DES COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES ET ARTISTIQUES DE ROME.....	54, 352	RENSEIGNEMENTS PHILOLOGIQUES ET NUMISMATIQUES demandés par M. J. de Witte.....	256
ANTIQUITÉS DE LA CYRÉNAÏQUE, lettre de M. Vattier de Bourville à M. Lenormant....	56	EXAMEN DE LA DISSERTATION DE M. A. DELGADO, sur un disque de Théodose, trouvé en Espagne, par M. P. Mérimée.....	263
NOTICE SUR L'ALRUM DE VILLARD DE HONNENCOURT, architecte du XIII <sup>e</sup> siècle, par M. J. Quicherat.....	65, 164, 209	MONUMENTS INÉDITS DE COURT DE GERELIN, par M. G. Brunet.....	268
APOLLON SAUROCTONE, par M. A. Duchalais.....	81, 288	LETTRE A M. G. DE SOULTRAIT SUR LES ARMOIRIES ET LES MONNAIES DES ANCIENS COMTES DE GOELLO ET DE PENTHIÈVRE, cadets de Bretagne, par M. A. Barthélemy....	273
DE L'INTRODUCTION DES NOMS PERSES DANS L'OCCIDENT et particulièrement dans les Gaules, par M. Ad. de Longpérier.....	94	NOTE SUR UNE INSCRIPTION LATINE, par M. Janssen.....	304
ÉTUDES SUR LES ANCIENNES NOTATIONS MUSICALES DE L'EUROPE, par M. T. Nisard.....	101	NOTE SUR UN FRAGMENT DU PAPIRUS ROYAL DE TURIN et sur la VI <sup>e</sup> dynastie de Manéthon, par M. Mariette.....	305
ASPRE INÉDIT DE DAVID COMNÈNE, empereur de Trébisonde, par M. V. Langlois....	115	SUR L'INSCRIPTION DE CORSEUL, par M. L. Rénier.....	316
SUR L'ORIGINE DES MOTS COMTAT VENAÏSSIN, par M. J. Courtet.....	117	NOTE SUR LES PHALÈRES ET LES ENSEIGNES MILITAIRES DES ROMAINS, par M. A. de Longpérier.....	324
LETTRE DE M. PELLISSIER A M. HASE, sur les Antiquités de Makter et sur celles de l'ancienne Zeugtane.....	129	VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON ET LE MAUSOLÉE D'INNOCENT VI, par M. T. Pinard....	329
DU TEMPLE APPELÉ SOSTHENIUM, qui existait avant Constantin au lieu appelé Hestie, près de Constantinople et de sa conversion en une église consacrée à saint Michel, par M. A. Maury.....	144	NOTE SUR LES DONS FAITS AU DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES ET ANTIQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, ainsi que sur les acquisitions opérées par le même établissement, par M. Chaboullet.....	337
NOTE SUR UN BAS-RELIEF TROUVÉ A D'JEMILA, par M. le commandant De la Mare....	189	LETTRE ÉCRITE DE ROME, le 30 juillet 1849. DESTRUCTION DE LA SCULPTURE QUI DÉCORAIT LE TYPAN DE L'ÉGLISE DE MONTGERON.....	352 359
STÈLE PORTANT UNE INSCRIPTION MÉTRIQUE, en l'honneur d'un <i>Mirmillo Dima-charus</i> , par M. Ad. de Longpérier.....	198		

## TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES		PAGES
SUR LA CONSTRUCTION DU PONT DU RHIN, établi par Jules César.....	362	tant Hercule Ogmius, par M. A. de Longpérier.....	383
EXPLICATION D'UN SCEAU DU CHAPITRE DE SAINT-CHÉRON DE CHARTRES, par M. E. Cartier.....	373	LETTRE DE M. V. LANGLOIS A M. PH. LE BAS sur quelques monnaies d'Éraric, roi des Ostrogoths.....	389
FIGURINE ANTIQUE DE BRONZE, représen-			

## DÉCOUVERTES ET NOUVELLES.

M. LOBECK, nommé associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.....	59	M. A. DUCHALAIS, nommé premier employé du Cabinet des Antiques.....	208
M. E. VINET, nommé employé au Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Nationale.....	Id.	LA FONTAINE DU MARCHÉ DES INNOCENTS, à Paris.....	271
POTEAU CORNIER DE LA RUE DES PRÉCHEURS, à Paris.....	Id.	MM. DE SAULCY ET A. MAURY, nommés membres de la Société littéraire de Leyde.....	Id.
M. ÉTIENNE GALLOIS, décoré de la médaille du mérite de Saxe.....	60	MONUMENT ÉLEVÉ A AMIENS A LA MÉMOIRE DE DU CANGE.....	271, 400
CIRCUILAIRE MINISTÉRIELLE SUR LA RESTAURATION DES ÉDIFICES RELIGIEUX.....	Id.	ERRATA.....	271, 399
DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES faites sur la montagne du Châtelet (Marne).....	61	DÉCOUVERTE DE MÉDAILLES FAITE A BÉZIERS (Hérault).....	332
OBJETS ANTIQUES trouvés dans le midi de la France.....	122	OBJETS ANTIQUES TROUVÉS A VIESLIES (Nord).....	333
OUVERTURE DU COURS DE M. CH. LENORMANT.....	123	AJOURNEMENT DE L'ÉLECTION DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPT. ET BELLES-LETTRES.....	333
ANTIQUITÉS ROMAINES trouvées dans le département de la Haute-Vienne.....	Id.	SÉANCE ANNUELLE DE L'Ac. des Insc. et B.-L.....	393
VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. LETRONNE.....	Id.	MOSAÏQUE TROUVÉE A BERGHEIM (Haute-Rhin).....	396
NOUVELLE SALLE ÉGYPTIENNE OUVERTE AU LOUVRE.....	205	ANTIQUITÉS DU THAMUGADYS (Algérie)....	Id.
LA TOUR DE MONTLHERY.....	206	MOSAÏQUE TROUVÉE DANS L'ÉGLISE DE CRUAS (Ardèche).....	397
INSCRIPTIONS HÉBRAÏQUES ET MÉDAILLES, trouvées à Paris, rue Pierre Sarrazin.....	207	MONNAIES DU XIV <sup>e</sup> ET XV <sup>e</sup> SIÈCLES TROUVÉES A LAGEYRAC.....	Id.
OBJETS DIVERS ACQUIS PAR LE MUSÉE DE CLUNY.....	208	INSCRIPTIONS ROMAINES AU MUSÉE DE VALADOLID.....	Id.
M. J. QUICHERAT, nommé professeur titulaire à l'École des Chartes.....	Id.	SOUSCRIPTION DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE au Dictionnaire Iconographique de M. Guenebault.....	398
M. A. CHABOUILLET, nommé conservateur-adjoint du Cabinet des Antiquités.....	Id.	MONNAIE INÉDITE DE GENSERIC.....	Id.
		MUSÉE CÉRAMIQUE DE LA MANUFACTURE DE SÈVRES ouvert au public.....	399

## BIBLIOGRAPHIE.

PUBLICATION NOUVELLE.....	400	dans les Pays-Bas et le duché de Bourgogne, par L. de Laborde.....	124
<i>Ouvrages dont il a été rendu compte dans ce volume.</i>			
DE L'EMPLACEMENT DE LA STATION ROMAINE D'ANDESINA, par M. L. Beaulieu.....	62	TRANSACTIONS OF THE BRITISH ARCHEOLOGICAL at its third annual congress held at Gloucester, August. 1845.....	127
MÉMOIRES ET DISSERTATIONS sur les Antiquités nationales et étrangères, publiés par la Société des Antiquaires de France.....	Id.	ORIGINE ET PROGRÈS DE L'ART, ÉTUDES ET RECHERCHES, par M. P. A. Jeanron.....	272
BULLETIN DE CORRESPONDANCE DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME.....	64	CATALOGUE DES ARTISTES DE L'ANTIQUITÉ jusqu'à la fin du VI <sup>e</sup> siècle, par M. de Clarac.....	Id.
LES DUCS DE BOURGOGNE, études sur les Lettres, les Arts et l'Industrie, pendant le XV <sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement		THE ETHNOLOGICAL, a magazine of archaeology, edited by Luke Burke. Otia Egyptiaca, discourses on egyptian archaeology and hieroglyphical discoveries by G. R. Gliddon.....	334

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

OU RECUEIL  
DE DOCUMENTS ET DE MÉMOIRES

RELATIFS

A L'ÉTUDE DES MONUMENTS, A LA NUMISMATIQUE ET A LA PHILOGIE

DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX ARCHÉOLOGUES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

ET ACCOMPAGNÉS

DE PLANCHES GRAVÉES D'APRÈS LES MONUMENTS ORIGINAUX

VI<sup>e</sup> ANNÉE

---

DEUXIÈME PARTIE

DU 15 OCTOBRE 1849 AU 15 MARS 1850

---

PARIS

A. LELEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE PIERRE-SARRAZIN, 9

1850



**DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET**

**RUE DE VAUGIRARD, 9**

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DEUXIÈME PARTIE (OCTOBRE 1849 A MARS 1850).

## DOCUMENTS ET MÉMOIRES.

PAGES	PAGES
LA TOUR DE L'HORLOGE, détails historiques et archéologiques sur le Palais de justice à Paris, par M. Troche.....	401
NOTE SUR UNE TABLE GÉNÉALOGIQUE DES ROIS DE BABYLONE, dans Ker-Porter, par M. I. Lowenstern.....	417
DU MUSÉE DE LEYDE, des richesses archéologiques dont s'est augmentée sa collection, par M. A. Maury.....	421
CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE, XVII <sup>e</sup> session tenue à Rennes.....	426
DISSERTATION sur les rapports qui existaient entre le taurobole et quelques cérémonies du culte de Mithra et de ses mystères, par M. Chaudruc de Crazannes.....	435
MONOGRAPHIE DE L'ÉGLISE NOTRE - DAME DE SOMMEVOIRE; par M. Pinard.....	442
ESSAI HISTORIQUE SUR LA VILLE DE SAINT-VALENT, par M. Le Payen de Flacourt....	448
NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LE SCEAU CAPITULAIRE DE SAINT - CHÉRON, de Chartres.....	452
ÉTUDES SUR LES ANCIENNES NOTATIONS MUSICALES DE L'EUROPE, par M. Nisard.....	461
NOTICE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE SUR L'ÉGLISE DE MUNSTER (Meurthe), par M. l'abbé Balthazar.....	476
L'APOLLON SAUROCTONE, par M. Duchalais.....	482
LETTRÉ A M. DE SAULCY sur la deuxième écriture de Persépolis par M. I. Lowenstern.....	490
LETTRÉ DE MADAME FÉLICIE D'AYZAC sur quelques attributs des statues qui décorent le porche de la cathédrale de Chartres.....	497
REMARQUES SUR LA LITURGIE DES ÉGLISES DE ROME ET DE PARIS, par M. Pinard....	503
MONNAIES ANCIENNES ET DU MOYEN AGE trouvées à Limoges en 1849.....	510
NOTE SUR UNE PORTE DE BRONZE, à Augsbouurg.....	541
INFLUENCE DE L'ORIENT SUR L'ARCHITECTURE DU MOYEN AGE, par M. de La Borde.....	543
LETTRÉ A M. DE SAULCY sur une monnaie de cuivre de Constantin Pogonat, par M. V. Langlois.....	549
STATUETTE D'ARGENT TROUVÉE A TINTIGNAC, décrite par M. P. Mérimée.....	551
INSCRIPTION GALLO-LATINE tracée à la pointe sur un vase de terre, expliquée par M. A. de Longpérier.....	554
LETTRÉ A M. LEEMANS sur une stèle égyptienne du musée de Leyde, par M. de Rougé.....	557
NOTE SUR UN CACHET D'OCULISTE ROMAIN trouvé dans les environs de Vervins par M. Janssen.....	576
SUR L'ART DE L'ESCRIME EN ESPAGNE, au moyen âge, par M. Henri.....	582
LETTRÉ A M. PRISSÉ D'AVESNES au sujet d'un nom égyptien, par M. Leemans.....	594
EXPLICATION D'UN VASE DE LA GALERIE DE FLORENCE, par M. Lenormant.....	605
DE LA MONNAIE MELGOMIENNE ou frappée par les évêques de Maguelone aux XII <sup>e</sup> et XIII <sup>e</sup> siècles, par M. Chaudruc de Crazannes.....	642
DÉCOUVERTE D'UNE MOSAÏQUE GALLO-ROMAINE à Snèvre (Loir et Cher).....	646
LETTRÉ A M. LE COMMANDANT DE LA MARE sur les médailles trouvées dans la province de Constantine, par M. V. Langlois.....	650
LETTRÉ A M. A. DE LONGPÉRIER sur l'origine du palais de la Couba, près Palerme, par M. Michel Amari.....	669
DEVIS D'OUVRAGES D'ART exécutés pour la construction de la sépulture du cardinal de La Rochefoucault.....	684
REMARQUES SUR LA DEUXIÈME ÉCRITURE CUNÉIFORME DE PERSÉPOLIS, par M. I. Lowenstern.....	687
NOTICE SUR LES ÉMAUX de la chapelle de la Vierge, dans l'église Saint-Pierre à Chartres, par M. Doublet de Boisthibault.....	729
NOTE SUR UN SCEAU DE BÉRANGER DE FRÉDOL, évêque de Maguelone, par M. Germer Durand.....	735
NOTE SUR DES INSCRIPTIONS TROUVÉES A KHORSABAD, et qui couvrent le seuil de la porte du palais, par M. de Saulcy....	765
NOTE SUR LES NOMS DES ROIS ASSYRIENS publiés par M. Layard, par M. de Saulcy....	773
DE LA COUPE DES PIERRES, et de l'appareil de constructions de quelques voûtes au XV <sup>e</sup> siècle, par M. Guenebault.....	784
VAUCLUSE ET PÉTRARQUE, par M. J. Courtet.....	787

## TABLE DES MATIÈRES.

### DÉCOUVERTES ET NOUVELLES.

PAGES	PAGES
MOSAÏQUE découverte à Cirencester.....	456
URNES SÉPULCRALES trouvées à Colchester..	457
SESSION DE L'ASSOCIATION ARCHÉOLOGIQUE de la Grande-Bretagne, tenue à Chester..	1b.
PROJET DE FOUILLES À ROME.....	458
NOUVELLE EXCURSION DE M. LAYARD À NINIVE.....	1b.
LA SAINTE-CHAPELLE DE PARIS.....	459
SALLE GRECQUE DU MUSÉE DU LOUVRE.....	514
ELECTIONS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES....	514, 603, 659, 740
RECTIFICATION POUR UN ARTICLE SUR LA GÉNÉALOGIE DES ROIS DE BABYLONE....	515
MISSION CONFÉE À M. DE ROUGE.....	1b.
PEINTURE DU XIII <sup>e</sup> SIÈCLE découverte dans la Sainte-Chapelle de Paris.....	1b.
NOTE DE M. L'ABBÉ CAHIER RELATIVE À UNE SCULPTURE EN ivoire publiée dans le volume précédent.....	516
MORT DE M. FAÛBE.....	1b.
SAVANTS FRANÇAIS nommés membres de l'Académie archéologique d'Herculanum.....	517
SÉANCE DES CINQ ACADÉMIES DE L'INSTITUT.....	1b.
MORT DE M. ARTAUD DE MONTOR.....	1b.
DOCUMENTS HISTORIQUES TROUVÉS À ROME.....	602
COURS D'ARCHÉOLOGIE au Collège de France et à l'École des Chartes.....	602, 603
CLASSIFICATION DU MUSÉE ÉGYPTIEN au Louvre.....	1b.
BLÉ DE L'ANTIQUE ÉGYPTE.....	603
MONUMENTS ASSYRIENS apportés au <i>British Museum</i> .....	1b.
ELECTIONS DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES de France.....	1b.
MORT DE M. QUATREMÈRE DE QUINCY....	659
M. NIEUWERKERKE nommé directeur du musée du Louvre.....	1b.
VENTE DE LA COLLECTION DEBRUGE-DUMÉNIL.....	1b.
FOUILLES DE AIN-BEIDHA ET DE DUGELL.....	739
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE fondée à Séthul.....	1b.
QUESTION NUMISMATIQUE mise au concours par l'Académie de Bordeaux.....	740
SALLE D'ÉTUDE au MUSÉE DU LOUVRE.....	1b.
INSCRIPTION LATINE trouvée à Arles.....	1b.
M. A. LETRONNE nommé employé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.....	741
DATE DE LA RECONSTRUCTION des cathédrales de Saint-Pol-de-Léon et de Saint-Brieuc.....	1b.
INSCRIPTION TROUVÉE DANS L'ÉGLISE DE SAINTE RADEGONDE de Poitiers.....	1b.
REEDIFICATION D'UN TOMBEAU ROMAIN en Algérie.....	797
NOTE sur la lecture des écritures cunéiformes de M. Rawlinson.....	798
MORT DE M. AVELLINO.....	1b.
M. AD. DE LONGPÉRIER nommé chevalier de la Légion d'Honneur.....	1b.

### BIBLIOGRAPHIE.

PUBLICATIONS NOUVELLES.....	460, 524, 748
<i>Ouvrages dont il a été rendu compte dans ce volume.</i>	
LES STATUES DU PORCHE SEPTENTRIONAL DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, par madame Félicie d'Ayzac.....	518
INTRODUCTION À LA CHRONOLOGIE DES ÉGYPTIENS, par Richard Lepsius.....	525, 660
THE JOURNAL OF THE BRITISH ARCHAEOLOGICAL ASSOCIATION.....	539, 747
DESCRIPTION DU MUSÉE CÉRAMIQUE de la manufacture de Sèvres, par MM. Brongniart et Rioereux.....	604
RELIGIONS DE L'ANTIQUITÉ, etc., ouvrage traduit de l'allemand du Dr F. Creuzer, complété par M. Guigniault.....	604
LETtres DU BARON MARCHANT sur la numismatique et l'histoire.....	742
HISTOIRE DE L'ANCIENNE INFANTERIE FRANÇAISE, par Louis Susane.....	1b.
ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA CRITIQUE CHEZ LES GRECS, suivi de la Poétique d'Aristote, par M. Egger.....	743
DISSERTATION SUR UN TALISMAN DU XVI <sup>e</sup> SIÈCLE, découvert près de Bayeux, par M. Ed. Lambert.....	747
EXPLORATION SCIENTIFIQUE DE L'ALGÉRIE, <i>Archéologie</i> , par M. de La Mare.....	799
ANNUAIRE DE LA NOBLESSE DE FRANCE, publié par M. Borel d'Hauterive.....	804

## NOTE

sur

### QUELQUES VILLES ROMAINES DE L'ALGÉRIE.

La prise d'Alger, en ouvrant aux Européens un pays neuf, a tourné quelques esprits vers le nord de l'Afrique; depuis 1830 cette contrée mieux explorée, commence à être connue; l'on a fait justice des exagérations de certains voyageurs qui donnaient au public leurs rapides impressions pour des réalités.

La question de l'Algérie si vaste, si compliquée, a été méditée, étudiée sur toutes ses faces; après la connaissance de l'état actuel du pays, on a voulu savoir ce que ce pays avait été dans les temps antérieurs. L'étude de la géographie ancienne, sorte de flambeau placé dans l'ombre des siècles, pouvant jeter quelques clartés sur l'histoire encore si obscure, d'un pays qui nous intéresse à tant de titres, ne devait pas être oubliée. Cette étude, qui se rattache à ses époques de splendeur et de décadence, n'a malheureusement jusqu'ici pu se faire que sur les traces de nos soldats, à la suite de rapides et périlleuses expéditions; malgré de nombreuses difficultés et le peu de temps dont on a pu disposer, on est parvenu à restituer leurs noms romains à un certain nombre de villes. Pour ne parler que des localités principales de la province de Constantine, qui, seule, nous occupera dans cette note, nous dirons qu'il est maintenant reconnu que Bougie s'élève sur les ruines de la colonie de Saldæ, que Ghelma s'appelait autrefois Calama ou Kalama; les inscriptions donnent ces deux manières d'écrire le nom ancien. D'jimilah, aujourd'hui bien étudiée, n'est point Gemellæ, comme le veulent Shaw et Peyssonnel, mais Cuiculum. Aïn-el-Trab n'est autre que l'antique ville de Sigus, mais ce n'est pas dans ses environs qu'il faut, sur la foi du savant Morcelli cité par M. Dureau de la Malle (Province de Constantine, page 81), chercher les carrières de ce beau marbre numidique si souvent mentionné par les écrivains de l'antiquité;

nous ne pensons même pas qu'il y ait de ce côté des carrières d'un marbre quelconque, car les ruines fort étendues de cette ville, explorées pendant plusieurs jours, ne nous ont pas présenté un fragment de marbre.

On n'a aucun doute sur l'emplacement de la ville de Lambese; ses ruines se trouvent au point que les Arabes appellent Tezzonte.

Il est remarquable que plusieurs villes romaines aient en partie conservé leurs noms antiques dans l'appellation moderne et souvent par contraction. Les Arabes ont-ils voulu, en se servant du diminutif du nom ancien, indiquer que les villes actuelles n'offraient plus que de faibles images de ce qu'elles avaient été autrefois? Ainsi l'antique capitale de l'une des Mauritanies, Sitifis, devient pour eux S'tif; les mêmes Arabes nomment Tina cette ville de Constantine, qui doit à la position si extraordinaire du rocher sur lequel elle est assise, d'avoir été dans les temps les plus reculés, comme encore aujourd'hui, la première ville du pays.

La ville romaine de Tubuna, presque entièrement cachée sous les sables et les alluvions, offre encore quelques restes que les tribus voisines désignent par le nom de Tubna.

Lorsque le 31 mai 1842, ce général si regretté, le brave et chevaleresque Négrier vint camper près de Theveste, il ne trouva que la très-pauvre et très-petite ville arabe de Thébessa occupant un coin des ruines immenses de l'ancienne cité romaine.

Nous avons fondé Philippeville sur les ruines de Rusicada, dont le nom moderne est Rus-Skikida; à trois kilomètres de cette dernière ville se trouve Stora, qui offre un exemple presque unique d'un nom romain, traversant, sans s'altérer, les siècles et les révolutions; en formant là un établissement français, nous avons religieusement conservé ce nom. La proximité de Stora et de Philippeville, et aussi la plus grande facilité pour eux, de prononcer le premier de ces deux noms, font que les Arabes désignent souvent par Stora l'ensemble des deux points.

Nous arrêtons cette liste de localités aujourd'hui connues par leurs noms romains sans l'avoir épuisée. Notre but dans cette note étant de signaler à l'étude des voyageurs quelques points dont on ignore encore l'appellation antique, malgré des recherches déjà faites parmi ces villes encore nombreuses, nous en choisirons quatre qui nous paraissent les plus importantes; nous allons en parler succinctement d'après nos propres observations.

Nous prendrons pour notre première indication un point qui se

trouve entre D'jimilah (*Caiculum*) et Sélif (*Suifis*), à peu près à égale distance de ces deux villes; le sol est là fort accidenté et couvert de pierres taillées. Nous avons appelé Mons ce point que les Arabes désignent quelquefois sous le nom de Kas-Baïte, plus communément par celui de l'Oued-d'Sab; on peut suivre presque au centre des ruines le tracé d'une acropole; il existe encore une porte, quelques pans de murs et les restes d'une tour carrée, le tout construit en belles et grandes pierres de taille.

A peu de distance de l'acropole, on voyait encore, en 1843, les débris d'un temple dont nous avons retrouvé les murs à fleur de terre, et quelques bases de colonnes encore à leurs places auprès de fûts brisés; dans l'enceinte, sur la face d'une très-longue pierre mal taillée, on lit cette inscription :

IOVIIVNONI

AVG...

et sur la face adjacente de la même pierre, celle-ci :

CVRIA

SEX

VERVIA...

On rencontre sur le sol un assez grand nombre de bas-reliefs tumulaires; ces sculptures, exposées depuis si longtemps aux injures de l'air, sont presque toutes frustes; beaucoup plus, dans un meilleur état de conservation, sont probablement sous terre; quelques-unes de ces sculptures apportées à Paris, font partie du musée de l'Algérie, formé dans une des salles du Louvre (1).

(1) Puisque l'occasion de parler du musée Algérien s'est présentée, nous ajoutons quelques mots pour indiquer l'origine de sa formation et pour répondre aux derniers paragraphes d'une lettre que M. de Longpérier a adressée à M. Leloux, éditeur de la *Revue Archéologique*: cette lettre a été insérée dans le numéro du 15 décembre 1848. On découvrit, en 1842, à deux kilomètres sud de Constantine, une mosaïque qui nous parut importante; ce tableau déblayé, isolé dans la campagne, était destiné à disparaître complètement, moins par l'intempérie des saisons, que par le continuel piétinement des curieux qui rarement partaient sans en arracher quelques fragments. Sur notre rapport, M. le maréchal Soult, alors ministre de la guerre, décida que cette mosaïque serait transportée en France, qu'un navire serait nolisé à cet effet, que les fragments antiques découverts dans la province, pour la plupart aussi exposés à une prompt destruction, achèveraient le chargement et formeraient, avec la mosaïque, le principe du musée d'Algérie. Ce tableau mosaïque, aujourd'hui en partie rétabli, est au Louvre; on peut juger son importance. Quant aux fragments des sculptures, nous ne nous sommes jamais fait illusion sur leur peu de valeur artistique, et nous partageons l'opinion de M. de

A l'extrémité des ruines, à gauche et près la route qui conduit de D'jililah à Sétif, sur les bords d'un ravin profond et à l'entrée de ce défilé de Mons, qui, si longtemps, a eu le renom de passage dangereux, on trouve des tombes monumentales remarquables, mais sans inscription.

Mons ou Casbaïte nous était spécialement indiqué par les instructions de la commission académique; on lit page 57 de son rapport sur les recherches géographiques, historiques et archéologiques à entreprendre dans l'Afrique septentrionale: « Il existe à six milles au sud du Babour, au lieu nommé Casbaïte, une ancienne ville romaine qui doit être la Satafi des anciens, comme Baboura paraît être leur Basilica, parmi les ruines de laquelle Shaw remarqua une partie de portique d'un petit temple où se lisait encore un fragment d'inscription. Sur le penchant de la même montagne où est bâtie la ville, notre voyageur observa encore des monuments sépulchraux décorés sur leur façade de bas-reliefs représentant des scènes funéraires et portant des inscriptions romaines; ces antiquités méritent d'être dessinées avec tout le soin possible.

Après être passé quatre à cinq fois à Mons, toujours avec impossibilité de nous y arrêter, en novembre 1843, nous sommes enfin parvenus à y bivouaquer quelques jours; mais l'escorte d'infanterie que nous avions avec nous voyait avec inquiétude la neige menacer de nous couper la route de Sétif, notre unique refuge; nous fûmes donc obligés de quitter ces ruines avec un travail incomplet, cependant plus positif que celui de Shaw, dont il confirme en partie les indications.

La seconde ville que nous signalerons aux futurs explorateurs, nous était encore indiquée par l'instruction de l'Académie, qui dit page 58: « Si l'intérieur du pays est assez pacifié pour que nos artistes puissent y pénétrer jusqu'à la hauteur de la ville moderne de

Longpérier sur la médiocrité de leur exécution, ils font cependant connaître quelques usages et l'état des arts dans cette province; c'est à ce point de vue que M. de Clarac, prédécesseur de M. de Longpérier au poste de conservateur des antiques, en a fait graver plusieurs dans son grand ouvrage (*Musée de sculpture antique et moderne*). On trouve aussi au musée d'Algérie des inscriptions latines et puniques; le Louvre ne possédait pas une seule de ces dernières.

Nous voulons, en terminant, nous disculper du tort que M. de Longpérier paraît croire que nous avons fait à la géographie ancienne en déplaçant des bornes milliaires: les deux ou trois bornes milliaires qui sont au musée d'Algérie, quand nous les avons fait enlever, étaient depuis longtemps loin de leurs places primitives et bien probablement elles seraient aujourd'hui converties en moellons, si elles n'étaient pas à Paris.

Nic-Kouse, une des places fortes de la province à l'est de Zaïnah, et sur une rivière qui se jette dans le lac intérieur nommé El-Schott, ils auront à rechercher les vestiges d'une grande ville antique, qui est peut-être la Vaccæ de la table de Peutinger; Shaw put y observer des restes de colonnes, des citernes et des murs, monuments de la civilisation romaine; les tombeaux des sept dormeurs se trouvent dans cette ville; ce qui fait supposer qu'il pourrait y avoir ici des monuments du premier âge du christianisme, qu'il serait très-important aussi de reconnaître. »

La ville de Nic-Kouse, dont il est question dans la relation de Shaw, est appelée M'gaouse par les Arabes; elle est placée dans une plaine fertile qui s'étend jusqu'aux pieds des montagnes des Ouled-Soltan, et se trouve située sur l'une des routes de Constantine à Biskra.

Les environs de la ville sont coupés de canaux d'irrigation qui en rendent le parcours très-difficile; la ville moderne n'occupe qu'une partie de terrain couvert de ruines romaines; elle n'a pas de fortifications, pas même de murs d'enceinte; les habitants sont presque exclusivement occupés de la fabrication de la poudre de guerre; et c'est probablement là ce qui aura fait croire à Shaw, qui n'est pas venu dans le pays, que la ville était fortifiée. La saleté ordinaire aux villes arabes est ici encore augmentée par les ordures du fumier employé à la fabrication du salpêtre; les rues tortueuses et fangeuses offrent aux regards des maisons de terre placées de travers sur des soubassements faits avec de grosses pierres de taille arrachées aux monuments antiques: de ces derniers édifices, il n'existe rien d'entier.

M'gaouse possède trois mosquées, et toutes les trois, en grande partie, construites avec des débris romains.

L'une d'elles, dont nous ignorons le nom, est déjà passée à l'état de ruine, elle n'a plus de toiture, et les colonnes de sa nef sont, pour la plupart, renversées et brisées; nous avons remarqué sur l'un des fûts qui sont dans son enceinte une croix, de la forme des croix de Malte, fort bien sculptée; nous l'avons dessinée, elle a 0<sup>m</sup>,33 de hauteur. Ce petit monument confirme les prévisions de la commission académique sur l'existence de monuments chrétiens dans cette ville.

La seconde mosquée, bien conservée, est sous l'invocation de Sidi-Hassan; elle n'a de remarquable que son minaret, le seul de la ville.



La troisième mosquée, le monument important du pays, a trois noms : 1° *Djema* et *Kebir* (la grande mosquée), nom ordinaire des mosquées importantes; 2° *Djema oum-el-bey* (mosquée de la mère du bey), parce que la mère d'Achmet, dernier bey de Constantine, y est enterrée; 3° Enfin cette même mosquée est célèbre sous le nom *Djema seiba orkod* (mosquée des sept dormeurs). Ce n'est pas ici le lieu de peser la prétention des habitants de M'gaouse à la possession de ces tombes, il suffit de savoir que beaucoup d'autres villes ont la même prétention. L'histoire curieuse des sept dormeurs est contée dans le *Coran*, chap. XVIII, intitulé *la Caverne*, et donnée à Médine. Voy. p. 228 de la traduction de Kasimirski.

Le *Dictionnaire* de Moréri donne aussi, au mot *Dormans*, une longue histoire.

Je reviens à la mosquée des sept dormeurs : c'est un grand bâtiment, avec latis assez inclinés; terminé par deux pignons, il est couvert en tuiles rondes (*imbrices*), et ressemble à une grange de village de Lorraine, domine toute la ville et se voit de très-loin; ses murs nus, construits en moellons et chaux, ne présentent à l'extérieur aucun ornement; l'intérieur, très-propre, est décoré avec soin; il est formé de trois nefs séparées par des colonnes antiques, deux de ces colonnes portent les inscriptions suivantes :

IMPP CESAR CVIBIO  
TREBONIOGALLOINVIC  
TOPIOFELICIAVGPMTRIB  
POTESTPPCONPROCETIMP  
CAESCVBOAFINIGALLOVE  
LDVMIANOVOLYSSIANO  
INVPIOFELICIAVGPPMATR  
IBVNICIPOTESTATISCON  
PROCINVNP VOBIS  
ET VESTRIS

IMPP  
DDNN  
CVIBIOTR  
EBONIOGA  
LLOETCVIBI  
OAFINIOG  
ALLOVALD  
VMIANVOL  
VSSIANOINVI  
CTISSIMISPR  
CIPIBPPMA  
AVGGNNII  
COSSPP

Notre rapide exploration à M'gaouse est loin d'être terminée. Les circonstances n'étaient pas favorables pour étudier une ville qu'Achmet-bey n'avait abandonnée que quelques heures avant notre arrivée; le lendemain de notre courte visite, nous quitions notre camp,

avec la colonne expéditionnaire, pour gravir les montagnes des Ouled-Sultan, jusqu'alors impénétrables aux Arabes mêmes. A peine étions-nous arrivés aux premières cîmes, le brouillard devint si épais, que nos guides refusèrent d'aller plus loin, il fallut se retirer sous le feu d'un ennemi tout à fait invisible qui, connaissant la route que nous étions forcés de prendre, s'y embusquait à l'avance. Le mouvement de retraite, dirigé avec énergie par notre jeune général, M. le duc d'Aumale, se fit en bon ordre. Le général Sillègue et le colonel du 22<sup>e</sup> de ligne, Lebreton, aujourd'hui général et représentant du peuple, formaient l'arrière-garde; malgré leurs efforts et l'habileté de leurs dispositions, nos pertes furent considérables. Nous laissâmes là presque tous nos bagages, nous eûmes beaucoup de blessés et de morts; parmi ces derniers, le brave Gallias, chef d'escadron au 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs, que son courage emporta trop loin.

Nous ne connaissons pas de voyageurs qui ait parlé du troisième point dont nous voulons indiquer l'importance archéologique. Ce point (1), El-Kantara ou El-Gantra, délimite le Tell du Sahara, et se rencontre aussi sur une des routes de Constantine à Biskra, mais celle-ci laisse M'gaouse à droite. Cette ville est aujourd'hui formée par la réunion bizarre de tentes et de cabanes de terre pittoresquement groupées dans de riants et verts jardins, bien arrosés, où l'on retrouve une partie des arbres fruitiers de France. La ville entière est entourée par une belle forêt de palmiers dont la vue émerveilla le corps d'armée qui, le dernier jour du mois de février 1844, sous la conduite du général d'Aumale et de son frère M. le duc de Montpensier, vint dresser ses tentes au pied de son joli pont romain, sur le bord de cette rivière torrentueuse qui va se perdre au désert.

La situation particulière d'Alcantara devait nécessairement en faire un point militaire d'une très-grande valeur; la ville est bâtie à la

(1) Dans un ouvrage bien remarquable publié avant que les colonnes françaises aient pénétré dans ces régions, notre ami, M. le capitaine du génie Carette, membre et secrétaire de la commission scientifique d'Algérie, aujourd'hui préfet de la province de Constantine, s'exprime ainsi : « El-Gantra est situé à l'issue d'une gorge étroite, abrupte et profonde qui sépare le Djebel-Aoures du Djebel-Metlili; au fond du précipice coule la rivière qui porte les eaux à Biskra. Cette gorge redoutable par les dangers de toutes sortes qu'elle présente est pontant un des passages les plus fréquentés de la province de Constantine, c'est là que s'opère le mouvement de flux et reflux qui amène chaque année dans le voisinage de Constantine, les tributs du Sahara oriental; elles s'en retournent par la même voie. Le défilé débouche au sud dans la plaine d'El-Outâfa, plantée déjà de quelques dattiers. C'est pourquoi les Arabes ont surnommé ce passage *la bouche du Sahara* (Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridionale).

sortie d'un long défilé très-abrupte, d'où l'on débouche dans la plaine par une immense coupure qui existe dans de hautes montagnes de rochers nus, en passant forcément sur le pont romain qui est au-dessus de la ville; par conséquent, la possession du pont rend maître du passage.

Comme dans toutes les villes anciennes de l'Algérie, on trouve ici quelques inscriptions, des fragments de fûts et chapiteaux de colonnes, des ornements d'architecture brisés, tout cela employé pêle-mêle dans le bas des constructions arabes; le moindre déblai met à découvert des tombes romaines. Ces froids monuments confiés à la terre ont survécu à la ruine du pays; le pont est encore debout, peut-être doit-il sa conservation à son importance de tous les temps et à son utilité générale.

La position de ce petit pont est à la fois sauvage et pittoresque, ses culées de rochers à pic sont dominées par d'énormes montagnes de pierres, sans végétation possible. Il est formé d'une seule arche plein cintre de 10 mètres d'ouverture; sa largeur a 4<sup>m</sup>, 90; cette construction est faite avec beaucoup de soin en grand pareil irrégulier; cependant les claveaux de la voûte sont tous d'une égale épaisseur sur la longueur uniforme de 1 mètre; sur la clef de voûte du pont, en aval, côté qui regarde la ville, est sculpté un buste, aujourd'hui fruste. Cette voûte est renforcée par trois nervures ou arcs doubleaux; dans l'espace compris entre ces arcs, se trouve une ornementation formée de couronnes de feuillages, de paniers remplis de fruits, d'étoiles, etc. Ces sculptures, protégées par la saillie des nervures et par leur position sous la voûte du pont, sont dans le plus parfait état de conservation, mais il est très-difficile de les approcher et de les dessiner.

Ce pont, encore très-solide, servait journellement aux besoins des habitants. Cependant son tablier était bouleversé à un tel point, et la partie de la route comprise entre le pont et la ville était si souvent obstruée par les rochers qu'il fallait être Arabe ou mulet arabe pour sortir entier d'un passage si difficile. Notre général évita d'y aventurer nos bagages, et la colonne expéditionnaire fut forcée, pour aller camper en aval de la ville, c'est-à-dire à 800 ou 1000 mètres de la position qu'elle occupait en amont, de contourner une grande masse de rochers; une très-rude journée de marche fut employée à ce trajet, qui eût pu se faire en une heure si la route directe avait été moins mauvaise. Pour éviter à l'avenir ce long détour, M. le duc d'Aumale, en poursuivant sa route sur Biskra, laissa, sous les ordres

du colonel Buttafocco, des troupes qui, dirigées par le capitaine du génie, Riffaut, furent employées à rendre la route praticable et à faciliter les abords du pont. Ce travail fut habilement et promptement exécuté. Le souvenir de cette réparation est consacré par cette courte inscription :

2<sup>m</sup><sup>e</sup> ET 31<sup>e</sup> DE LIGNE  
2<sup>m</sup><sup>e</sup> DU GÉNIE  
1844.

Elle n'est pas gravée, mais simplement peinte en blanc, sur le rocher à droite du pont; elle est placée dans un grand encadrement bien taillé, autrefois pratiqué dans le roc et probablement pour recevoir aussi une inscription écrite, soit sur marbre, soit sur bronze. On voit encore les trons des crampons qui devaient la fixer. Parmi plusieurs inscriptions découvertes à El-Kantara, nous ne donnerons ici que la suivante, trouvée postérieurement à notre passage. Elle nous a été envoyée par notre ami, le capitaine d'artillerie Boissonnet, chef du bureau arabe de la province de Constantine.

PCAES.T.AELIOHADRIAN  
ANTONINOAVGPIOPONTMAX  
TRIBPOTESXXIIMPHICOSIIIPP  
IMATVCCIOFVSCINOLEGAVCPRIV

LEG III AVG.

Cette pierre, longue de 1<sup>m</sup>,32, était jetée en guise de pont sur un canal d'irrigation dans le jardin du cheik S'rir Ben-Bellil.

La dernière et quatrième ville, dont nous entreprendrons ici la courte description, Announah (1), est située entre Constantine et Ghelma, et environ à 15 ou 16 kilomètres ouest de ce dernier établissement. Le rapport de la commission académique, en nous indiquant ce point, s'exprime ainsi, page 55 : « Examiner en détail la localité nommée Announah par les Arabes, et signalée par Shaw, qui y a copié des inscriptions; c'est un plateau couvert de ruines sur la montagne appelée Ras-el-Akba; on y reconnaît des portes,

(1) En classant Announah parmi les cités de l'Algérie dont les noms romains sont encore à trouver, nous n'ignorons pas que beaucoup de personnes s'appuyant sur des données plausibles, admettent sans preuves matérielles qu'Announah est Tibilis, et font de Hammam-Meskoutin, Aquæ Tibilitanæ.

des espèces d'arcs de triomphe, des restes d'une église chrétienne. Mais ces édifices, appartenant au bas-empire, ont été évidemment construits avec les débris de monuments plus anciens. La ville a dû être importante à l'époque romaine. Quel était son nom?

Plusieurs voyageurs, Shaw, Poirer, Peyssonnel, ont parlé d'Announah : nous citerons de préférence la narration de ce dernier ; il est moins érudit, mais aussi plus vrai que Shaw, qui lui a fait de nombreux emprunts. Nous ajouterons qu'après avoir lu l'ouvrage de Shaw sur les lieux mêmes dont il parle, nous doutons que le savant docteur anglais ait jamais visité le centre de la province de Constantine. Dans une lettre adressée de Lacalle à M. l'abbé Bignon, le 15 février 1725, Peyssonnel s'exprime ainsi : « Nous nous dirigeâmes sur la montagne d'Annone; la pluie, la grêle, qui nous avaient incommodés tout ce jour-là se changèrent en neige et en brouillard, si fort que nous fûmes obligés, par la neige, le froid et le brouillard, d'aller au plus tôt chercher un gîte; nous nous détournâmes de notre chemin, et passant à travers cette montagne, le hasard nous conduisit aux ruines d'Announah, peut-être l'ancienne Tipasa ou le Castellum Fabatianum. La grande quantité d'ouvrages en pierres de taille qui subsistent encore, dénote qu'il y avait là une grande et belle ville. Il reste encore quatre portes semblables à celles de Paris, mais plus petites : ce sont des ouvrages détachés avec des pilastres d'ordre corinthien ionique; deux de ces portes sont doubles comme celle de Saint-Bernard à Paris; du côté de la montagne on trouve les ruines d'une église, au-dessus de la porte il y a une croix pattée avec un A, et un P sous les bras de la croix; l'on trouve de gros morceaux de colonnes dont quelques-unes ont quatre à cinq pieds de diamètre sur trente à quarante de long, d'autres moins considérables. En parcourant ces ruines, autant que le mauvais temps nous put le permettre, nous ne trouvâmes pas d'autres inscriptions que cette épitaphe :

NEMI

VS. M. F

PRV.DENS

V. AN. XV.

« Nous couchâmes à un douair, etc. » Page 284 de l'édition des *Voyages de Peyssonnel*, donnée par M. Dureau de la Malle.

Nous ignorons si les ruines d'Announah ont été visitées depuis les voyageurs que nous venons de nommer jusqu'en 1837. A cette époque,

MM. Grenville Temple et Falbe, qui avaient quitté Paris pour aller explorer Carthage, arrivèrent à Bone; la seconde expédition de Constantine allait partir : ces messieurs se joignirent aux troupes ; au retour ils publièrent, sous le titre de *Relation d'une excursion à Constantine à la suite de l'armée française*, un ouvrage intéressant rempli de matériaux neufs. Cet ouvrage est accompagné de planches, et l'on y trouve sur Announah des faits bien plus complets que tout ce qui avait été publié avant.

Les ruines d'Announah, disent MM. Falbe et Temple, page 31, « gisent sur un plateau qui domine Mjez-Amar et la vallée de la Seybouse vers le nord, et dont les côtés, assez abruptes, permettent à la vue de s'étendre jusqu'aux cimes de Raz-el-Aqbah et de la montagne de Kesadah. La citadelle de la ville était placée sur ce plateau..... Le nom arabe actuel signifie un bassin entouré de collines escarpées, et l'on voit, tout près des ruines, un joli petit lac bordé d'arbres et de buissons, resserré de tous les côtés par les flancs rocailleux et roides de hautes montagnes. Les eaux limpides qui s'échappent de ce petit réservoir se joignent aux ruisseaux qui viennent des ravins plus élevés du Râs-el-Aqbâh, et forment la petite rivière d'Announah, qui se verse dans l'Ouady-el-Schârf. La superficie tout entière de l'ancienne ville est parsemée de blocs de pierre sculptés ou écrits, et occupée par plusieurs ruines d'édifices dont quelques-uns ne sont pas sans intérêt. Nous avons donné les plus remarquables, entre autres les restes d'une église chrétienne grossièrement construite avec les matériaux d'un édifice plus ancien. Dans l'intérieur, derrière la porte d'entrée, sont deux colonnes corinthiennes. On trouve beaucoup d'inscriptions à Announah, presque toutes sépulcrales et de peu d'intérêt. On distingue encore parfaitement la direction de plusieurs rues : l'une d'elles, le long de laquelle on voit beaucoup d'inscriptions sépulcrales, traversait probablement la métropole. »

Après la prise de Constantine, de nombreux voyageurs visitèrent ces ruines, plusieurs publièrent des relations sans rien ajouter à ce que l'on savait déjà. Cependant les monuments d'Announah n'avaient guère été qu'indiqués par MM. Temple et Falbe ; il restait à les étudier ; c'est ce que fit M. Ravoisié, architecte et membre de la commission scientifique de l'Algérie, en janvier 1842, par un temps de neige semblable à celui qui avait accueilli Peyssonnel, au même lieu, plus d'un siècle auparavant, il vint camper au milieu des ruines, et malgré la rigueur de la saison, les explorer pendant plusieurs

jours. On peut voir, dans le grand ouvrage de la commission scientifique d'Algérie, le beau travail qu'il a publié sur cette localité.

Nous nous étions joints à M. Ravoisié; nous avons, de notre côté, étudié ces ruines, en nous tenant dans les données que nous traçait notre mission plus archéologique qu'architectonique. Au mois de mai 1843, nous fîmes un second séjour au même lieu. Ces deux explorations nous ont donné plus de cent inscriptions, presque toutes tumulaires, et une vingtaine de bas-reliefs. Ces sculptures, ramassées sur le sol, sont pour la plupart frustes, comme celles que nous avons indiquées plus haut avoir trouvées à Mons, dans une position semblable. Comme ces dernières, les sculptures d'Announah ont été placées au musée d'Algérie; elles sont aussi sans valeur comme objets d'art; généralement plus petites, elles diffèrent encore par le genre de composition des bas-reliefs de Mons; en parlant de nouveau de la position d'Announah, nous répéterions ce que nous avons cité d'après Peyssonnel et MM. Temple et Falbe. Nous nous bornerons donc à dire que pour visiter cette ville, lors de notre premier voyage, nous sommes partis de Mjez-Amar, nous avons passé l'Oued-Zénati au gué, souvent impraticable l'hiver, situé au-dessus du camp; ensuite nous avons suivi la route tracée par l'armée française qui prit Constantine. Cette route longe quelque temps une voie romaine où l'on trouve de distance en distance d'anciennes constructions dont il ne reste plus que de faibles vestiges : la route française a tout englouti; elle n'a laissé subsister que les pierres éloignées de sa direction. Lorsque l'on est arrivé au point culminant, on voit Announah sur la gauche, on n'en est séparé que par un profond ravin où coule, au nord des ruines, la petite rivière qui porte leur nom. On n'arrive pas sur le plateau sans gravir des pentes très-roides; cependant plusieurs voies romaines sillonnaient ces côtes abruptes. Nous venons de parler de l'une d'elles, celle que rencontre la route française. Une autre route plus courte allait directement de Ghelma à Announah : un homme fortement trempé, propre à toutes les grandes choses, à la fois administrateur, guerrier, savant, qui toute sa vie nous honora de sa vive et constante amitié, dont la mort glorieuse, à la suite des néfastes journées de juin 1848, vint encore aggraver les malheurs publics, le général Duvivier, en 1837, alors que colonel il fondait si habilement et si courageusement, au milieu d'immenses difficultés, l'administration du cercle de Ghelma, avait eu l'idée de rouvrir cette dernière communication. Son trop prompt départ fit suspendre les travaux exécutés sous sa direction par la gar-

nison de Ghelma. Il reste de cette entreprise une route utile et non achevée, qui porte le nom de Duvivier, son fondateur. C'est cette dernière que nous avons suivie lors de notre second voyage à Announah. Dans un ouvrage très-remarquable et trop peu connu, le général Duvivier s'exprimait ainsi : « Une route romaine allait directement de Guelma à Announa et à Constantine. Sur cette route, à 1800 mètres de Guelma, on trouve les ruines d'un ancien fort d'une trentaine de mètres de côté ; à 2000 mètres au-delà étaient les restes d'une ancienne ville romaine présentant encore de grandes citernes et une colonne miliaire. C'est cette communication directe qu'en 1837 la garnison de Guelma avait retrouvée et rouverte par suite d'une indication de M. le maréchal Clausel. Le haut coup d'œil militaire de ce maréchal ayant fait voir tous les dangers attachés à Mjaiz-Hamar, et surtout aux défilés qui y conduisent et à ceux qui en sortent pour gravir le Raz-el-Akba, lui avait montré en même temps que Guelma devait être la tête d'un chemin plus militaire pour franchir l'Oued-Cherf. Dans cette indication, comme dans tant d'autres, le maréchal Clausel avait deviné juste » (1).

Placée dans un pays aéré, sain, fertile, bien arrosé, assise au sommet d'un plateau d'une défense facile, Announah dut être une ville riche ; elle a dû posséder des édifices plus anciens et plus importants que ceux dont nous voyons encore les restes ; ces derniers, d'une architecture déjà en décadence, paraissent tous à peu près de la même époque ; cependant, contrairement à l'opinion que nous avons souvent entendu émettre, nous ne pensons pas que ces édifices aient été construits avec les débris de monuments plus anciens ; ce fait ressortira de la description que nous allons en faire.

Le spectateur placé au centre des ruines, se trouve auprès d'une porte triomphale formée par un arc plein cintre d'un peu plus de

(1) Voir page 37 de l'ouvrage : *Recherches et notes sur la portion de l'Algérie au sud de Guelma*, depuis la frontière de Tunis, jusqu'aux monts Aurès compris, indiquant les anciennes routes romaines encore apparentes, avec cartes, sur matériaux entièrement nouveaux, par M. le général Duvivier, ancien élève de l'École polytechnique, auteur de l'*Essai sur la défense des États par les fortifications, des observations sur la guerre de la succession d'Espagne*, etc. Paris, 1841. On trouve dans cet ouvrage les vues militaires si élevées du général Duvivier, et des renseignements archéologiques précieux sur un pays qui nous était, alors, parfaitement inconnu. C'est avec des peines infinies que le général Duvivier rassembla ces documents, en interrogeant les chefs arabes qu'il avait réunis à Guelma ; il fallait toute l'ardeur et la haute sagacité du général pour faire un ouvrage remarquable et approchant de l'exactitude avec les données, si souvent contradictoires, des Arabes.



4 mètres d'ouverture; son archivolt est très-simplement ornée; ses pieds droits ont 3<sup>m</sup>,20 de largeur et 0<sup>m</sup>,80 d'épaisseur; sur ses grandes faces les impostes sont coupées par quatre pilastres corinthiens non cannelés, ayant 4 mètres de haut sur 0<sup>m</sup>,50 de largeur; ils sont placés symétriquement de chaque côté de la porte; un seul de ces pilastres conserve son chapiteau, d'assez bon goût; il reste au-dessus quelques fragments de l'architrave et de la frise. Ce monument était remblayé jusqu'à la corniche des piédestaux des pilastres; des fouilles ont montré le stylobate de l'édifice, deux assises au-dessous de cette même corniche. Ce monument manque d'élégance surtout par sa partie supérieure; il est lourd et écrasé; il n'a pas dû avoir plus de 8<sup>m</sup> à 8<sup>m</sup>,50 de hauteur sur une largeur de 10<sup>m</sup>,50; c'est aussi à peu près la largeur de l'arc de triomphe de D'jilah (Cuiculum), mais ce dernier a 12<sup>m</sup>,60 de hauteur. A environ 30 mètres au nord-ouest, on rencontre un espace rectangulaire de 30 mètres sur 25, clos de murs de 0<sup>m</sup>,80 d'épaisseur; nous ignorons la destination de cet édifice; une de ses grandes faces, celle de l'ouest, seule assez bien conservée, présente deux ouvertures cintrées de 3<sup>m</sup>,20 de diamètre; une petite corniche règne sur toute la face. Plus remblayé et plus ruiné que le précédent, cet édifice ne présente pas plus de deux assises au-dessous de l'imposte.

Si du centre des ruines on se porte de 130 à 150<sup>m</sup> au nord-ouest, l'on arrive au point culminant des ruines; de là on domine la ville vers le sud. Des autres côtés, on est séparé du pays environnant par des escarpements à peu près impraticables; cette bonne position militaire porte à penser que l'acropole de la ville était placée là; des traces de gros murs qui se montrent sur plusieurs points fortifient cette opinion; on trouve aussi de ce côté des fragments d'architecture d'un style plus pur et d'une plus forte dimension; ils ont dû appartenir à des édifices plus anciens. Quelques bases de colonnes encore en place pourraient bien indiquer un temple ou un édifice public, admirablement placé pour être vu de très-loin.

Tout à fait à l'extrémité nord du plateau, au bord du fossé naturel qui le termine, il existe des figures de phallus (1) sculptées sur les parties restantes des murs de la ville. Les figures 1 et 2 de la planche 110 en offrant deux exemples, montrent aussi comment ces murs aujourd'hui presque détruits, étaient construits en grand ap-

(1) Il est peu de villes de la province de Constantine où l'on ne rencontre pas ces représentations phalliques et ordinairement dans des positions analogues, c'est-à-dire sur des murs.

pareil irrégulier. Si maintenant le spectateur marche vers le sud, en contournant la crête des pentes du plateau où se trouvent les ruines, il laissera à droite une nouvelle enceinte rectangulaire, plus petite et plus ruinée que celle dont nous avons déjà parlé; elle n'a que 10 mètres sur 6 mètres; elle est tracée sur le sol par plusieurs assises de grosses pierres de taille; près ces murs nous avons rencontré l'inscription qui est gravée planche 110, fig. 7. Cette même inscription a été donnée par MM. Falbe et Temple, p. 20 de l'Appendice de leur ouvrage, et sous le n° 59; la copie de ces messieurs diffère de la nôtre; voici les quatre premières lignes :

IMP. CAESARI  
VIC VALERIO  
CONSTANTIO  
IN VICTORIO

Du même côté, sur le bord du ravin, nous avons recueilli la curieuse pierre dessinée planche 110, figure 4; cette sculpture au trait ou gravure sur pierre, rappelle le sgraffito, si fort en usage dans le XVI<sup>e</sup> siècle. On rencontre



1.



2.



3.



4.

Les fig. 2, 3, 4, doivent être vues dans le sens inverse.

souvent sur des monuments qui paraissent appartenir à la religion

punique et qui sont grossièrement indiqués par un simple trait, des figurines, les bras élevés dans l'attitude de la prière, identiques avec celle qui est ici représentée au-dessus d'un autel avec un poisson à sa droite; à sa gauche est un symbole que nous avons d'abord pris pour un caducée. Seroux d'Agincourt, dans son *Histoire de l'Art par les monuments*, planche VII de la sculpture, sous le n° 2, donne une pierre trouvée dans les catacombes de Rome, sur laquelle on a aussi représenté par un simple trait en creux une colombe, un poisson et un troisième objet qui, selon Seroux d'Agincourt, est un ancre; comparaison faite entre la pierre d'Announah et la pierre de Rome, nous avons fini par penser que ce que nous avions d'abord pris pour un caducée pourrait bien être une ancre. Ce fait admis, la pierre qui nous occupe devient chrétienne, et la figurine, les bras élevés, rentre dans cette classe de figures si communes sur les monuments du premier âge du christianisme, et que l'on désigne sous le nom d'*Orantes*. On ne doit pas s'étonner de rencontrer quelque similitude entre les symboles de pierres puniques et ceux des pierres chrétiennes; il est évident que les premiers chrétiens ont dû emprunter la plupart de leurs symboles aux populations au milieu desquelles ils vivaient; ainsi les chrétiens d'Italie ont dû les prendre aux Italiens, aussi bien que les chrétiens d'Afrique aux populations africaines ou puniques; ces emprunts ont dû être d'autant plus fréquents, d'autant plus forcés que, dans les premiers temps, les chrétiens, trop peu nombreux pour avoir des artistes parmi eux, ont été obligés de se servir des artistes du pays, étrangers à leur culte. (Voy. R. Rochette, *Mém. sur les antiquités chrétiennes des Catacombes*; *Mém. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XIII.)

Enfin l'église d'Afrique a jeté trop d'éclat, a été trop puissante dans cette contrée pour que l'on n'admette pas l'existence de pierres chrétiennes puniques. Ce fait nous semble indubitable; il est évident que saint Augustin, prêchant en punique, s'adressait à des populations, en partie chrétiennes, qui ignoraient le latin, mais parlaient et écrivaient le punique; elles devaient donc faire usage de cette langue sur les monuments funéraires et religieux. Ce fait explique très-nettement pourquoi on trouve des symboles communs aux pierres latines et puniques.

Continuant de marcher au sud, on arrive à un point où les murs de la ville, déchaussés par le travail des eaux, ont croulé dans le ravin, en entraînant jusqu'à des fractions d'édifices voûtés; dans ce cahos de

pierres de toutes sortes tombées de la ville, nous avons trouvé l'inscription gravée planche 110, fig. 8 :

*Deæ Bellonæ Augustæ sacrum  
fortis cæsus libenti animo.*

Non loin de là étaient les deux petits bas-reliefs, dessinés même planche, fig. 3 et 6 ; la fig. 3, composition de deux figures debout, placées dans une niche cintrée et ornée de palmes ; de la main droite élevée au-dessus de leurs têtes, ces figures tiennent un attribut fort souvent répété sur les sculptures de cette province ; sous le bras gauche ces mêmes figures portent un autre attribut, aussi fort commun, qui ressemble à une grappe de raisins ou à une pomme de pin.

Dans la figure 6 il n'y a qu'une seule figure debout, un peu plus grande et plus fruste que les précédentes, elle est aussi placée dans une niche ; les bras sont baissés et elle tient des attributs qui ont beaucoup de rapport avec ceux du bas-relief précédent. Dans ces deux grossières sculptures les oreilles sont presque vues de face, remarque que l'on peut appliquer à quelques bas-relief puniques.

Étant remonté sur le plateau par l'extrémité des ruines, nous nous trouvons auprès d'un autre monument qui, par sa forme et sa position, nous paraît être une porte de ville ; d'une architecture du bas-temps, cette porte que nous nommerons la porte de l'est, est ornée sur chaque jambage de deux petits pilastres corinthiens non cannelés, qui ne dépassent pas l'imposte. L'arceau n'a pas beaucoup plus de 2 mètres de rayon, la retombée de son archivolt repose sur des pieds droits en dedans des pilastres, en laissant les pilastres en dehors du cintre. Ce monument est en grande partie renversé, l'arceau n'est indiqué que par deux claveaux qui restent encore sur le jambage le mieux conservé ; dans le haut de l'édifice de ce même côté, on voit quelques fragments de l'entablement. Parmi les nombreuses inscriptions qui se trouvent de ce côté, je citerai la suivante, écrite sur une pierre calcaire grise, taillée en forme d'autel :

HERCVLIAVG  
SACRVM  
PROSIMP  
ANTONINI  
AVGPII CV..  
IORESEIV..  
D S P F.

L'inscription gravée planche 110, figure 9, était aux environs; elle a été publiée par M. de Clarac (*Musée de Sculpture antique et moderne*, page 1271 de l'*Appendice*). Il dit: « Cette inscription est consacrée à la mère idéenne des dieux, la Terre, Ghæa, la plus ancienne divinité des Grecs, femme de Coelus, avec lequel elle devint la souche de toutes les grandes divinités de l'Olympe. Depuis, elle fut Rhéa ou Cybèle, et reçut différents surnoms des diverses contrées où son culte s'était propagé. Ce fut surtout en Phrygie qu'il jeta de profondes racines et où on rendait le plus d'hommages à la déesse; on l'adorait d'une manière particulière à Dindymé, à Pessinunte, d'où les Romains reçurent cette divinité sous la forme d'une pierre brute, noire, et sur le mont Ida, où elle prit le nom de grande mère des dieux idéenne que nous lui trouvons ici, et que nous offrent beaucoup d'autres inscriptions. Mais nous ne voyons pas bien d'où peut lui venir le surnom de mère d'Æpecura ou Ærecura qu'elle porte dans la nôtre, et qu'elle tenait sans doute de quelques localités d'Afrique que les auteurs ne nous ont pas fait connaître. Mais ce nom d'Æpecura ne pourrait-il pas être celui que portait autrefois Announah, où cette inscription a été trouvée à peu près à moitié chemin, entre Keff (Sicca-Veneria) et Rusicade, etc.? »

En quittant le monument dont nous venons de parler et tournant vers l'ouest, on rencontre presque au milieu du plateau des ruines d'un des plus importants édifices d'Announah : là, auprès de fragments de mosaïque et de fûts de fortes dimensions, reparaissent d'élégants chapiteaux corinthiens de 1 mètre de hauteur, des moulures bien profilées, et sans doute il eût été important de reconnaître ce monument, mais cette étude eût demandé du temps et des moyens qui dépassaient les limites étroites dans lesquelles nous étions circonscrit.

80 ou 100 mètres plus à l'ouest, on arrive sur un point où les ruines paraissent finir, où le sol est couvert d'inscriptions tumulaires; plusieurs personnes pensent que la nécropole devait être de ce côté; parmi ces pierres j'ai ramassé la sculpture linéaire, gravée pl. 110, fig. 5. Nous croyons pouvoir la placer dans la même classe que la fig. 4 de la même planche (1); là se présente un nouveau monument qui a dû être la porte de l'ouest de la ville; il est à 150 mètres environ de l'édifice indiqué plus haut comme ayant pu être la porte de l'est;

(1) Les pierres dessinées sous les numéros 3, 4, 5, 6, 9, sont placées au musée d'Algérie. Il en est de même des fig. 1, 2, 3 de la p. 15.

cette dernière est formée de deux arceaux, aujourd'hui détruits, ouverts de 3 mètres et soutenus par trois jambages égaux qui ont 2 mètres sur leur grande face et 1<sup>m</sup>,70 sur la petite; chacun d'eux est orné de quatre petits pilastres cannelés, angulaires ou doubles, comme à la porte de l'est; ils ne dépassent pas l'imposte, mais ici la retombée des voûtes commence à être reçue sur le tailloir des chapiteaux, comme dans la première partie du moyen âge. Ici encore la moulure de l'archivolte, éloignée de l'intrados, va retomber sur l'imposte en embrasant sous elle, et de chaque côté, un chapiteau. Des trois jambages qui soutenaient les cintres, deux paraissent encore hors de terre; ils sont remblayés jusqu'au-dessus des bases des pilastres; les fouilles ont montré le sonbassement complet.

Nous concluons : tous les monuments que nous venons de décrire sont à peu près de la même époque de décadence; cependant ils sont tous construits avec de belles pierres de taille de 0<sup>m</sup>,80 à 1<sup>m</sup>,20 de longueur sur 40 à 60 centimètres de hauteur; les assises sont égales, les joints se correspondent bien, c'est presque le grand appareil régulier. Dans tous ces monuments la destruction brutale est évidente, mais nous ne voyons pas de traces de reconstruction, et la régularité de l'appareil nous paraît éloigner, si elle n'exclut pas, l'idée de l'emploi de matériaux provenant d'édifices plus anciens. Dans toutes ces constructions on a fait usage d'un corinthien plus ou moins défiguré; il est encore remarquable de voir les architectes de la décadence persister, jusqu'à la fin, dans l'emploi de l'ordre le plus élégant, même pour orner leurs monuments les plus défectueux.

Il faut maintenant gravir, sur une longueur de 70 à 80 mètres, le côteau qui semble limiter la ville au sud-ouest, pour se trouver devant l'édifice dont la description termine cette note.

La figure 1 de la planche 111 donne à l'échelle de 0<sup>m</sup>,01 pour mètre, l'élévation de la seule face, encore existante, de ce monument; son plan, à l'échelle de 0<sup>m</sup>,002 pour mètre, se trouve même planche sous le n° 3; il reste encore sur les côtés assez des murs pour indiquer deux petites portes latérales larges de 1<sup>m</sup>,20; le centre de la façade est occupé par une porte architravée de 1<sup>m</sup>,80 de large sur 2<sup>m</sup>,40 de haut; le peu de portée du linteau nous laisse douter si l'arceau en décharge qui le surmonte a été fait pour le soulager ou pour tirer un jour de plus de l'extérieur, ou par ces deux motifs réunis; toujours est-il vrai qu'il ne reste aucune trace de maçonnerie dans le vide demi-circulaire. Deux fenêtres hautes de 1<sup>m</sup>,10 et larges de 0<sup>m</sup>,74, et un peu plus haut quatre petites fenêtres, en tout six

ouvertures, deux grandes et quatre petites, sont disposées symétriquement de chaque côté de la porte. Sur la clef de l'arcade on a gravé avec soin une croix légèrement pattée (1) avec l'*alpha* et l'*oméga* dessous les bras de la croix, le tout disposé comme on le voit à l'échelle de un dixième, figure 2. La destination première de l'édifice n'est plus à rechercher, et son plan nous confirme dans la pensée que nous sommes devant une petite basilique romaine et chrétienne des premiers temps; son orientation, la porte à l'est, l'abside à l'ouest, est aussi de la primitive église; il en est de même de sa façade, sans décoration ni saillie : elle rappelle l'époque où toute l'ornementation était réservée pour l'intérieur.

Cette très-petite église était divisée en trois nefs par des colonnes; on voit encore là leurs fûts brisés mêlés à d'autres fragments; des pilastres qui terminaient ces nefs, deux encore debout sont adossés au mur du portail; ils sont placés de chaque côté de la porte d'entrée, et tous les deux paraissent avoir été presque entièrement reconstruits; les chapiteaux qu'ils ont conservés sont de mauvaise imitation du corinthien.

Les anciens chrétiens habitants de l'Algérie, paraissent avoir simultanément fait usage des croix latines ou grecques, accompagnées ou non accompagnées des deux lettres sacramentelles. Ainsi, dans le monument qui nous occupe, l'*alpha* et l'*oméga* sont placés sous les bras de la croix latine gravés en creux. Un des nombreux exemples de la croix latine seule se voit sur une pierre envoyée de Bone à Paris en 1833; elle est aujourd'hui incrustée dans le mur,

(1) Il est étonnant que Peyssonnel qui examina assez bien la pierre pour donner à la croix son nom blasonique de *croix pattée*, après avoir reconnu l'*alpha* sous l'un des bras de la croix, ait pris pour un *rho* l'*oméga* placé sous l'autre bras. (Voir sa narration citée plus haut.)

D'autres voyageurs, sans doute trop pressés pour bien voir, ont aussi fait des erreurs en parlant de ce monument. Voici ce qu'écrivait, en 1841, M. Dupuch, évêque d'Alger : « J'ai héni et posé, dans la province de l'Est, la première pierre de deux belles églises, retrouvé un ancien temple chrétien à Announah, encore décoré de sa croix et de son ancre. Il m'a été donné de prier aux bords du Rumel, et de présider une étrange assemblée de tous les principaux ministres de l'islamisme à Constantine. Nos signatures s'unirent, nos cachets se mêlèrent et c'était une réunion dans un but religieux!... » *Annales de la propagation de la foi pour 1841*, p. 355.

Nous pourrions nommer une personne qui a publié de nombreuses brochures sur l'Algérie, et qui, sur la clef de ce même arceau, avait vu, et avait dessiné avec beaucoup de soin cette croix, et mis un compas à la place de A et une ancre à la place de  $\omega$ .

sous l'entrée du département des livres imprimés à la Bibliothèque Nationale.

Les croix grecques, plus nombreuses dans la province, sont généralement sculptées en relief et placées dans un cercle où elles s'unissent au monogramme du Christ; souvent elles sont accompagnées de l'*alpha* et de l'*oméga* plus communément placés sous les bras de la croix, rarement placés au-dessus. Nous avons fréquemment rencontré cette croix grecque sur des fragments d'architecture (1) entourée de diverses ornements; fruits, ceps de vigne, et une grande quantité de sarcophages, portent la croix grecque (2), placés et ornés comme nous venons de l'indiquer. Nous ajouterons que constamment, sur tous les monuments où nous avons rencontré les deux lettres grecques l'*alpha* était majuscule et l'*oméga* minuscule. Le même fait se retrouve en France sur les monuments des premiers temps du christianisme; mais à des époques beaucoup plus rapprochées de nous, les deux lettres deviennent majuscules; ainsi (3) on voyait autrefois dans l'église Notre-Dame de Paris, sur le mansolée de l'archevêque Hardouin de Péréfixe, mort en 1671, cette épitaphe :

A et Ω  
*Hic jacet*  
*Hardouin de Péréfixe*  
*de Beaumont, etc.*

(4) Dans l'église des Camaldules, sur la tombe de Fieubert, chancelier de Marie-Thérèse d'Autriche, mort en 1674, on lisait :

*Justicias Judicandi.*  
 A Ω, etc.

(5) Dans l'église Saint-Victor à Paris, sur la tombe du poète Santeuil, mort à Dijon en 1697 :

A † Ω  
*F. Joannes Baptista de*  
*Santeuil hujus abbatia, etc.*

(1) Il existe au musée d'Algérie sur une clef d'arceau, trouvée à Guidjel au sud de Sétif, une croix grecque avec l'A et ω sous les bras de la croix.

(2) Un exemple de ces sarcophages, provenant, nous croyons, du midi de la France, se voit à Paris; il est placé au Louvre dans une cour devant les bureaux de l'administration du musée; un grand nombre des monuments semblables ont été publiés par Seroux d'Agincourt, Millin, Alex. Lenoir.

(3) *Description de Paris*, par Piganiol de la Force, t. I, p. 347.

(4) *Ibid.*, t. IX, p. 62.

(5) *Ibid.*, t. V, p. 281.



Si la petite église dont nous venons de parler semble plus que les autres édifices d'Announah avoir excité l'acharnement des destructeurs, elle paraît aussi avoir été l'objet exclusif de réparations successives. L'examen attentif de son portail nous fait penser que cette petite basilique, à peu près du même temps que les monuments dont nous avons parlé plus haut, et comme eux construite en belles pierres de taille, a conservé presque intacte une grande partie de sa façade : d'abord la porte principale et le cintre, le côté gauche jusqu'au haut de la grande fenêtre, et le bas de la partie droite. Dans les réparations, il entre évidemment des fragments d'autres monuments, puisque l'on voit couché dans les assises, à gauche, une pierre tumulaire, dessinée planche 111<sup>1</sup>, figure 4; à droite une sculpture fruste; enfin, dans certaines places on a employé des pierres plus petites; mais ces réparations n'ont pas été exécutées sans soin; on a cherché, autant que possible, à les faire avec les anciennes pierres de l'édifice même, retrouvées aux environs.

Le contraste qui ressort des réparations faites à l'église avec l'espace d'abandon dans lequel ont été laissés les autres monuments, peut s'expliquer en admettant qu'après la ruine de leur ville, arrivée par des causes qui nous sont inconnues, les habitants chrétiens échappés à la mort ou à l'esclavage, revinrent chez eux, mais que se voyant trop pauvres et trop peu nombreux pour réédifier leur cité, ils se groupèrent autour de ce petit monument, nécessaire à la célébration des mystères du culte. Ils auront employé tous leurs soins à le reconstruire et fait tous leurs efforts pour le conserver.

Le chef d'escadron DE LA MARE.

## OBSERVATIONS.

### SUR LES BAS-RELIEFS TROUVÉS A ANNOUNAH ET PUBLIÉS DANS LE MÉMOIRE PRÉCÉDENT.

Lorsqu'on jette les yeux sur les bas-reliefs de travail fort grossiers qui ont été dessinés, à Announah, par M. le commandant de la Mare, on conçoit de prime-abord la pensée qu'ils ont appartenu à des tombeaux chrétiens. En effet on y retrouve les symboles qui caractérisent les monuments funéraires des premiers siècles de la foi, la palme ou la couronne, mises à côté ou à la main des personnages sculptés sur les tombeaux, l'agneau, le poisson. Quelques-uns de ces personnages

étendent les bras comme les figures qu'on remarque sur les tombeaux chrétiens, et qui représentent des chrétiens en prière (voy. Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiteri di Sant' Martiri ed antichi cristiani di Roma*, in-fol., 1720, Roma). Mais lorsqu'on vient à comparer ces monuments avec les bas-reliefs puniques ou numidiens qui ont été publiés par Gesenius, et qui sont l'œuvre incontestable de païens, on conçoit alors des doutes très-sérieux sur l'origine chrétienne des pierres d'Annunab. En effet, nous reconnaissons sur les monuments du recueil de Gesenius (*Scripturae linguae Phœniciae monumenta quotquot supersunt*, Lipsiæ, 1837, in-4°), presque tous les symboles que présentent les sculptures dont il vient d'être question. De plus, le style de celles-ci, tout grossier qu'il est, a évidemment une grande ressemblance avec celui des monuments phéniciens.

L'espèce de caducée ou de tenaille qui fait pendant au poisson sur le bas-relief de la fig. 4, pl. 110, et que M. De la Mare croit pouvoir être regardé comme une ancre, se voit clairement sur un autel découvert près de Malga (Falbe, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, pl. 5, fig. V; Gesenius, tab. 17, n° 1). Une main ouverte est sculptée entre deux figures de cette forme. L'inscription phénicienne nous apprend que cet autel a été dédié à la déesse Tanit et au dieu Baal-Hamman ou Baal-Soleil, par le prince Abd-Milcarth. Quant au poisson qui est en regard de l'objet analogue au caducée, il se retrouve sur les monnaies d'Abdère en Bétique (Gesenius, *Ouv. cit.*, tab. 41, n° xviii), de Gades (Gesenius, tab. 40, n° xv) et d'autres villes.

Dans la fig. 1 de la page 15, on voit au-dessus du personnage dans l'attitude de la prière, une sorte de trapèze qui se distingue beaucoup mieux sur un autre bas-relief d'Annunab, que M. le commandant De la Mare a eu l'obligeance de me communiquer, mais qu'il n'a point donné dans son article. En effet, dans le monument publié dans la *Revue*, l'extrémité de la figure manquant, on ne peut savoir si celle-ci a la forme du trapèze ou du triangle, tandis que dans le bas-relief que nous venons de citer, la forme trapézoïdale se reconnaît en toute évidence. À côté de ce trapèze est représenté un bâton à trois nœuds ou sorte de sceptre. On peut rapprocher de cette même figure trapézoïdale une figure d'une forme analogue, et que l'on serait tenté de prendre pour un autel, laquelle se voit, pl. 110, fig. 4, au-dessous du caducée supposé et du poisson placés de chaque côté du personnage en oraison.

Or, cette figure nous paraît avoir une certaine ressemblance avec le corps de forme triangulaire ou trapézoïdale qui est donné à une figure très-grossière, les bras placés aussi dans l'attitude de l'oraison, et qui se voit sur un autel votif trouvé dans l'ancienne Numidie, et portant une dédicace au dieu Baal (Gesenius, tab. 24, n° lvi), ainsi que sur une monnaie de Cossura, sur laquelle est écrit le nom de cette île en caractères latins (Gesenius, tab. 39, n° xiii, D).

Plusieurs personnages représentés sur les bas-reliefs d'Annunab, tiennent une grappe de raisins, et souvent aussi de l'autre main un corps allongé ovoïde ou pyriforme. M. De la Mare en a dessiné un assez grand nombre; on en peut voir deux sur la pl. 110. Eh bien, ces mêmes attributs se retrouvent de chaque côté d'un autel orné d'un bas-relief et découvert sur le territoire de l'ancienne Carthage (Gesenius, tab. 23, n° lx). L'inscription phénicienne nous apprend que cet autel ou ce cippe offre l'image du juste Scheolbat, serviteur de Baal. Les deux fruits tiennent à une figure grossière qui paraît être une forme altérée d'une figure humaine. Évidemment, les bras qui portaient chacun de ces fruits, ont été transformés en deux rameaux par l'effet de la dégénérescence du type qui est conservé, au contraire, à-peu près dans sa pureté, sur les pierres d'Annunab.

Cette analogie curieuse nous apprend que les figures de ce genre représentaient sur les monuments funéraires phéniciens, le défunt jouissant, près de Baal, du bonheur qu'il avait mérité par sa piété et sa justice. Nous avons donc lieu de supposer que les bas-reliefs d'Annunab où elles se voient, appartenaient à des tombeaux. Il n'est pas jusqu'à la branche d'arbre ou palme qui ne se retrouve, sous une forme

analogue à celle que nous offrent les pierres d'Announah, sur les monuments d'origine punique. Un personnage, représenté sur un autel consacré à Baal-Hamman par Hiempsal, fils de Massinissa (Gesenius, tab. 3, n° LVII), tient de chaque bras étendu une branche ou plutôt une tige d'arbre, sujet qui rappelle celui de la pl. 110, fig. 6. Au-dessus de la première figure est l'image du soleil, laquelle fait allusion au caractère solaire de Baal-Hamman, en l'honneur duquel le monument a été consacré. Or, ce soleil rappelle aussi le croissant qui est placé au-dessus d'une des figures d'Announah (fig. 2, page 15) et celui que tient à la main un autre personnage (fig. 3, page 15).

Le serpent que l'on voit aux pieds d'une figure vêtue, sur la fig. 4, page 15, fait penser à celui qui est représenté à la main du dieu Cahire que représentent les médailles de Cossura (Gesenius, tab. 39, n° XIII). Les deux étoiles qui sont placées au-dessus du personnage de la pierre d'Announah conviennent fort bien aux Cahires, divinités sidérales qui ont été assimilées parfois aux Dioscures. Sur quelques-unes de ces monnaies, on remarque la palme observée aussi à Announah (fig. 5, tab. 110). Enfin sur une pierre provenant de la même localité, dont M. De la Mare possède le dessin, mais dont malheureusement la partie inférieure a été brisée, on distingue le bout du marteau du dieu Cahire de Cossura figuré à côté d'un personnage dont la tête seule subsiste et qui était sans doute l'image d'un Cahire. Sur une autre pierre encore découverte à Announah, on voit un personnage tenant à la main une sorte de hourse qui rappelle le fait rapporté par Suidas (s. v. Ἐρμῆς), savoir que les Phéniciens donnaient une bourse pour attribut à leurs dieux.

Ainsi, à l'exception des couronnes ou du moins des objets ronds qui paraissent devoir recevoir ce nom et qu'ont à la main un grand nombre de personnages sur les pierres d'Announah, tous les symboles qui paraissent chrétiens se retrouvent sur des monuments païens puniques. Sur trois pierres du même lieu, dont nous avons vu les dessins chez M. De la Mare, on voit un personnage tenant cette espèce de couronne d'une de ses mains élevée, et de l'autre abaissée portant une grappe de raisins ou le corps ovoïde ou pyriforme qui peut être pris pour une grenade, une poire ou un régime de palmier, sujet qui est aussi celui du monument représenté pl. 110, fig. 3. Cette circonstance achève d'écarter l'idée que ce puisse être des sujets chrétiens. Aux pieds de l'une de ces figures est un animal très-grossièrement sculpté, et auquel on a donné sept pattes, animal qui rappelle celui qu'on voit fig. 2, page 15. Il ne paraît pas probable que ce soit l'agneau, puisque le bas-relief n'est pas chrétien. Peut-être est-ce le bœuf qu'on voit effectivement sur un des monuments donnés par Gesenius. Dans ce cas, on pourrait admettre que la fig. 4 de la page 15 représente Astarté ou Baaltis, la déesse Lune, à laquelle le taureau était consacré. Quoi qu'il en soit de tous les rapprochements que je viens de faire, je crois qu'il en résulte cette conséquence : c'est que rien ne nous autorise à regarder les bas-reliefs d'Announah comme étant d'origine chrétienne; néanmoins on doit demeurer très-frappé de reconnaître sur des monuments païens tous les symboles qui furent en usage chez les premiers chrétiens, et l'on a là un exemple de plus et des plus frappants, des emprunts que les néophytes avaient faits à la symbolique païenne.

ALFRED MAURY.

# RECHERCHES

AU

## SUJET DES CARTES A JOUER.

---

Un écrivain anglais déjà connu pour ses recherches savantes relatives à la gravure sur bois (1), M. W. A. Chatto, vient de publier un volume curieux sur les cartes à jouer. Ce sujet a déjà été l'objet de travaux remarquables de la part de divers auteurs français; il suffit de rappeler les ouvrages de Bullet (1757), de l'abbé Rive (1780), de M. Peignot (1826). Il ne faut oublier ni les *Études* de M. Leber, insérées dans le t. XVI des *Mémoires de la Société des Antiquaires* (1842), ni les *Observations* de M. Duchesne (*Annuaire de la Société de l'Histoire de France pour 1837*), ni surtout l'importante publication due à la Société des Bibliophiles français (*Jeux de cartes tarots et de cartes numérales du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1844, petit in-folio).

L'Angleterre avait déjà donné le jour au beau volume de S. W. Singer, *Researches into the history of playing cards*, London, 1816, in-4. M. Depping lui a accordé un article fort intéressant, *Revue encyclopédique*, t. IV, p. 65 (2).

Venant après tous ces érudits, profitant du fruit de leurs investigations, M. Chatto s'est proposé de résumer et de compléter leurs travaux. Il a joint à son livre une série de gravures que nous croyons devoir faire connaître, puisque c'est pour la première fois que le dessin reproduit la plupart des sujets auxquels elles sont consacrées.

4<sup>e</sup> Figures ou honneurs d'un jeu de cartes hindoustani à huit couleurs;

(1) *Treatise on wood engraving historical and practical*; London, 1839. gr. in-8°, avec 300 vignettes d'une belle exécution.

(2) L'ouvrage de S. W. Singer est orné de très-belles gravures; il est suivi d'un Appendix qui contient une réimpression des *Éclaircissements* de Rive, des passages extraits de Vives, Court de Gébelin, Marineus Siculus, Cardan, et autres écrivains, ainsi que l'*Essay* de Buchan, on the *Origin of cards and whist*.

2° Cartes chinoises, de l'espèce de celles qu'on nomme *Tseen-wan-che-pae*;

3° Un homme et deux femmes jouant aux cartes, d'après une miniature d'un manuscrit de la *Cité de Dieu*, exécuté vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle;

4° Vieilles cartes conservées au Musée britannique, et qui ne paraissent pas d'une date postérieure à l'an 1440;

5° *Fac-simile* d'une des cartes recommandées par Th. Murner, pour enseigner les règles de la logique, dans son *Charitulum logice*, Cracoviæ, 1507, in-4. (Voir, au sujet de cette bizarre production, le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand, article MURNAR (*sic*), la *Bibliothèque curieuse* du père Menestrier, 2<sup>e</sup> partie, p. 186, et les *Etudes* de M. Leber, p. 23-25);

6° Copie de quatre petites cartes, d'après l'ouvrage de Fr. Marcolini, *Le Ingeniose sorti intitulate Giardino de pensieri*; Venetia, 1540, in-fol. (3);

7° Cartes héraldiques extraites d'un jeu gravé en Angleterre, en 1678;

8° Copie de deux des cartes peintes attribuées à Jacquemin Grignonner, et conservées à la Bibliothèque Nationale, à Paris. (Ces cartes sont au nombre de dix-sept; M. Duchesne les a décrites dans sa *Notice*, p. 23-27. Remarquons que l'on n'a pas de preuves certaines que ces figures aient fait partie de l'un des trois jeux de cartes à or et diverses couleurs de plusieurs devises, peintes pour l'amusement de Charles VI, d'après le compte de l'argentier Poupart pour l'an 1392.);

9° Copies de quatre cartes françaises coloriées, de la dernière moitié du XV<sup>e</sup> siècle;

10° Copie des quatre valets coloriés, fin du XV<sup>e</sup> siècle (Musée britannique);

11° Copie de huit cartes rondes gravées en taille-douce vers 1480;

12° Copie de quatre petites cartes allemandes du XVII<sup>e</sup> siècle;

13° Les valets d'un jeu de cartes françaises du temps de Henri IV;

(3) Ce livre singulier renferme différentes questions et les réponses qui se font par le moyen de cartes à jouer dont toutes les chances sont figurées sur les pages, avec des explications en vers par L. Dolce. Un exemplaire de l'édition de 1540 s'est payé 100 francs en 1847, vente Libri. Singer en parle, p. 64, et il a reproduit une des figures; M. Chatto a donné le *fac-simile* d'un autre (*Treatise on wood-engraving*, p. 467). Voir aussi le *Bulletin du Bibliophile belge*, Bruxelles, 1844, p. 1052-1057. M. Friedländer a publié sur ces *Ingeniose sorti* une notice spéciale, Berlin, 1834, in-8.

## 14° Les chevaliers ou valets d'un jeu de cartes portugaises, 1693.

Bornons ici cette énumération, qui deviendrait d'une longueur excessive ; contentons-nous d'ajouter que l'ouvrage de M. Chatto renferme en outre les *fac-simile* d'un bon nombre de cartes allemandes et italiennes ou de tarot, et qu'il est orné de vignettes copiées d'après celles qui décorent de vieux livres fort oubliés aujourd'hui et qui se rapportent au jeu de cartes.

Nous allons lui emprunter quelques détails qu'on chercherait en vain dans les écrits de MM. Peignot, Leber et Duchesne ; ils auront, nous l'espérons, le mérite de la nouveauté pour les lecteurs français.

Jetons d'abord un coup-d'œil sur les cartes très-peu connues en Europe, dont les habitants des vastes régions de l'orient font usage de temps immémorial.

Les cartes qui servent à l'amusement des Chinois sont comprises sous le nom de *tseen-wan-che-pae*, mots qui signifient littéralement, mille fois dix mille cartes. Le jeu se compose de trente cartes, savoir trois suites de neuf cartes chaque, et trois cartes isolées qui sont supérieures à toutes les autres. Elles portent le nom de *tseen-wan*, mille fois dix mille ; *hang-hwa*, la fleur rouge, et *pih-hwa*, la fleur blanche.

Les marques mises sur les cartes sont de forme circulaire et de couleur rouge ou noire ; elles sont placées alternativement aux coins opposés de la carte ; ainsi une carte marquée de huit points en aura quatre à l'un des angles, et quatre à l'angle correspondant, à l'autre extrémité de la ligne diagonale. On trouve sur les cartes des têtes d'homme ou de femme, des figures de quadrupèdes ou de fleurs, des assemblages de traits bizarrement réunis et dont il serait fort difficile de préciser exactement le sujet. Le nombre des points marqués sur les cartes qui constituent un jeu et qui sont assorties par couple, est réglé d'après des considérations morales, géographiques ou historiques. C'est ainsi que le couple appelé *te-pae* (cartes terrestres) présente quatre points rouges correspondant aux quatre points cardinaux. Le couple dit *jin-pae* (cartes humaines) offre seize points rouges, lesquels signifient la bienveillance, la justice, l'ordre et la sagesse élevées à un degré quadruple. Un autre couple appelé *ho-pae* montre huit points noirs, ils se rapportent à un principe supposé d'harmonie qui règne dans la nature (selon les auteurs chinois), et qui s'étend vers tous les points du monde. Les lettrés du Céleste Empire ajoutent que la somme totale des marques placées sur les cartes d'un jeu complet se trouve en rapport avec le nombre des étoiles. C'est une

assertion dont MM. Arago ou Leverrier n'admettrait peut-être pas l'exactitude.

Il y a d'ailleurs des jeux de diverses espèces ; l'un d'eux se compose de cartes dont les noms sont empruntés à des personnages célèbres dans l'histoire de la Chine. Ces cartes sont de petite dimension et beaucoup plus étroites que les nôtres. Quant aux combinaisons auxquelles elles donnent naissance, c'est un sujet qu'on ne peut encore aborder faute de renseignements suffisants.

Passons aux cartes en usage dans l'Hindostan. M. Chatto donne, à leur égard, des détails étendus que nous abrègerons beaucoup.

Un jeu se compose de quatre-vingt-seize cartes divisées en huit séries de douze. Chaque série a deux figures, le roi et le visir. Les dix autres cartes se désignent comme en Europe, d'après le nombre des points dont elles sont marquées. Quatre séries sont regardées comme supérieures ; le dix y vient, sous le rapport de la valeur, immédiatement après le roi et le visir, et l'as est au bas de l'échelle. Dans les séries inférieures, c'est l'inverse ; l'as y arrive après le visir, puis le deux, le dix est ainsi la carte qui occupe la dernière place.

Ce jeu se joue à trois ou à six personnes. Lorsqu'il y a six joueurs, trois prennent les séries supérieures et trois les inférieures. Quand on joue à trois, on donne quatre cartes à la fois ; mais au premier et au dernier tour les cartes sont mises sur table, de sorte que chaque joueur a huit cartes connues de ses adversaires, et seize qui restent un mystère pour eux.

Les règles du jeu sont assez compliquées ; nous sortirions à la fois des limites que nous devons nous imposer et de la nature de cette *Revue* si nous cherchions à en donner une idée. Bornons-nous à dire que le jeu décrit dans l'ouvrage que cite M. Chatto (*Calcutta Magazine*, 1815), présente de l'analogie avec l'*Ombre à trois*, jeu délaissé depuis longtemps, mais qui fut un des premiers auxquels les Européens eurent recours. Les cartes européennes se partagent en deux couleurs, rouge et noire ; celles des Hindoux se divisent de même, mais avec une différence dans le choix d'une des couleurs ; sur les bords du Gange, c'est rouge et blanc. Les cartes en usage dans l'Inde sont faites de papier bien verni ; les figures sont peintes avec soin et le fond sur lequel elles se détachent est, dans chaque série, d'une couleur uniforme.

D'après les *fac-simile* que donne M. Chatto, le roi est représenté sur six des huit cartes qui portent son nom, comme étant assis sur une espèce de trône ; il a toujours derrière lui un esclave armé d'un

éventail, et devant lui un courtisan, dans l'attitude du respect, présente un croissant, une lettre, un oiseau, etc. Ces divers objets constituent la différence des cartes. Le roi est monté sur un éléphant dans la septième carte, et dans la huitième il disparaît et fait place à un lion sur le dos duquel se trouve la figure du soleil surmontée d'un parasol.

Quant au visir il est monté sur un tanreau, sur un chameau, sur un lion, mais plus habituellement sur un cheval, et c'est de même d'après les objets qu'il tient à la main et élevés en l'air qu'on reconnaît la différence des cartes. Ces objets reproduisent ceux qu'on remarque sur les figures correspondantes du roi.

Nous n'avons pas de détails bien précis sur le sort des cartes parmi les Arabes, mais on ne peut douter qu'ils ne les connaissent. Pietro della Valle, qui parcourut l'Orient dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, et Niebnbr, disent avoir vu les Arabes jouer aux cartes. Ce dernier voyageur ajoute que le jeu s'appelle *Lab-el-Kammer*. Il faut remarquer, toutefois, que nulle mention n'est faite des cartes dans les contes si connus sous le nom des *Mille et une Nuits*, et ce silence autorise à penser qu'à l'époque où ces narrations ont été composées, les cartes n'étaient point en vogue parmi les populations de l'Arabie (1).

Nous ne nous occuperons point des détails, fort étendus d'ailleurs et bien présentés, que donne M. Chatto à l'égard de ce qui concerne l'histoire des cartes en France. Il n'a guère fait que réunir et reproduire ce qu'on trouve dans les divers auteurs dont nous avons mentionné les noms; nous aborderons un sujet plus neuf et moins connu, en lui empruntant quelques particularités relatives à ce que présentent, en ce genre, les pays étrangers.

(1) L'origine des *Mille et une Nuits*, et la date qu'on peut leur assigner, ont exercé les orientalistes. On peut consulter les recherches de M. Silvestre de Sacy, *Mémoires de l'Institut*, t. X, et *Revue de Paris*, 1<sup>re</sup> série, t. V. Consulter aussi, au sujet de leur origine persane, les *Nouvelles Annales des voyages*, septembre 1839, p. 339, et recourir à la *Revue Encyclopédique*, t. XLIII, p. 467. Nous ne voulons nullement aborder ici la carrière bibliographique qu'ouvrent ces récits fantastiques, mais nous indiquerons comme fort dignes d'être lus deux articles, l'un dans le *London and Westminster Review*, n° 64, l'autre dans le *Foreign Quarterly Review*, n° 47. Ajoutons qu'il existe une traduction en grec moderne des *Mille et une Nuits* (3 vol. in-8°, Venise, 1777 et 1792); elle a été faite sur l'arabe et elle contient beaucoup de contes qui ne se trouvent pas dans le choix fait par Galland. MM. Combe et Tamissier (*Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 79), rapportent une histoire relative au calife Haroun-el-Raschid et conservée de tradition, comme tant d'autres.



Un statut rendu en Angleterre sous Henri VIII, l'an 1541, défend à tout onvrier, agriculteur, pêcheur, marinier, batelier ou domestique, de jouer aux cartes et aux dés, on à tout autre jeu prohibé, hors de l'époque de la Noël, et même alors hors de la maison de leur maître et hors de sa présence, sous peine de vingt shellings d'amende.

Quelques comédies anglaises du XVI<sup>e</sup> siècle font allusion à des jeux où les cartes figuraient avec éclat, et dans une satire violente dirigée par W. Roy contre le cardinal Wolsey et contre le clergé (1527), divers évêques sont énergiquement réprimandés de leur attachement pour les jeux de hasard. Le registre des dépenses particulières de la princesse Marie, fille d'Henry VIII, devenue reine plus tard, mentionne de fréquents paiements occasionnés par des pertes au jeu. Ce curieux registre, qui comprend huit années (1536 à 1544), a été publié en 1831 par un savant distingué, sir Fr. Madden, qui l'a accompagné de notes. Les sommes que Marie réclamait de son trésorier et qu'elle livrait ainsi à la merci du sort, roulaient habituellement de vingt à quarante shellings. Une fois la princesse s'est contentée de demander deux shellings deux deniers, soit, d'après le change actuel, deux francs quatre-vingts centimes environ. En tenant compte des savantes et ingénieuses recherches de M. Leber sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge (*Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions*, t. I, 1842), on trouve que cette somme, d'après le prix du marc actuel, représente onze francs, et au pouvoir actuel de l'argent, trente-trois francs. Vers la même époque, le goût du jeu n'était pas moins répandu en Écosse, ainsi que le constatent W. Dunbar, David Lindsay et autres écrivains. La reine Élisabeth aimait à faire sa partie de *Primero* (c'était alors le jeu le plus à la mode), et son successeur Jacques I<sup>er</sup> avait un goût non moins décidé pour le *Maw*. Des témoignages contemporains révèlent que lorsque le hasard maltraitait la bonne reine Eliza (*good queen Bess*), ainsi que son peuple l'appelait familièrement, elle ne pouvait contenir sa mauvaise humeur et elle s'emportait contre ses courtisans sous le plus léger prétexte.

En 1643, Charles I<sup>er</sup> défendit l'importation des cartes étrangères, dans le but de favoriser en ce genre ce que l'économie politique appelle le *travail national*.

Les guerres civiles, le protectorat de Cromwell paraissent avoir ralenti l'ardeur des joueurs; mais sous le règne de Charles II, personnage assez ressemblant à *ce bon régent qui perdit tout en France*, la passion des cartes et des dés se ranima de plus belle. Le monarque

se permettait de jouer le dimanche, commettant sans scrupule ce que les puritains regardaient comme un crime irrémissible. On sait qu'un goût semblable régnait à la cour de Louis XIV ; nous laisserons de côté les témoignages à cet égard des écrivains français, mais nous rapporterons celui d'un auteur britannique très-peu connu chez nous.

« Le roi joue rarement à présent, il se contente de regarder quelquefois les parties ; mais autrefois il a été un gros joueur ; il a perdu des sommes très-considérables. Monsieur S. lui escroqua près d'un million de livres à la bassette, en faisant usage de cartes fraudées ; mais il fut découvert, emprisonné et banni il y a quelques années. »

Ainsi s'exprime le docteur Martin Lister dans la relation de son voyage (*Journey to Paris*, en 1698).

On sait qu'un Lyonnais nommé de Brainville, imagina de publier, vers 1660, des jeux de cartes héraldiques, où les *as* et les *valets* se trouvaient remplacés par les armes de certains princes et de certaines familles nobles. Ceci fut regardé comme un affront fait à la qualité, et ces cartes furent saisies. L'idée de Brainville passa la Manche, et M. Chatto donne des *fac-simile* de cartes fort soignées, qui virent le jour en Angleterre, en 1668. Des armoiries de potentats ou d'États indépendants remplacent les figures habituellement mises sous les yeux des joueurs. C'est ainsi qu'on trouve, en ce qui concerne le trèfle, pour le roi, le blason du pape (alors Clément IX), pour la reine, les armes du roi de Naples, pour le prince (nom substitué à celui de valet, en anglais *knave*, terme encore plus méprisant), le blason du duc de Savoie, et pour l'as, les armoiries de la république de Venise. Ces cartes sont bien gravées, mais il ne paraît pas qu'elles aient jamais été fort en usage.

Les passions politiques de l'époque se glissaient aussi jusque dans les jeux de cartes. En 1679, au moment où des prétendues conspirations tramées par les catholiques, agitaient tous les esprits et faisaient couler le sang sur les échafauds, on mit sur des cartes « l'histoire de tous les complots papistes qui ont eu lieu en Angleterre, à partir de ceux qui se sont produits au temps de la reine Elisabeth, et finissant à la dernière affreuse conspiration contre Sa Majesté Charles II, avec la représentation exacte du meurtre de sir Godfroy Edmunbury. » Une annonce qui accompagne ces cartes affirme que « ceux qui n'en feront pas usage ou qui les critiqueront, se montreront animés de sentiments favorables à la cour de Rome. L'accusation n'était pas

alors à mépriser, et ceci peut montrer qu'en fait de *réclame*, le dix-septième siècle n'était pas très-novice.

Peu de temps après la révolution de 1688, il parut des cartes dont les sujets retraçaient les actes de mauvaise administration reprochés au roi Jacques II.

M. Leber mentionne (*Études*, p. 27) un jeu de cartes dans lequel l'art de découper se trouvait enseigné. D'autres cartes gastronomiques virent également le jour vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. La couleur de trèfle est consacrée au poisson, et celle de cœur à la viande; la volaille a pour sa part le carreau et le pique a été réservé pour les mets préparés. Le roi de cœur règne sur un magnifique beefsteack, celui de carreau sur un dindon, celui de trèfle sur un hareng, et celui de pique sur un pâté de gibier.

A l'époque de la reine Anne et de Georges I<sup>er</sup>, l'*Ombre* et le *Piquet* étaient les jeux en vogue dans la haute société. Pope, dans son poème de « la Boucle de cheveux enlevée » (*the Rape of the Lock*), a retracé avec une exactitude et une facilité admirables, tous les incidents d'une partie d'ombre. Le *Whist*, devenu depuis si célèbre, portait alors le nom de *Whisk*, et il était relégué dans les manoirs de campagne. La *Triomphe* était connue sous la dénomination de *Raffle* ou de *Trump*. Le *Quadrille* remplaça l'ombre, dont il ne différait pas beaucoup, et se maintint jusqu'à ce que le whist vint le détrôner, sous le règne de Georges III. On trouve, dans les œuvres de Pope, quelques vers, où désignant lord Godolphin, le ministre des affaires étrangères sous le nom de *Patricio*, il lui reproche d'attacher plus de prix à son talent pour le jeu de Piquet qu'à son habileté dans la direction des négociations diplomatiques les plus compliquées.

Vers 1720 et lorsque le système de Law tournait en France toutes les têtes, l'Angleterre payait son tribut à la même folie en se précipitant dans les extravagances dont la compagnie de la mer du Sud donnait le signal, extravagances qui amenèrent la ruine d'une foule de spéculateurs. Il parut alors des cartes qui se moquèrent de la crédule avidité de ces actionnaires, dont la race s'est retrouvée plus tard, livrée aux mêmes passions et toujours réservée aux mêmes mécomptes; elle est incorrigible.

Nous ne suivrons pas l'auteur anglais dans les détails qu'il consacre à des jeux de cartes satiriques, qui se montrèrent de 1760 à 1770; les ministres, les potentats de l'Europe, les événements amenés par la guerre y sont l'objet d'attaques qui ne nous paraissent pas toujours fort spirituelles et qui n'ont guère d'intérêt hors de la Grande-Bretagne.

M. Chatto consacre un autre chapitre à exposer ce qui concerne les diverses espèces de cartes et les marques employées pour distinguer les couleurs. Il reproduit les détails donnés par MM. Duchesne et Leber au sujet des dix-sept cartes qui passent pour l'ouvrage de Gringonneur et pour avoir servi à amuser Charles VI; il discute, d'après eux, ce qui concerne les tarots, et, par fois, il se montre opposé aux explications qu'ils ont données de quelques points difficiles.

Il décrit ensuite quelques cartes antérieures au XVI<sup>e</sup> siècle et qui sont exposées sous verre aux regards des curieux dans une des salles du Musée britannique. Elles sont *stencilled* ou gravées sur bois; l'exécution en est très-grossière. Le jeu est loin d'être complet; les figures sont un roi, un chevalier et un valet; il n'y a ni reine ni as. Les enseignes employées pour les couleurs sont au nombre de trois, cœurs, grelots et glands. On sait que ces deux dernières marques étaient usitées en Allemagne, et l'on peut ajouter que les *grelots*, les *épées* (ou sabres), et les *deniers* nous viennent évidemment de l'Orient, où ils subsistent encore. (Voir une longue note dans les *Études historiques* de M. Leber, p. 79 et suiv.)

Signalons aussi les figures de quatre valets, que M. Chatto eut la bonne fortune de découvrir dans la couverture d'un exemplaire imparfait des *Sermones* de saint Vincent Ferrier, imprimé vers 1490; il en fit l'acquisition en 1841, lors de la vente des livres qui avaient appartenu à la cathédrale de Peterborough, et il les a cédées au Musée britannique. Voici comment se présentent ces quatre personnages, grossièrement coloriés :

Lancelot, valet de trèfle.

Hogier, valet de pique.

Roland, valet de carreau.

Valery, valet de cœur.

Chacun tient à la main une hallebarde aux formes effrayantes; les trois premiers sont accompagnés d'un chien. Il est à remarquer que le nom de Valery n'a encore été trouvé sur aucune des autres vieilles cartes découvertes jusqu'ici. A cet égard, M. Chatto a prié un de ses amis, M. Th. Wright, dont les travaux sur l'histoire littéraire du moyen âge et sur l'archéologie sont justement estimés, de consulter M. Paulin Paris, et voici la réponse qu'a faite le savant conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Nationale :

« Le nom de Valery donné au valet de cœur, me paraît extrêmement curieux, car il doit nécessairement rappeler le nom d'Érar de

Valery, le fameux compagnon de Charles d'Anjou, roi de Sicile, celui auquel les contemporains attribuaient en grande partie le gain de la bataille de Tagliacozza, dans laquelle périt Manfred. Nous pouvons donc croire que le jeu aura été fait en Sicile ou en Italie, car les quatre noms Lancelot, Roland, Ogier et Valery étaient également familiers aux souvenirs des Siciliens du XIV<sup>e</sup> siècle. J'ai dit un mot de cet Erard de Valery à l'article de Charles d'Anjou, dans mon *Romancero français*. »

M. Chatto, sans souscrire à la conjecture de M. Paris au sujet de l'origine italienne de ce jeu, pense toutefois que l'idée relative au nom de Valery est fondée, et il cherche à l'appuyer sur l'inscription jointe au valet de pique formant partie des dix cartes que possède la Bibliothèque Nationale, et qui ont été achetées de M. Colnaghi à Londres. Ce jeu de cartes numérales, gravées en bois sous Charles VII, en 1425, est regardé comme ce que l'on connaît de plus ancien. M. Duchesne lit cette inscription de la manière suivante : *Aurele*; mais d'après le *fac-simile* donné dans la publication des Bibliophiles, M. Chatto est d'avis qu'il faut lire *Erarde*, et si cette conjecture se trouve exacte, on ne peut douter que ce ne soit Erard de Valery que le dessinateur du XV<sup>e</sup> siècle n'ait en l'intention de représenter.

Un écrivain laborieux, C. Th. de Murr, dans le second volume de son *Journal zur Kunstgeschichte* (Journal pour l'histoire de l'art; Nuremberg, 1775-1789, 17 vol. in-8°), donne la description d'un jeu de cartes curieux qui remonte au XV<sup>e</sup> siècle et qui se trouve presque complet au Musée britannique. Ces cartes se classent, selon la méthode italienne, en *épées*, *coupes*, *deniers* (représentés par des pommes-grenades) et *bâtons*. Ces derniers s'appelaient aussi quelquefois *colonnes*, à cause de la ressemblance qu'ils présentaient avec de longs et minces piliers. M. Chatto reproduit quatre de ces cartes singulières. Le *deux d'épées* représente deux énormes cimenteries en croix; à droite et à gauche deux cygnes; au-dessous une femme debout, se retournant pour adresser la parole à un moine barbu et agenouillé. Le *valet de coupe*, c'est un jeune homme à cheval coiffé d'un bonnet que surmontent trois plumes; il tient à la main un vase somptueux. Pour le *dix de denier* (grenades) une femme tient un drapeau sur les bannières duquel est représenté un de ces fruits. Le *dix de bâton* se présente sous l'aspect d'un dragon ailé et appuyant ses deux pattes de devant sur un autre drapeau où figure un gros bâton noueux. Ces diverses cartes sont d'un travail soigné et le dessin est loin d'être sans mérite.

Le relevé suivant montre d'un coup d'œil la concordance des emblèmes attachés aux cartes les plus répandues en Europe :

<i>France</i> :	Cœur.	Pique.	Trèfle.	Carreau.
<i>Allemagne</i> :	Herzen. (ou rouge.)	Grün. (vert en feuilles.)	Eicheln. (glands.)	Schellen. (grelots.)
<i>Espagne</i> :	Copas.	Espadas.	Bastos.	Oros.
<i>Italie</i> :	Coppe. (coupe.)	Spade. (épées.)	Bastoni. (retour.)	Danari. (denier ou or.)
<i>Angleterre</i> :	Hearts. (cœurs.)	Spades.	Clubs. (bâtons ou massues.)	Diamonds. (diamants.)
<i>Hollande</i> :	Hart. (cœur.)	Scop.	Klaver. (une fenille de trèfle.)	Ruyt. (un losange, une facette taillée sur un diamant.)

Dans les plus vieilles cartes du type germanique et espagnol, il paraît ne pas y avoir eu de reine. Heineken (*Idée générale d'une collection d'estampes*, p. 239), remarque que dans les jeux usités en Allemagne, chaque couleur renferme un roi, un officier supérieur ou capitaine, nommé *ober* (sur), et un bas-officier appelé *unter* (sous). A la place de l'officier, les Français ont substitué une *dame*, et à la place des bas-officiers, des *valets* ou des braves, comme Bullet les nomme. Le bas-officier des glands (trèfle) est nommé en Allemagne *der grosse mentzel*, et celui de vert (pique) *der kleine montzel*.

Les Espagnols donnent à la carte qui vient après le roi le nom de *caballo*; le cavalier ou chevalier, et au valet, le nom de *sota*, mot qui, selon le Dictionnaire de l'Académie espagnole, dérive de l'italien *soto*, signifiant sous (*sotæ*). « La tercera figura que tiēnen los naypes, la qual representa el infante ò soldado. Dixose de la voz italianna *soto*, que vale debaxo, porque va despues de las figuras de rey y caballo que le son superiores. » C'est par méprise que dans une notice sur de vieilles cartes à jouer (*Bulletin de l'Académie de Belgique*, n° 10, 1847), le *sota* change de sexe. « Dans les jeux de « cartes espagnols, la dame et le valet étaient remplacés par le « *cavallo* et la *sota*, le cavalier et la fille. »

Les cartes portugaises, s'il faut en juger d'après les échantillons que présente le volume publié par la Société des Bibliophiles, paraissent des copies de cartes exécutées dans l'Orient. Le dragon qu'on voit sur chacun des as est tout à fait asiatique, la reine de

trèfle et celle de pique sont représentées comme combattant des monstres dont l'image fidèle se retrouve sur des cartes indiennes. Ajoutons que les figures tracées en Portugal outragent audacieusement toutes les règles du dessin; les *caballos* ou chevaliers, que MM. Duchesne et Chatto ont reproduit, sont montés sur des animaux qui ne peuvent qu'à toute rigueur passer pour des chevaux, et dont les jambes énormes, les pieds d'une grosseur disproportionnée, rappellent les extrémités d'un éléphant.

Arrivant à des époques plus modernes, M. Chatto signale les jeux de cartes inventés durant la Révolution. Les rois cédèrent alors la place à quatre philosophes, Molière, La Fontaine, Voltaire et J.-J. Rousseau; quatre vertus, la Prudence, la Justice, la Tempérance et la Force, remplacèrent les reines; et au lieu des valets, on vit quatre soldats des armées révolutionnaires. Tout ceci varia d'ailleurs au gré des novateurs; un autre voulut que les quatre rois se retirassent devant Solon, Caton, Brutus et Rousseau, et il remplaça les valets par Annibal, Horace, Scévola et Décius. M. Peignot (pages 288-290) a longuement décrit d'autres jeux de cartes imaginés à l'époque de la première République, et qui ne se retrouvent plus, si ce n'est dans les cabinets de quelques collectionneurs. Nous avons vu des cartes fabriquées aux États-Unis et qui inaugurent une révolution semblable: Washington, Adams, Franklin et Lafayette tiennent lieu de rois. En place des quatre reines, la Fortune, Cérès, Minerve et Vénus, modestement couverte d'un long manteau. Les valets sont devenus quatre chefs indiens. Toutes ces cartes, de même que celles qu'on a voulu rendre historiques et instructives, n'ont obtenu aucun succès. Les joueurs s'en tiennent aux figures qu'ils connaissent de longue date et n'en veulent pas d'autres; c'est en vain que M. Hubignot a fait figurer Charlemagne, saint Louis, François I<sup>er</sup> et Henri IV, accompagnés de leurs épouses, de leurs ministres; c'est en vain que le libraire Cotta, demandant ses inspirations au moyen âge, a voulu mettre en avant Talbot, René d'Anjou, Philippe de Bourgogne et Agnès Sorel. Sur d'autres cartes allemandes, nous avons trouvé le duc de Wellington métamorphosé en valet de carreau, tandis que le maréchal Blucher devenait le valet de pique. Ailleurs, nous avons contemplé des dessins empruntés au Faust de Goethe et aux ballades de Bürger. En 1813, il parut en Angleterre des cartes dites *eccectiques* dont la dimension était beaucoup plus considérable que celle des cartes ordinaires, et dont l'exécution était fort soignée. Les personnages qu'elles représen-

étaient empruntés à l'histoire de l'Angleterre (pique), de l'Écosse (carreau), de l'Irlande (cœur) et du pays de Galles (trèfle). C'étaient Arthur, Elizabeth, Ossian, Marie Stuart, Merlin, etc.

Abordant ensuite une autre portion du sujet qu'il traite avec tant de soin, l'auteur des *Facts and Speculations* passe à l'histoire morale des cartes, c'est-à-dire à l'examen des lois et ordonnances rendues à leur égard, ainsi qu'à la mention des auteurs qui se sont élevés contre elles. Il donne des extraits de quelques ouvrages tout à fait ignorés hors de l'Angleterre, tel que le livre composé en 1593 par J. Bulmford de Newcastle : *A short and plain dialogue concerning the unlawfulness of playing at cards or tables*, et l'Essai de Jérémie Collier : *An Essay upon gaming, in a dialogue between Callimachus and Dolomedes*, 1703. Quant aux traités de Lambert Daneau, de Barbeyrac, de Dussaulx, ils sont trop connus pour que nous ayons à nous en occuper ici.

Notre analyse rapide ne donne sans doute qu'une idée imparfaite de l'érudition et de la sagacité de M. Chatto, ainsi que de l'ardeur avec laquelle il a cherché, dans des mines peu explorées, des détails nouveaux sur le sujet qu'il avait entrepris de traiter. Peut-être, de concert avec lui, proposerons-nous une autre fois aux lecteurs de la *Revue Archéologique* une partie de cartes où ils seront bien sûrs du moins de ne rien perdre.

G. B.



## INSCRIPTIONS GRECQUES DE MAYORQUE.

---

La collection d'antiquités du cardinal Despuig contient un petit nombre d'inscriptions grecques qui n'offrent pas, à la vérité, un très-grand mérite intrinsèque, mais qu'il est cependant bon de connaître, puisque, si elles ont été, comme on l'assure, découvertes dans l'île de Mayorque, elles donnent une idée du style épigraphique semi-grec, semi-romain usité dans les Baléares.

M. Tastu, consul de France, ayant eu l'obligeance de me rapporter d'excellentes empreintes de ces inscriptions, prises sur les originaux à l'aide de papier mouillé, j'en puis fournir une transcription fidèle qu'utiliseront sans doute les auteurs de travaux spéciaux. On est encouragé à recueillir les moindres textes lorsqu'on songe au parti que dans ces derniers temps M. Letronne et M. Philippe Le Bas ont tiré, pour l'histoire, de fragments insignifiants en apparence. Je place ces inscriptions dans l'ordre qui leur a été donné dans la collection de Mayorque.

J'ai eu récemment connaissance d'une notice descriptive de la galerie Despuig, publiée à Palma, en 1845, par don Joaquin Maria Bover (1), et dans laquelle se trouvent commentées les inscriptions que je vais transcrire. La manière dont elles sont lues par l'écrivain espagnol ne rend pas complètement inutile, ainsi qu'on va le voir, la transcription que de mon côté j'en avais faite.

N° 22 de la collection.

ΕΛΠΙΣ  
ΜΑΙΚΗΝΙΑΝΗ

Ἑλπίς Μαικηνιάνη. Je pense du moins que le deuxième nom est au datif : Ἑλπίς était probablement une affranchie, car à l'époque de la civilisation romaine qu'indique le nom Mæceniana, un nom sans prénom et sans patronymique ne pourrait guère être attribué à une femme de condition supérieure. Deux affranchies de Livie portaient ce nom qui en général appartient à des personnes d'état servile. On a de rares exemples de ce nom au masculin ; dans ce cas on doit l'écrire Ἑλπις.

(1) *Noticia histórico-artística de los museos del eminentísimo Señor cardenal Despuig existentes en Mallorca.* Palma, 1845, 8°.

M. Bover s'exprime ainsi : « Está con caracteres griegos que « dicen : *El pio Maikeniano I. Nada podemos añadir para ilustrar « estos nombres desconocidos.* »

N° 27.

ΡΟΥΦΕΙΝΑΙ  
ΧΑΙΡΕ

Cette inscription de basse époque, dans laquelle le nom Rufina a été transcrit avec sa terminaison latine, n'offre aucune difficulté; don Joaquin l'a traduite à l'aide de Gusseme.

N° 29.

ANNIOΣ CTA  
ΤΩΡΙΑΝΟC  
ΕΤΩΝΑΖ  
ΚΑΤΕΤΕΘΗ ΕΠΙ  
ΚΑΛΜΑΙΩΝ.

Ἀννίος Στατωριανὸς ἐτῶν ΑΖ κατετέθη πρὸ ἐνδεκα καλαινδῶν Μαΐων.

Cette épitaphe du jeune Annius Statorianus, mort le 21 avril, à l'âge de vingt-huit ans, présente un surnom dérivé de celui d'un père ou d'un aïeul. Statorianus, que je ne me rappelle pas avoir encore rencontré, est un diminutif de Stator, comme Censorianus de Censor, Majorianus de Major, Victorianus de Victor; en sorte qu'un *cognomen* significatif se trouvait à une génération suivante, rappelé par un surnom de second degré qui n'exprimait plus qu'un souvenir affectueux.

Don Joaquin Bover déclare ne pouvoir déchiffrer que ces mots :

*Annio, Stator, Ianos, Etonaz, Catepce, Epria, Kalmaion.*

*Annio*, dit-il, peut être un nom de famille romaine plébéienne, revêtue d'emplois civils et militaires..... ou celui d'une ville grecque..... *Stator* est un des surnoms de Jupiter..... *Jano* fut un des grands dieux des Romains..... Nous ne trouvons pas le sens d'*Etonaz* et nous ne traduirons pas *Catepce*; *Epria* est une famille romaine et nous ignorons la signification de *Kalmaion* (2).

(2) *Noticia*, etc., p. 36 et suiv. « *Annio* puede ser nombre de una familia romana del orden plebeyo, pero autorizada con empleos civiles y militares; y « puede ser lo también de una ciudad de la antigua Grecia, cuya memoria se conserva en una medalla que trae Gusseme. »

« *Stator* es uno de los cognombres de Júpiter, que tuvo principio en tiempo de

Ce commentaire que j'abrége infiniment occupe trois pages de la *Noticia historico-artística*.

N° 34.

Θ Υ Κ  
Λ · ΝΙΝΝΙΟΣ  
ΑΓΡΙΠΠΑΣ  
ΜΑΡΚΙΑΙ· ΤΗ· ΕΥ  
ΣΕΒΕΣΤΑΤΗ· ΕΞ  
ΙΔΙΩΝ· ΔΑΠΑΝΩΝ  
ΕΠΟΙΗ..... Ι.

Θεοῖς καταχθονίοις· Λούκιος Νίννιος Ἀγρίππας Μαρρία τῇ εὐσεβεστάτῃ ἐξ ἰδίων  
δαπανῶν ἐποίησεν.

Cette inscription en beaux caractères du premier siècle avec *apices* et qui est gravée sur une stèle à fronton triangulaire orné d'une couronne, est de style romain d'un bout à l'autre; depuis la formule *Dis Manibus* jusqu'à *de sua pecunia fecit*. La famille *Ninnia* n'est pas classique. On connaît cependant une inscription trouvée près Huy dans laquelle figure un *Ninnius*, fils de *Drauson*.

Les deux premières lettres τ et κ, dit M. Bover, veulent dire *Theois Koimomenois* « A los dioses durmientes. »

N° 35.

Θ. Κ  
ΜΗΤΗΡΜΟΙΣΕΜΝΗ  
ΔΙΔΥΜΑΠΑΡΑΚΟΙΜΗΘΕΙΣΑ  
ΕΠΤΑΔΕΔΙΣΜΕΤΕΩΝ  
ΔΗΜΗΤΡΙΟΝΑΙΑΚΕ  
ΚΕΥΘΕΝ

Θεοῖς καταχθονίοις  
Μήτηρ μοι σεμνή Διδύμα παρακοιμηθεῖσα  
Ἑπτα δὲ δις μ' ἐτέων Δημήτριον αἶα χέχευθεν.

Dans cette épitaphe métrique où le poète dissimule avec tant d'art l'horrible image de la mort sous des expressions euphoniques, don

« Rómulo, cuando los Sabinos irritados con el robo de sus mugeres, acometieron con tal furor á los Romanos en el monte Tarpeyo, que, etc. .... »

« *Jano* fué uno de los dioses selectos de los romanos, á quien la fábula hace « hijo del cielo y de Hécate, etc..... A la palabra *Etonaz* no le encontramos « significado. Tampoco darémos solucion a *Catepce*. *Epria* es familia romana, « plebeya, casi desconocida en los fastos. Ignoramos el sentido de *Kalmaion*. »

Joachim Bover n'a pu interpréter, suivant sa déclaration, que les lettres  $\tau$  et  $\kappa$  qui signifient : *A los dioses durmientes*, la première ligne qu'il traduit par : *Madre para mí muy venerable* et enfin le mot *Demetrio* qui peut être aussi bien un nom propre qu'un mot relatif aux jeux et combats publics (3) que l'on célébrait en l'honneur de Cérés.

Je ne suivrai pas davantage don Joaquin dans ses commentaires, mais j'ai reproduit en note des extraits de son incroyable texte pour montrer jusqu'à quel point dix années de guerres civiles peuvent faire descendre le niveau de la science : pour faire voir aussi par le dernier exemple, que pourront apprécier ceux qui savent quelques mots de grec, combien sont illogiques ces systèmes de lecture qui proscrivent les noms propres dans le déchiffrement des inscriptions cunéiformes, phéniciennes ou hiéroglyphiques.

#### ADRIEN DE LONGPÉRIER.

(3) *Noticia*, etc, p. 46. « De este inscripcion griega no podemos interpretar mas que las letras T y K, que significan : A los dioses durmientes; al principio de ella : madre para mí muy venerable, y a lo ultimo la palabra Demetrio. Esta, tanto puede ser nombre proprio, como significativo de los juegos y certámenes públicos que se celebraban en honor de Cérés, y los competidores disputaban sobre descubrimientos útiles á la agricultura ; porque estos juegos y certámenes se llamaban *Demetrios*. Pero nuestros lectores creeran tal vez que en un monumento mortuario no pega bien el hablar de aquellos objetos : nosotros creeziamos lo mismo si no hubiésemos visto en las inscripciones de Finestres y Lumières algunas que tratan de los triunfos y distinciones ganadas en lizas y en espectralentos por los epitafiados, haciendose mencion de ello para hacer mas honorífica la del difunto. Como en este epitafio es un hijo que dedica el sepulcro a su madre, sería este ó su padre el que ganaría el lauro en los demetrios. »

# NOTE

SUR

## UN FRAGMENT DU TEXTE ASSYRIEN DE L'INSCRIPTION DE BISITOUN.

---

Chacun connaît le beau mémoire dû à M. Rawlinson sur le texte persan de l'inscription de Bisitoun ; il serait donc tout à fait superflu d'insister ici sur le mérite d'un travail qui a placé son auteur au rang des plus habiles philologues ; c'est une belle page d'histoire qu'il a péniblement reconquise sur l'oubli le plus profond ; nous devons donc applaudir de grand cœur aux efforts persévérants qui nous en ont valu la possession.

L'inscription de Bisitoun, comme tous les monuments épigraphiques des souverains Achéménides, est conçue en trois écritures différentes, représentant suivant toute apparence les idiomes persan, médique et assyrien. Jusqu'à ce jour nous ne connaissons que le texte persan du rocher de Bisitoun. M. Rawlinson se réserve en effet de profiter à l'aise de sa conquête scientifique et de tirer par lui-même pour l'interprétation des textes médique et assyrien, toute la lumière qui doit ressortir de la comparaison d'une pareille inscription trilingue. Or, le texte que nous connaissons, fourmille de noms propres d'hommes et de lieux, de dates et de chiffres ; la connaissance de tous ces éléments fera nécessairement avancer de beaucoup la science de l'écriture et de la langue des Mèdes et des Assyriens. Sans doute nous devons déplorer que ces textes si précieux soient tenus en réserve au profit d'un seul, et au détriment de tous les autres ; mais si nous voulons bien nous rappeler que celui qui les retient ne les a conquis qu'au péril de sa vie, que c'est en se lançant en enfant perdu de la science, au milieu des peuplades les plus féroces du Kurdistan, qu'il lui a été possible d'enrichir ses portefeuilles de copies que d'autres ont négligé de prendre quand rien ne leur était plus facile, on se sent tout disposé à excuser, je dirai plus, à approuver même jusqu'à un

certain point une réserve que celui qui la manifeste a presque justifiée par l'excellence du travail déjà publié par lui. Résignons-nous donc et attendons patiemment que M. Rawlinson nous octroie bénévolement les richesses philologiques que nos compatriotes nous ont très-bénévolement refusées.

Je dois à l'amitié de notre savant confrère, M. Botta, la communication d'un spécimen de l'écriture assyrienne de Bisitoun, spécimen qui lui avait été envoyé de Bagdad par M. Rawlinson, pendant qu'il rassemblait de son côté les inappréciables matériaux dont nous sommes enfin en possession. Ce fragment dont M. Botta a tiré grand parti pour la détermination d'un groupe alphabétique assyrien, a été, malgré son incorrection évidente, très-nettement reconnu par lui dès l'abord, comme étant le contenu de la tablette assyrienne qui accompagne la figure du mage Gomatès, le faux Bartyas, sur le ventre duquel pèse le pied du roi des rois. Une fois en possession de ce précieux fragment, j'ai bien pensé que s'il était possible de le déchiffrer, la question de la nature de l'idiome assyrien ferait un pas de plus. J'avais cru reconnaître ailleurs la présence des radicaux et de la phraséologie chaldéennes. Pour que j'eusse eu raison alors, il fallait qu'il en fût de même cette fois, et que de l'analyse du texte assyrien de Bisitoun, il sortît des radicaux groupés entre eux de façon à me donner un sens fixé à l'avance et duquel il n'était pas permis de s'écarter. La tablette, ou si l'on veut me passer cette expression, l'étiquette du mage Gomatès étant trilingue, il fallait de toute nécessité rencontrer sous le texte assyrien les idées indubitablement contenues dans le persan ; cette fois donc le champ n'était plus aussi libre et l'imagination avait à jouer un rôle bien plus restreint que celui qui lui était réservé à propos des inscriptions de Van. J'ai donc tenté cette analyse ; il y a plus d'une année de cela, mais tant d'événements propres à détourner l'esprit de la voie du travail, tant de circonstances plus souvent tristes qu'heureuses, se sont accumulées depuis lors, que j'avais pour ainsi dire perdu de vue cet essai infructueux. Il m'a enfin été permis de reprendre un sujet d'étude que je n'avais abandonné qu'à regret ; j'ai de nouveau tenté le déchiffrement du fragment d'écriture assyrienne détaché du monument de Bisitoun, et je viens de nouveau confier à l'indulgence de mes savants confrères le résultat du travail analytique auquel je me suis livré.

Je crois avoir acquis une bonne et solide preuve de plus de l'identité de l'idiome assyrien avec l'idiome chaldéen ; et je vais déduire les motifs qui me le font penser.

Le texte persan de la tablette de Gomatès se compose de sept lignes qui se lisent ainsi qu'il suit :

*Iyam Goumata, Hya Maghouch, Adhourhoujiya Awatha Athaha : Adam Bartyia Amyia, Hya Khourouch Poutra : Adam Kchayatithiya Amyia.*

Voici la traduction littérale de ce passage donnée par M. Rawlinson lui-même :

*Hic Gomatus, qui Magus, mendacium dixit; ita dicebat: ego Bartyius sum, qui Cyri filius; ego rex sum.*

On le voit, ce sens est net et précis; il est assez sec pour ne pas permettre de circonlocutions. Ou le prétendu chaldéen que nous devons trouver dans la contre-partie assyrienne de la tablette pourra recevoir sans y rien changer la même traduction, ou bien je serai dans le faux, et la lecture à laquelle je pourrai parvenir sera purement illusoire; dès lors l'hypothèse de la présence du chaldéen sera condamnée à rester encore à l'état d'hypothèse.

Prenons donc le texte communiqué par M. Rawlinson à M. Botta, et voyons ce qu'il nous présente. Il se compose de trois lignes.

Dans la première nous trouvons neuf groupes (Voy. pl. 112).

Dans la deuxième, douze groupes.

Enfin dans la troisième quatorze groupes.

Examinons ces lignes l'une après l'autre. Dans la première ligne les groupes 1, 3, 7 et 9 sont identiques, et représentent, nous le savons déjà, la lettre hébraïque נ. Le quatrième groupe est le clou vertical, indice des noms propres; donc les trois signes précédents forment à eux seuls un mot commençant et finissant par un *aleph*. La lettre qui sépare ces deux *alephs* est une sifflante douce, à en juger par sa position dans le nom d'Hystaspes, c'est un *zayn* très-probablement. De plus notre mot de trois lettres, indépendamment de sa prononciation, et avant toute espèce de notion sur le compte de celle-ci, a un sens très-clairement fixé, grâce à l'analyse purement mécanique des textes trilingues achéménides; c'est là, tout le monde en demeure d'accord, le pronom démonstratif, l'équivalent du *hic* latin. En persan nous avons *Iyam*, ici nous lisons נננ. Il n'y a donc pas la moindre ressemblance entre les deux mots représentant la même idée. Mais s'il n'y a pas de ressemblance entre notre pronom démonstratif assyrien et le pronom persan qui joue le même rôle, il y en a une très-grande entre lui et le pronom hébraïque équivalent

הה, qui peut parfaitement recevoir l'article et qui s'écrit alors ההה; le ה et l'*aleph* permutent si fréquemment qu'on me permettra, j'espère, de trouver dans le אנה assyrien, l'équivalent certain du ההה hébraïque.

Le reste de cette première ligne contient un nom propre; car nous en sommes suffisamment avertis par le clou vertical qui suit le pronom démonstratif. Cinq lettres composent le nom, la seconde est un M; la troisième et la cinquième un A. Si la première était un G et la quatrième un TH, nous aurions GMATHA, et ce serait bien le nom à trouver; mais il faut vérifier au moins la valeur de l'un des deux caractères devinés, sous peine de rester encore dans les brouillards de l'hypothèse. Or, le premier mot de la ligne suivante nous conduit immédiatement à cette précieuse vérification.

Les trois premiers caractères de cette deuxième ligne sont un ה, un מ et l'initiale du nom précédent, initiale que nous avons précédemment assimilée à l'articulation G; avec cette même valeur conservée ici que trouvons-nous? le mot מהג, *le Mage*, que nous devions trouver si nous n'avions pas fait fausse route. Récapitulons! nous avons la phrase אנה גמאחא מהג. Cette phrase est du sémitique aussi pur qu'on peut le désirer, et elle nous donne juste ce que la tablette persane nous fournit; poursuivons :

Le reste de la deuxième ligne comporte des caractères évidemment altérés, à la rectification desquels nous ne pourrions arriver que lorsque nous aurons déterminé préalablement le sens des mots que ces caractères reconvrent. Laissons donc un instant la deuxième ligne de côté, pour y revenir avec un peu plus de sûreté quand nous aurons analysé la troisième.

Celle-ci commence par quatre lettres déjà connues, un A, un N et un petit clou horizontal certainement employé ailleurs pour représenter un son voyelle bref : puis l'indice des noms propres suivi d'un B et d'un R. Vient ensuite un signe encore inconnu suivi des deux diphthongues bien déterminées OU et YA : puis un signe indéterminé suivi d'un N; puis le clou vertical suivi de l'initial K du nom Kourouch des piliers de Mourghâb et la sigle *roi*, parfaitement connue par l'analyse la plus superficielle des textes achéménides.

Nous avons donc :

ANA	Indice des noms,	BR? OUYA? N	Indice des noms,	K(ourouch), <i>roi</i> .
-----	------------------------	-------------	------------------------	--------------------------



Je le demande, en présence de la traduction du texte persan, qui nous donne mot à mot la phrase latine suivante :

*Ego Bartiyas sum, qui Cyri filius; ego rex sum.*

et en présence du squelette de phrase que nous venons de retrouver par la transcription pure et simple des signes déjà connus d'ailleurs, pouvons-nous hésiter à faire un  $\tau$  du troisième signe du premier nom propre, et un  $\mathbf{B}$  du signe qui précède l' $\mathbf{x}$  placé avant l'initiale du nom de Cyrus? Si nous le faisons, qu'obtenons-nous? la phrase suivante qui est la seule traduction sémitique possible et naturelle de la phrase latine qui représente la contre-partie persane de notre ligne assyrienne.

*Roi*, אבא ברתיאס בן כרש

Comment doit se prononcer la sigle *Roi*, employée ici? je l'ignore parfaitement : je suppose, faute de mieux, que c'est *Sar*, mais je ne fais que le supposer.

Nous sommes maintenant en mesure de revenir sur la deuxième ligne. Ce qui nous reste à y chercher, le voici : *Mendacium dixit : ià dicebat*. Disons en passant que j'aurais mieux aimé traduire *Mendacium dixit quando dicebat; awatha* peut en effet s'assimiler aussi bien à *quando* qu'à *ià*. Voyons ce qui nous reste de lettres disponibles.

Neuf caractères forment la fin de la ligne, et contiennent par conséquent le sens à trouver : le premier est indéterminé, le deuxième est un signe représentant en certaines circonstances nn s ou un  $\mathbf{n}$  (car il joue partout dans les textes le rôle du pronom  $\mathbf{ni}$  chaldéen et du pronom  $\mathbf{n}$  hébraïque); le troisième un  $\mathbf{R}$ ; le quatrième un  $\mathbf{K}$ ; le cinquième est encore le signe de valeur vague qui remplace le  $\mathbf{w}$  et le  $\mathbf{r}$ ; le sixième est le signe dont nous avons fait un  $\mathbf{B}$  dans la troisième ligne pour avoir le mot  $\mathbf{Bn}$ , *filis de*; le septième est l'initial  $\mathbf{G}$  ou  $\mathbf{K}$ , du nom Gandhara dans l'inscription de Nakch-i-Roustam; le huitième est un  $\mathbf{x}$  et le neuvième un  $\mathbf{M}$ . Si le premier était un *aleph* (et je m'empresse de dire que rien jusqu'ici ne contrarie à ma connaissance l'attribution de cette valeur au signe en question), nous aurions les lettres suivantes :

אשר כדבכנמ

qui peuvent se couper de la façon suivante :

אשר כדב כנ(א)ם

et qui signifient littéralement alors : lequel a menti lorsqu'il a dit,

si nous récapitulons maintenant ce que nous fournit notre fragment assyrien , nous avons l'ensemble suivant :

אנא גמאטא  
דכונג אשר כדכ כנאם  
אנא ברתויא בן כ(רש) סר

*Hic Gomatas*

*Magus, qui Mendacium dixit quando dixit :*

*Ego Bartouyas filius Cyri, rex.*

Si l'on veut bien maintenant faire la part du caractère phraséologique propre aux idiomes indo-germaniques et sémitiques, on sera conduit à reconnaître une identité parfaite entre le fragment assyrien que je viens d'analyser et le fragment persan qui lui correspond ; on sera enfin conduit à admettre l'identité de l'assyrien et du chaldéen avec un peu plus de confiance que par le passé, mais à la condition, bien entendu, de vérifier le fait cent fois plutôt qu'une, avant de l'énoncer comme positif et comme définitivement acquis à la science.

F. DE SAULCY.

15 février 1849.

# DE LA SIGNIFICATION D'UN BAS-RELIEF EN IVOIRE

QUI ORNE LA COUVERTURE

DU LIVRE DE PRIÈRES DE CHARLES LE CHAUVE.

Dans la dernière livraison de la *Revue Archéologique* (1), M. Paul Durand a proposé, pour l'un des bas-reliefs qui décorent la couverture du *Liber precum Caroli calvi*, une explication fort différente de celle qui a été donnée en mars 1848 par les *Mélanges d'archéologie*, et la première en date lui semble inadmissible. L'auteur du mémoire si formellement écarté ne se tient point pour battu ; mais avant tout, afin que les lecteurs de la *Revue* pussent suivre plus facilement le débat, il a été bien aise de placer sous leurs yeux la principale pièce du procès : le dessin exact du monument, tel, à peu près, qu'il a été publié dans les *Mélanges* (Voy. pl. 113).

Je déclarerai d'abord que M. Paul Durand est un des hommes avec lesquels il me coûterait le moins de m'avouer vaincu. Le grand nombre de monuments qu'il a vus et dessinés avec une rare fidélité, soit en France, soit en Grèce et dans le Levant, m'ont fait souvent regretter que sa modestie et le manque de loisirs ou d'appui l'empêchassent de publier ses cartons qui doivent être fort remarquables à ce que j'entends dire. J'aurais à y gagner beaucoup tout le premier : en ce que d'abord j'y apprendrais sans doute bien des faits importants ; puis aussi parce que l'habile voyageur me serait peut-être moins sévère lorsque, quittant le crayon pour la plume, il aurait perdu probablement quelques-unes de ces illusions faciles que la contemplation des monuments fait naître à première vue, mais que modifie souvent la méditation calme et sévère du cabinet pour un travail définitif. Sauf cette dernière observation, que je crois bien fondée, mon critique est certainement du nombre des antiquaires dont l'avis aurait pour moi un véritable poids.

Mais dans l'occasion présente, j'aurais doublement tort s'il avait

(1) T. V, p. 733.

raison. Il ne s'agit pas seulement entre lui et moi de ce bonheur qui fait rencontrer à un monumentaliste l'heureuse idée qu'un autre n'a pas su apercevoir (et ce bonheur, à vrai dire, est précisément le talent du monumentaliste chez celui qui fait souvent de ces trouvailles); j'aurais eu le malheur inexcusable de fermer les yeux à la lumière. Car l'explication que M. Paul Durand a publiée au mois de mars 1849, je la connaissais depuis trois ans, lorsque j'ai imprimé la mienne, puisque c'était précisément celle de M. le comte Auguste de Bastard qui était indiquée dans mon mémoire. Je n'étais pas autorisé alors à la faire connaître, parce qu'elle m'avait été exposée dans un moment d'abandon courtois; et je ne pouvais songer à demander une autorisation qui se résolvait nécessairement en la permission de réfuter publiquement le système qu'on m'avait confié. Au point où les choses en sont venues, je ne vois plus que le secret me lie, et je crois devoir déclarer que si l'on proclamait ma défaite, ce serait à M. de Bastard que j'aurais à rendre les armes.

Je vois bien que cet aveu peut se tourner en fâcheux préjugé contre ma cause dans l'esprit de plus d'un lecteur qui se dira que la rencontre de deux hommes habiles sur une même interprétation est bien propre à faire pencher vers l'opinion qui les a réunis. Mais on se tromperait, je pense, si l'on comptait comme double un vote qui me paraît se réduire à un seul : parce que de part et d'autre il me semble être le résultat d'une même méthode de recherche, et cette méthode, en outre, est extrêmement sujette à caution. Disons pourquoi.

Il arrive presque inévitablement, dans l'étude des monuments anciens, que celui qui n'a pas consacré des années entières à la lecture assidue des textes aussi bien qu'à l'inspection attentive des objets d'art, recourt définitivement aux répertoires pour se former une opinion sur le sens des figures dont il recherche le bnt. Mais que les antiquaires de profession nous disent si ce n'est pas le moyen presque assuré de tomber dans des hypothèses plus ou moins hasardées, où l'on se méprendra vingt fois avant ou après une heureuse rencontre que l'on aura faite ainsi à tâtons. Pense-t-on que Winckelmann ou E. Q. Visconti (pour ne parler que des morts) aient jamais fait grand usage d'un pareil instrument, si ce n'est parfois pour préciser un souvenir qui ne se retraçait pas assez nettement à leur mémoire? Je ne saurais me le persuader; et de fait, nous les voyons passer continuellement de l'étude des textes à celle des monuments, et des œuvres d'art aux livres. Ce n'était ni d'un côté ni de l'autre une sim-

ple inspection, c'était toujours l'étude sous différentes formes, et les divers vestiges d'une société ancienne scrutés assidûment par des esprits graves qui s'étaient promis de la pénétrer. M. Letronne m'assurait, il y a quelques années, qu'il n'avait à peu près point de notes, et que ses travaux les plus riches en citations étaient bien moins le résultat de dépouillements spéciaux que de réminiscences fournies par l'habitude de lire avec une attention ferme. En sorte qu'il vérifiait ses souvenirs dans les livres bien plutôt qu'il n'y cherchait des idées pour ses solutions. Aussi revenait-il souvent d'une course ou d'une promenade avec un mémoire à peu près construit dans sa tête. Le travail du cabinet ne consistait plus alors pour lui que dans la vérification des textes et la rédaction définitive. Or, on sait si ses coups portaient.

Tournons court, et reprenons notre bas-relief. Pour les monuments du moyen âge, exécutés sous une haute influence du christianisme, quel est le répertoire qu'on sera tenté de mettre à contribution si l'on veut se tirer brusquement d'une interprétation embarrassante? C'est la *Concordance de la Bible*, évidemment. Ainsi, dans l'ivoire sculpté de Charles le Chauve, on aperçoit des flèches et diverses armes; la *Concordance* renverra, entre autres passages, au psaume LVI, verset 6°, où, par surcroît de bonheur, se rencontrent à la fois *arma*, *sagittæ*, et même *gladius acutus* au singulier (or, il ne se trouve précisément qu'un seul homme armé de l'épée dans le bas-relief!). Même coïncidence pour les lions et pour les hommes qui creusent la terre. Le reste est un peu moins saillant, mais forme toutefois, avec ces premières données, un ensemble très-capable de séduire; si bien que rarement la *Concordance*, malgré sa complaisance accommodante, amènera un résultat aussi complet. Je ne le dissimulais pas dans mon mémoire, où cette explication était indiquée comme extrêmement ingénieuse et satisfaisant d'une manière remarquable à la plupart des difficultés du problème.

Pourquoi donc ne me rangeais-je point à cet avis? Était-ce pour éviter le double écueil de manquer à la délicatesse en dévalisant M. de Bastard, ou de supprimer, faute de texte, une gravure exécutée depuis longtemps? Ce n'était pas cela. Les deux planches, achevées déjà dès 1845, avaient l'avantage très-passable de faire connaître deux belles pièces de glyptique appartenant à un même monument, et jusqu'alors inédites (1). Après avoir expliqué l'une,

(1) Ces deux bas-reliefs ont été depuis lors publiés par le procédé de la lithogra-

je ne vois pas qu'il m'eût coûté beaucoup de dire que j'avais entendu exposer le sens de l'autre d'une façon tout à fait convaincante, et qui m'avait arrêté dans mes essais d'interprétation; mais que j'en laissais la publication à son véritable auteur.

J'avoue que j'ai bien pu être poussé à quelque excès d'incrédulité par l'antipathie que m'inspire la *Concordance* (et toute espèce de répertoire avec elle) dès que je la vois mise en œuvre pour autre chose que pour déterminer exactement un texte entrevu déjà avant cette recherche de vérification. Je me suis un peu occupé de moyen âge, et j'imagine y avoir fait quelques trouvailles; or je ne pense pas avoir employé une fois la *Concordance* autrement que pour obtenir le texte exact et l'indication précise d'un passage qui ne se retraçait pas assez nettement dans mes souvenirs. Le choix, ou même l'idée d'un texte à mettre en œuvre, doit être, ce semble, le produit d'un travail fort différent dans l'esprit de l'archéologue. Il faut que la forme et la pensée s'éveillent l'une l'autre comme spontanément: soit que l'excitation de la mémoire ait pour cause déterminante la vue du monument qui rappelle une lecture, soit que la lecture s'illumine par le souvenir du monument qui en montre l'application. C'est assez dire que, pour faire souvent d'heureuses rencontres en ce genre, il faut à peu près habiter au milieu des livres et des monuments; leur donnant, aux uns et aux autres, assez communément une bonne partie de ses journées.

Ceci soit dit sans préjudice pour les conséquences qui pourraient plus tard se tourner contre moi-même; car je ne me dissimule point que dans les travaux d'antiquité classique auxquels le moyen âge m'a conduit quelquefois, j'aurai plus peiné que bien d'autres pour arriver à un résultat qui sera toutefois beaucoup moins sûr. C'est que l'esprit le plus appliqué ne s'improvise guère en quelques semaines une certaine vigueur pour les matières dont il n'a point fait sa nourriture habituelle. Faute de ce collationnement journalier des pensées figurées par les pensées écrites, on doit se défier de l'aperçu le plus précieux; et la discussion actuelle peut en donner la preuve.

Voit-on que le moyen âge ait jamais eu grand souci de peindre rien qui ressemblât à des abstractions ou à des idées proprement dites, sans précision et sans réalité historique? Et cependant s'il se

pbie en couleurs, dans le beau recneil intitulé : *Moyen âge et Renaissance*. Je ne saurais dire si cette publication a précédé ou suivi la nôtre; mais la distance n'était, je crois, que de quelques semaines.

fût agi, dans notre sculpture, de retracer un psaume comme celui qu'on propose, qu'aurait eu à peindre l'artiste, sinon les tropes d'une ode religieuse, à la vérité, inspirée même, mais enfin une ode, un chant, et même un chant non pas historique, mais simplement mystique? Ce serait donc à peine un tableau religieux de genre, si l'on veut bien me passer cette expression. Quoi! une composition comme celle que nous avons sous les yeux pour traduire aux regards les tours poétiques d'un hymne? J'affirme sans crainte que le moyen âge sérieux, celui des hautes époques, n'a jamais vu pareil projet d'artiste. Il lui fallait des faits, et des faits populaires; des représentations ayant pour base la nature ou l'histoire. Il agrandit et élève volontiers les faits par le symbolisme qui étend l'horizon du spectateur par delà le spectacle qu'on lui présente, mais il ne condense pas une idée en une scène imaginaire qui réaliserait le genre de démonstration appelé *obscurum per obscurius*. Il part, au contraire, d'une donnée palpable et comme vulgaire, pour en faire un degré vers un ordre supérieur; idéalisant, pour ainsi dire, les faits au lieu de matérialiser des idées. Les seuls cas que l'on pourrait objecter se rapporteraient à quelques symboles universellement reçus qui retraçaient des idées importantes sur lesquelles l'art n'eût pas eu prise pour les rappeler aux fidèles, sans certaines conventions. Et alors même, les personnifications jugées nécessaires étaient pourvues d'attributs propres à rendre l'idée principale aussi palpable qu'il était possible. Mais, encore une fois, tout un tableau compliqué de nombreux détails, sans autre objet que celui de traduire un cantique de David; c'est ce dont on ne trouvera probablement pas un second exemple, supposé que celui-ci doive compter pour le premier.

Il y aurait là une grande loi de l'art à développer, qui est que les compositions allégoriques (je me sers à dessein du mot *composition*) ne se produisent guère hors des civilisations artificielles et désœuvrées; mais une simple indication de cet aperçu peut suffire à la question présente. Ce qui importe, c'est que le moyen âge a été particulièrement fidèle au principe de la popularité et de la franchise, pour ainsi dire, dans l'art. Il serait donc superflu de faire observer qu'au moins dans l'hypothèse de M. P. Durand, on eût été en droit de s'attendre à voir en quelque coin le roi David jouant de la harpe; lui que le moyen âge peignait si volontiers, et dont la présence eût introduit un tant soit peu de lumière dans cette obscure composition.

Une seule observation encore. L'hypothèse de M. P. Durand n'of-

fre aucun moyen d'expliquer pourquoi deux guerriers seulement tiennent leur lance comme au port d'armes, et pourquoi ces deux hommes ont les pieds nus. Ce signe ordinaire de la mission divine, selon les *formules* du moyen âge, rend au moins singulière la présence de tels personnages dans une compagnie de *mauvaises langues* (car tout cet appareil de guerriers se résoudrait en : *Fili hominum dentes eorum arma et sagittæ, et lingua eorum gladius acutus*; ce qui est vraiment un peu fort).

Je n'expose ni ne discute l'opinion que j'ai avancée dans les *Mélanges d'archéologie*; on n'analyse pas aisément un travail de ce genre, et en reproduire tous les détails serait une répétition peu respectueuse envers une *Revue* composée de notices rédigées exprès pour elle. D'ailleurs, je n'ai point pris la plume pour traiter une question personnelle et défendre un amour-propre d'auteur; car j'espère que je serais assez droit pour m'exécuter franchement si mon erreur m'était démontrée. J'ai cru qu'il s'agissait surtout d'une question générale dont les conséquences peuvent avoir quelque portée dans l'interprétation des monuments, de ceux du moyen âge en particulier; et je compte que les hommes entendus ne trouveront point ces remarques tout à fait inutiles pour ceux qui aspirent à devenir antiquaires, ou même pour les artistes.

CH. CAHIER.

---



## SUR L'ÉTAT ACTUEL DES COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES ET ARTISTIQUES DE ROME.

Nous nous empressons de donner connaissance à nos lecteurs d'une lettre de Rome, en date du 24 mars, qu'un de nos collaborateurs, M. Ernest Vinet, a bien voulu nous communiquer. Cette lettre ne justifie que trop les craintes que tous les amis des arts, tous les hommes d'intelligence et d'étude dans l'Europe entière ont conçues sur le sort des incomparables collections de cette malheureuse ville, que l'on ne pourrait plus appeler aujourd'hui, sans dérision, la ville éternelle. Ils y verront avec douleur que les trésors amassés depuis tant de siècles, sont menacés, dans un avenir plus ou moins prochain, d'être enlevés ou dispersés sous l'action corrosive des événements politiques.

..... « Les collections artistiques de Rome se classent, vous le savez, en trois catégories, les collections appartenant à l'État, les collections appartenant à des corporations religieuses ou à des institutions spéciales, les collections appartenant à des particuliers. Ni les unes, ni les autres n'ont encore été atteintes directement par le mouvement actuel, une seule excepté, celle du Collège romain ; mais les unes et les autres peuvent être compromises plus tard, et cela soit par une spoliation légale, soit par une nouvelle secousse révolutionnaire, soit enfin par le seul cours des événements.

« Les collections appartenant à l'État (Vatican, Capitole, Saint-Jean de Latran) forment aujourd'hui un département important du nouveau ministère des beaux-arts. Ceci, pour rester dans le vrai, pourrait être une amélioration, puisque la conservation et le maintien de ces collections constituant à peu près tout le ressort administratif de ce ministère, le titulaire se gardera bien de le laisser s'amoindrir ou disperser, afin de ne pas voir par le fait même de cette dispersion et de cet amoindrissement s'évanouir son portefeuille. Toutefois, il ne faut pas se le dissimuler, si les choses romaines restent longtemps ce qu'elles sont, le gouvernement actuel, après avoir épuisé les ressources métalliques du pays, sera vivement tenté de battre monnaie avec les chefs-d'œuvre de ses muséums et de ses bibliothèques. Alors aussi viendront s'abattre sur notre pauvre ville des trafiquants d'antiquités de tous les pays, après à la curée de nos merveilles. Cependant, il faut le dire, jusqu'à présent, grâce à Dieu, on ne les a point

encore vus. Tel est le danger que courent les collections nationales, je n'en connais pas d'autres.

« Les collections appartenant aux corporations religieuses ou celles dépendant d'une institution de charité se trouvent dans une expectative encore moins rassurante. L'Assemblée a décrété le retour à l'État de tous les biens meubles et immeubles de mainmorte. Le Collège romain, la Minerve, Saint-Augustin, Chiesa Nova et autres bibliothèques, collections numismatiques ou muséums, tous curieux, tous intéressants, tous possédant des richesses scientifiques du plus grand prix, ont été enlevés à leurs anciens custodes, et remis à la surveillance de fonctionnaires payés par l'État et chargés d'en rendre compte à l'État. Or, quelle qu'ait été la vigilance des nouveaux employés, il n'est pas impossible de supposer dans leurs prédécesseurs une pieuse fraude à l'endroit de certains manuscrits, certaines curiosités modernes, certaines reliques scientifiques dont on n'a pas voulu se séparer. Il est donc assez probable qu'il y en aura eu ainsi dans plus d'un couvent retraits avant l'abandon à l'État de portion notable des collections qui s'y trouvaient. Cependant je raisonne sans baser mon opinion sur des faits venus à ma connaissance. Je ne sais même que le Collège romain qui ait essayé d'agir ainsi. Mais trahi par un indiscret les masses d'objets précieux sortant du musée Kircher ont été transportées au Capitole. Ainsi la riche collection du Collège romain se trouve en partie dans son ancien local, en partie dans les salles du Capitole. J'insiste sur ces détails parce qu'ils indiquent le premier péril dont aient été menacées les collections dépendantes des corporations; le péril actuel, celui sous le coup duquel elle demeure consiste dans le plus ou moins de fidélité de leurs gardiens officiels.

« L'avenir des collections privées (Borghèse, Doria, etc.) est encore plus inquiétant s'il est possible. Les substitutions et droits d'aînesse étant abolis, la conséquence forcée de cette nouvelle législation sera pour beaucoup de familles princières l'obligation de convertir le capital mort de leurs galeries et cabinets en un actif qui puisse être partagé par portions égales entre les héritiers. De là, dans un temps donné, la vente probable des collections privées.

« Ma réponse, permettez-moi de lui donner le nom de synthétique, ma réponse synthétique aux questions que vous m'avez posées sera donc celle-ci : point de mal quant à présent, appréhension quant à l'avenir, avenir d'autant plus nébuleux qu'on ne sait, ni ce que l'on veut, ni pourquoi on le veut, ni comment on le veut. »

---

**LETTRE DE M. VATTIER DE BOURVILLE A M. LENORMANT,**  
**SUR**  
**LES ANTIQUITÉS DE LA CYRÉNAÏQUE.**

---

Une lettre adressée le 10 février dernier à M. Ch. Lenormant par M. Vattier de Bourville, donne quelques curieux détails sur les nouvelles découvertes de cet infatigable explorateur des antiquités de la Cyrénaïque (1). Nous citerons quelques fragments de cette lettre :

Bengasi, le 10 février 1849.

« **MONSIEUR,**

« La lettre que je vous écris est un peu tardive, mais ce retard ne vous déplaira point : car vous me verrez venir à vous les mains pleines de bonnes et intéressantes nouvelles, en attendant le moment où je pourrai étaler à vos regards les richesses archéologiques que j'amasse ici au sein de la solitude. Que de fois je pense à vous, monsieur, lorsque jetant des regards satisfaits sur la masse d'objets de toute espèce qui encombrent mon cabinet, armoires, tables, étagères, etc., je m'écrie : Ah ! si M. Lenormant voyait tout cela, comme il serait heureux ! Mais vous le serez bientôt, j'espère, car il m'est impossible de rester plus longtemps dans ce pays où j'ai épuisé toutes mes ressources, et où il ne me reste plus à dépenser que l'argent de mes amis. Je viens de rendre compte aujourd'hui de ma situation à M. Drouin de Lhuys, le priant de vouloir bien me donner l'ordre de rentrer en France, à moins que le gouvernement ne puisse enfin m'accorder des moyens réels pour poursuivre ma mission et explorer la Cyrénaïque d'une manière efficace, et qui puisse remplir le but que s'est proposé l'Académie.

(1) Voy. *Revue Archéologique*, t. V, p. 150, 230, 279, 432.

« D'après le dessin d'un vase panathénaïque, en ma possession, que j'ai eu l'honneur de vous faire transmettre, vous avez écrit un mémoire plein d'intérêt dont vous avez eu la bonté de me faire parvenir deux copies (1). Depuis lors, je suis entré en possession de deux autres vases de la même forme; l'un a un quart de dimension de plus que le précédent, et porte le nom de l'archonte à droite en colonnes verticales :

ΤΩΝ ΑΘΗΝΗΘΕΝ ΑΘΛΩΝ. — ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΣΑΡΧΩΝ

La partie inférieure est détériorée; j'en ai les morceaux, mais le temps les a tellement rongés que quelques-uns ne sont guère plus minces qu'une feuille de papier, et que je n'ose y toucher. L'autre, qui porte à gauche le nom de l'archonte,

ΑΡΧΙΠΠΟΣΑΡΧΩΝ — ΤΩΝ ΑΘΗΝΗΘΕΝ ΑΘΛΩΝ (2)

est de la même grandeur que le premier, et se trouve aussi brisé, mais très-facile à restaurer, le corps du vase étant en quatre morceaux bien entiers. Outre ces deux vases panathénaïques, j'en ai, je crois, trois autres, mais en mille pièces, et je n'ai pas eu encore le temps de les mettre en ordre, et de voir si rien n'y manque.

« Il ne s'agit pour le moment que des vases à inscriptions : pour ceux qui n'en ont point, j'en possède un nombre fort considérable, dont plus de cent avec peintures. Un des plus curieux, à mon avis, est un vase (*nasitèrne*), dont le dessin représente un char traîné par quatre centaures à figures grotesques; au devant danse un bacchant couronné de lierre dont deux branches forment les cornes; il souffle dans une longue flûte qu'il tient de la main gauche à la hauteur de son menton, et en tient de la main droite une autre dans laquelle il voudrait chercher à faire souffler un des centaures : on dirait ses sens excités par le spectacle que lui offre le char, sur lequel sont deux personnages. Le premier est debout; dans sa main gauche est un arc, et dans sa droite une massue avec laquelle il a l'air de menacer; la femme qui l'accompagne porte deux grandes ailes; elle est assise, et a peine à retenir les rênes qu'elle tire des deux mains.

(1) Voy. *Revue Archéologique*, t. V, p. 230.

(2) Il existe deux archonies éponymes d'Athènes du nom de *Théophraste*, l'un de l'an 340, l'autre de l'an 313 avant J.-C. Quant à *Archippus*, le nom de cet Archonte répond à l'an 321. Il succède donc presque immédiatement à *Hegesias* (324) et à *Céphisodore* (323), dont les vases panathénaïques trouvés à Bengasi ont déjà fourni les noms.

Un autre vase, plus petit, a des dessins en relief représentant une pêche à la ligne et un filet. Mais je ne finirais jamais s'il fallait détailler ici tous les beaux vases que je possède. En fait de terres cuites, j'en ai, jusqu'à ce moment, près de deux cents. Une des plus curieuses et que j'affectionne le plus, est la caricature d'une vieille femme; c'est quelque chose de parfait et un vrai chef-d'œuvre d'exécution; tout est intact dans cette figurine, jusqu'aux couleurs. Après les terres cuites viennent des vases en verre, au nombre de trente environ, et des médailles, parmi lesquelles une petite en argent d'*Évespérus* (1), quelques petits bronzes et beaucoup de menus objets de toute espèce, de toute forme et de toute matière, jusqu'à un peigne en os dont les dents sont cassées.

« Outre les divers objets dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir ci-dessus, mon cabinet compte aussi les six peintures sur métopes, représentées à la planche LIV de l'Atlas de Pachô, et que j'ai eu le bonheur de pouvoir, sans dommage, détacher de la roche à Cyrène; une belle statue de femme, de grande dimension, dont je n'ai ici que la tête, ayant laissé à Cyrène le corps, faute de moyens suffisants de transport; une demi-statue de femme, intacte; une tête d'homme d'un très-beau travail et d'une conservation parfaite; je n'ai pu en trouver le corps, ayant dû suspendre mes travaux à cause de l'épuisement de mes fonds; mais il faudra bien que je l'aie, que le gouvernement vienne à mon aide ou non. J'ai encore ici un superbe fragment de sarcophage; une assez belle statue de femme, mais sans tête, bien conservée et à belles draperies; elle ferait pendant, si elle était entière, à celle qui a été trouvée à Bengasi, comme celle-ci, vers le milieu du siècle dernier, que possède le Musée, et qu'on suppose représenter une matrone romaine (2); un torse représentant, si je ne me trompe, un faune; il lui manque les bras et une partie des jambes, etc., etc.; une table en porphyre sur laquelle sont gravés, en creux, cinq oiseaux fort bien faits, entourés de guirlandes de feuilles. »

(1) Voy. *Revue Archéol.*, t. V, p. 239 et suiv.

(2) C'est une statue de Julia Domna (Clarac, *Descr.*, 1847, n° 118.)

## DÉCOUVERTES ET NOUVELLES.

---

— L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 2 mars, a procédé à l'élection d'un associé étranger en remplacement du célèbre helléniste et antiquaire Hermann, décédé à Leipzig. Les candidats présentés étaient, 1° M. Lobeck, helléniste à Königsberg; 2° M. Welcker, antiquaire à Bonn; 3° M. A. Peyron, orientaliste à Turin. M. Lobeck, ayant réuni la majorité des suffrages, a été proclamé associé étranger de ladite Académie.

— Sur la proposition du Conservatoire de la bibliothèque nationale, M. le ministre de l'instruction publique, par sa décision du 28 février dernier, a nommé notre collaborateur, M. Ernest Vinet, employé au cabinet des médailles et antiques.

— Il existe à Paris, rue Saint-Denis, à l'encoignure de la rue des Prêcheurs, un morceau de sculpture en bois qui n'est pas sans intérêt, et qui échappe à l'attention des curieux, parce qu'il est aujourd'hui presque entièrement enseveli sous une couche de plâtre. Ce genre de sculpture est désigné ordinairement sous le nom de *poteau cornier*. Celui sur lequel nous appelons l'attention des antiquaires est le seul à Paris qui existe à sa place originaire; il a douze branches, et sur chacune d'elles est un personnage debout dans une espèce de chaire à prêcher. C'est à tort que quelques historiens de Paris ont écrit que c'est à cette sculpture que la rue, au coin de laquelle elle est placée, devait son nom. On sait que ces monuments ne datent que du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle, et le poète Guillot, dans son *Dit des rues de Paris*, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la désigne déjà sous le nom de *rue à Prêcheurs*. L'administration de la ville vient de laisser endommager cette sculpture par les ouvriers chargés de placer à cet endroit une pierre dans laquelle doit être encastrée l'inscription de la rue Saint-Denis. Cela paraîtra d'autant plus étrange que dans un temps où on s'occupait beaucoup moins qu'aujourd'hui de la conservation des monuments remarquables sous le rapport de l'art ou de l'histoire, il avait été offert au propriétaire d'alors un dédommagement très-acceptable pour l'abandon de cette sculpture, et que ses trop fortes prétentions lui firent refuser.

— Notre collaborateur, M. Étienne Gallois, vient de recevoir du grand duc de Saxe-Weimar-Eisenach la médaille du Mérite de première classe avec le ruban rouge, marque de la plus grande distinction de cette décoration, pour la publication des *Lettres inédites des Feuquières*. Cette importante publication historique renferme des documents du plus haut intérêt sur les guerres d'Allemagne pendant le règne de Louis XIV.

— Sur le rapport de M. E. Durrieu, directeur général de l'administration des cultes, M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, par sa circulaire, en date du 12 mars dernier, engage MM. les architectes chargés de diriger les travaux d'entretien dans les édifices diocésains de chaque département à entrer dès ce moment en fonction, et d'adresser le plutôt possible à M. le directeur des cultes un rapport détaillé sur la situation de ces édifices, et un devis des réparations à exécuter dans le courant de l'année. MM. les architectes devront d'abord se mettre en rapport avec M. l'archevêque pour le consulter sur les besoins des édifices de son diocèse, lui soumettre leurs plans, et ensuite ils prendront les instructions de M. le préfet, afin que ce magistrat soit en situation d'éclairer le ministre sur les besoins des édifices et sur la convenance des travaux qui ne devront être proposés par MM. les architectes qu'après avoir rempli ces formalités. Leur rapport devra contenir une description des bâtiments, l'indication de la nature des matériaux, les dates des constructions, et particulièrement celles des réparations antérieures. Ils auront soin de signaler les accidents survenus à différentes époques; en un mot, ils devront transmettre tous les renseignements les plus exacts et les plus propres à faire connaître les besoins réels des monuments dont l'entretien leur est confié, et pour lesquels ils devront avant tout s'occuper de la *consolidation* des constructions existantes. L'entretien et la conservation des verrières demandent la plus grande attention. La statuaire ne doit pas être comprise dans la rédaction des projets de MM. les architectes. Bien qu'il soit entendu qu'ils ne cesseront pas de veiller avec le plus grand soin à la conservation des sculptures existantes, ce n'est que dans des cas exceptionnels, dont le ministre décidera, qu'ils auront à aviser au remplacement des statues détruites ou à la restauration de celles qui sont mutilées. MM. les évêques ont compris depuis longtemps, et l'administration saisit toutes les occasions de leur rappeler la nécessité de ne plus admettre dans leurs églises des autels, des chaires, des rétables, et en général des objets

mobiliers dont le caractère serait en désaccord avec le style des monuments, et offrirait des contrastes qui choquent tous les gens de goût. MM. les architectes sont invités, dans ce cas, d'offrir leur concours aux prélats et aux fabriques pour que cette condition de la dignité artistique du culte soit toujours observée. MM. les architectes sont, en outre, invités à dresser un inventaire détaillé de tous les objets remarquables, soit sous le rapport de l'art, ou intéressant par leur origine que renfermerait la cathédrale ou le palais épiscopal confiés à leurs soins. Une copie de cet inventaire, collationnée par M. l'archevêque, devra être envoyée au Ministre.

— Nous avons promis à nos lecteurs de les tenir au courant des fouilles qui s'exécutent sur la montagne du Châtelet, située sur la rive droite de la Marne, entre Joinville et Saint-Dizier. On nous écrit que les travaux exécutés jusqu'à ce jour l'ont été sans suite ni méthode dans la partie sud-ouest du plateau, et cependant presque partout la pioche a mis à jour une foule de curiosités qui, toutes, prouvent que les récits de Grignon, à qui l'on doit la découverte de la ville romaine qui existait sur cette montagne (1772), sont de la plus grande exactitude. On a retrouvé le pavé des rues, les grands et larges puits, les caves avec leurs chantiers en pierre ou en briques, les fondations des murs des chambres et d'édifice, dont l'un très-étendu, les peintures ou enduits à fresque; on a recueilli des fûts et chapiteaux de colonnes, un autel votif, des poteries, des débris de verre délicatement travaillé, de nombreuses médailles (environ 300), presque toutes petit bronze du Bas-Empire, jusques et y compris les Constantin; de belles garnitures de meubles, des ustensils et instruments de toutes sortes en fer, en cuivre, en ivoire; un beau débris de figurine en bronze, trois épées, un poignard, des agrafes de baudrier damasquinées en argent, et beaucoup d'autres objets moins remarquables ont été aussi recueillis dans ces fouilles peu étendues, pratiquées comme au hasard sur quatre points très-espacés de la partie non explorée de la montagne. Ces fouilles seront prochainement reprises sur une plus grande échelle et avec un soin qui n'y a pas été apporté jusqu'ici. Ce sont les fous en convalescence, de l'asile de Saint-Dizier, qui doivent y être employés, sous la direction d'une personne pleine de zèle pour les antiquités, M. Dumesnil, médecin en chef de cette maison, qui en a obtenu la permission du préfet du département.



## BIBLIOGRAPHIE.

*De l'emplacement de la station romaine d'Andesina*, par L. BEAULIEU.  
Nancy, 1849, in-8°.

Quoique les travaux des Adrien de Valois, des Danville, des Walckenaer aient maintenant arrêté les traits généraux de la topographie des Ganles, bien des points de détail réclament encore une étude plus attentive, et attendent une solution plus satisfaisante que celle que ces grands géographes ont proposée. Nous citerons entre autres la détermination de l'emplacement du lieu qui est désigné dans la Table théodosienne sous le nom d'*Andesina*. M. Walckenaer avait tour à tour placé cette station romaine à Nancy et au village d'Essey. Un des antiquaires les plus versés dans la géographie de l'ancienne Lorraine, M. L. Beaulieu, vient de proposer une opinion qui nous paraît réunir à un haut degré toutes les probabilités. La découverte de plusieurs antiquités au village de Laneuveville, distant de 7 kilom. de Nancy, et situé, ainsi que ce savant l'a reconnu, au voisinage de deux voies romaines, lui ont fait supposer que c'était là qu'il fallait placer la station cherchée. En effet, cette localité se trouve bien à XVI milles de Toul, par la voie de Decempagi, ainsi que le porte la Table théodosienne.

M. Beaulieu a accompagné sa dissertation d'une description des figurines et des bas-reliefs qui ont été découverts à Laneuveville. Il a retrouvé, dans la fontaine de Sainte-Valdrade ou Vaudrée, une ancienne source sacrée dont le culte est constaté par la présence d'une figure d'Hygie, source qui, sous le nom de la sainte, a conservé la renommée qu'elle avait jadis chez nos ancêtres les Gaulois.

Nous signalons le travail du savant antiquaire lorrain aux amis de l'archéologie nationale.

A. M.

*Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères*, publiés par la Société des antiquaires de France. Nouvelle série, tome IX. Paris, 1849; Paris, DUMOULIN, in-8°.

La Société des antiquaires de France poursuit avec zèle la continuation de ses travaux. Elle vient de faire paraître un nouveau volume de mémoires qui se fait remarquer, comme toujours, par la variété

et la solidité des dissertations qu'il renferme. Un de nos plus savants sinologues, M. Édouard Biot, a donné, dans ce recueil, des renseignements curieux sur les monuments analogues aux pierres druidiques qu'on rencontre en Asie, et notamment en Chine. Ces renseignements sont de nature à modifier certaines hypothèses dont l'origine de ces pierres avait été l'objet. L'un de nos collaborateurs, M. Jules Quicherat, a doté l'histoire de l'architecture au moyen âge d'un document de la plus haute importance par la publication de plusieurs registres de l'œuvre de la cathédrale de Troyes. Ce mémoire forme, sans contredit, l'un des plus importants du volume. Le savant professeur de l'école des Chartes y fait preuve d'une connaissance approfondie de son sujet qui contraste avec le caractère superficiel qu'ont eu trop longtemps les études relatives à l'architecture ecclésiastique, publiées en si grande abondance dans notre pays. La description du prieuré de Saint-Thibaud en Auxois, de M. Jules Marion, est une excellente monographie où l'archéologie monumentale trouvera beaucoup à prendre. Les deux mémoires de M. Auguste Bernard, le premier sur la construction de l'église Notre-Dame de Montbrison, le second sur le théâtre antique et les autres monuments historiques du bourg de Moind, sont des œuvres recommandables et intéressantes à plus d'un titre. M. Félix Bonrguelot a réuni, dans un travail étendu sur la lycanthropie, une foule de faits curieux qui lui ont fourni l'occasion d'observations judicieuses. Nous eussions souhaité que ce savant paléographe s'étendît davantage sur la question d'origine, et eût imprimé à ses recherches une forme plus systématique et plus arrêtée. M. Léon Dessales a fait, sur la véritable signification des mots *caulagium* et *taulagium*, des remarques qui trouveront désormais place dans les éditions nouvelles ou les suppléments de Du Cange. On lira avec fruit la notice de M. Limousin sur l'existence de constructions romaines à Saint-Cernin (Corrèze), et celle de M. Grésy sur une découverte d'antiquités faite à Melun, en 1847. Notre collaborateur, M. Alfred Manry, a inséré deux mémoires dans ce recueil, l'un sur le dieu gaulois *Camulus*, l'autre fort étendu sur les grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France. Le premier est une étude complète des monuments et des témoignages qui peuvent jeter quelque jour sur l'origine et la nature de cette divinité. Le second, malgré l'abondance des matériaux qui y sont réunis, ne peut être considéré que comme une ébauche d'une histoire qui reste à écrire, celle des forêts et du droit forestier en France, dont nous savons, au reste, que s'occupe cet érudit. M. Adol-

phe Duchalais, a proposé dans son mémoire sur les médailles de Numidie et de Mauritanie, plusieurs attributions heureuses et des vues pleines de sagacité, dont la numismatique antique profitera désormais.

Tout en rendant justice au mérite des mémoires insérés dans le nouveau volume des mémoires de la Société des antiquaires, nous nous permettrons d'adresser à cette compagnie un conseil ; c'est, afin de demeurer fidèle à la généralité de son titre, de borner moins ses travaux à l'archéologie et à l'histoire nationales, et d'étendre davantage vers l'archéologie, la philologie, la mythologie antiques, ses études et ses recherches. Nous croyons que ces branches fondamentales de la science des antiquités n'occupent pas dans ses travaux la place qu'elles devraient occuper. Ainsi, nous regrettons de voir que depuis longtemps les vases peints, l'épigraphie, la numismatique grecques, les monuments de l'Égypte et de l'Étrurie n'ont été l'objet d'aucune dissertation dans son recueil. Le champ est pourtant encore vaste, et il y a parmi ses membres des hommes qui sont parfaitement en état de traiter ces matières.

L. F.

*Bulletin de correspondance de l'Institut archéologique de Rome,*  
février 1849.

En apprenant les graves événements dont Rome vient d'être le théâtre, on s'est alarmé sur le sort d'une société qui occupe un rang très-élevé parmi les sociétés savantes de l'Europe, on a pu supposer que l'*Institut archéologique* de Rome serait contraint d'interrompre ses nombreux et utiles travaux. Heureusement il n'en est rien. Le bulletin de *Correspondance archéologique* portant la date de février vient de nous arriver et il est aussi riche de documents que tous ceux qui l'ont précédé. A l'appui de ce que nous avançons il suffira de citer indépendamment de l'annonce de la découverte d'une nécropole à Pise, une notice très-intéressante de M. Noël des Vergers sur des peintures antiques retrouvées dans une maison du Mont Esquilin, représentant *Ulysse chez les Lestrygons*. N'oublions point de savantes recherches de M. T. F. Welcker sur l'époque à laquelle appartient le Laocoon, point d'archéologie qui a fait l'objet d'une vive discussion entre les philologues d'outre-Rhin ; non plus que deux articles de MM. A. François et G. Henzen, le premier au sujet des fouilles faites en 1847 sur le territoire de Chiusi, le second sur certaines amulettes magiques en forme de clous.

E. V.

# NOTICE

SUR

## L'ALBUM DE VILLARD DE HONNECOURT,

ARCHITECTE DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

---

L'incertitude qui règne sur les procédés manuels des artistes du moyen âge, l'ignorance absolue où l'on est de la manière dont se faisait leur instruction, donneront quelque intérêt à la description d'un manuscrit unique en son genre, qui paraît avoir été le livre de croquis d'un architecte du XIII<sup>e</sup> siècle. J'appellerai *Album* ce singulier ouvrage qui fait partie des manuscrits de Saint-Germain conservés à la Bibliothèque nationale (S. G. latin, 1104). C'est un petit volume de 33 feuillets de parchemin cousus sous une peau épaisse et grossière qui se rabat sur la tranche. Une note, écrite au XV<sup>e</sup> siècle sur le verso du dernier feuillet, prouve qu'à cette époque l'album en contenait quarante et un (1); les mutilations qui ont réduit ce nombre ont l'air d'être déjà anciennes.

Comme les feuillets ne sont pas égalisés entre eux, leurs dimensions varient de 15 à 16 cent. de largeur sur 23 à 24 de haut. Chacun d'eux est couvert sur les deux côtés de dessins à la plume, qu'on voit avoir été esquissés à la mine de plomb. Des notes explicatives, conçues dans le dialecte picard du XIII<sup>e</sup> siècle et écrites en belle minuscule de la même époque, accompagnent plusieurs de ces dessins.

L'album fut connu de Willemin qui y prit de quoi composer une planche de costumes pour ses *Antiquités inédites* (2). Cela fournit à M. Pottier l'occasion de voir le manuscrit et d'en dire quelques mots dans sa notice explicative des antiquités. Il fut communiqué depuis à plusieurs antiquaires habiles qui en prirent connaissance, et n'en parlèrent pas, peut-être par la difficulté qu'ils éprouvaient à

(1) Elle est ainsi conçue : *En ce livre a quarente et j feillet, signé J. Mancel avec paraphe.*

(2) T. I, pl. 102.

donner une interprétation satisfaisante de tout ce qu'il renferme. Je serai plus hardi n'ayant pas la même ambition. Je ne prétends pas tout expliquer dans un recueil où les matières touchent à la fois à toutes les branches de la construction et de la décoration. Mon but est de faire, après Willemin et M. Pottier, un appel plus marqué à l'attention des érudits pour qu'un si précieux livre soit étudié à fond, discuté, publié s'il est possible, et qu'il fournisse à la science archéologique tout ce qu'il contient pour elle de données certaines et de problèmes à résoudre.

Les notes manuscrites que je signalais tout à l'heure fournissent, sur l'auteur de l'album, sur l'époque à laquelle il vivait, sur ses travaux, quelques notions que je commencerai par mettre en évidence.

Au verso du premier feuillet, on lit ceci :

*Wilars de Honcort vous salue, et si proie à tos ceus qui de ces engiens ouverront, con trovera en cest livre, qu'il proient por s'arme et qu'il lor soviengne de lui; car en cest livre puet on trover grant conseil de le grant force de maconerie et des engiens de carpenterie; et si troverés le force de le portraiture, les trais ensi come li ars de jometrie le command et ensaigne.*

Cette note peut passer pour une préface. Elle apprend le nom de l'auteur, le lieu de son origine, la nature ainsi que la destination de son livre. Villard de Honnecourt ayant composé ce recueil, le lègue aux gens de son métier, qui y trouveront nombre de procédés pour la pratique de la maçonnerie, la construction des machines et l'application de la géométrie au tracé des figures. Il leur demande, en récompense, d'avoir mémoire de lui et de prier pour son âme.

Villard de Honnecourt, à en juger par son surnom, était Cambraisien, car Honnecourt est un village sur l'Escaut, à cinq lieues de Cambrai. Cette présumable origine prend la consistance d'un fait certain par la présence dans l'album de deux dessins, dont l'un est le plan de l'église de Vaucelles, abbaye située tout à côté d'Honnecourt; dont l'autre représente également, en plan, le chœur de l'église cathédrale de Cambrai.

De même que tous les hommes de son temps qui savaient quelque chose, notre architecte avait beaucoup voyagé. « *J'ay esté en moult de terres*, » dit-il en un endroit, et à l'appui de son dire, il invoque les monuments de tous pays réunis dans son album. En effet, c'est presque un itinéraire que ce manuscrit. On l'y voit traverser la France du nord à l'ouest, et parcourir l'empire d'Allemagne jusque par de là

ses limites les plus reculées. S'arrêtant une fois à Laon, il y prend le croquis de l'une des tours de la cathédrale, « la plus belle tour qu'il y ait au monde, » à son avis. Ses études minutieuses sur la cathédrale de Reims prouvent qu'il séjourna longtemps dans cette ville. Son passage à Meaux est constaté par un plan de Saint-Étienne, son passage à Chartres par un dessin de la grande rose occidentale de Notre-Dame. Plus loin, on le trouve installé devant le portail méridional de la cathédrale de Lausanne dont il copie la rose existante encore aujourd'hui. Enfin, l'album atteste un long séjour de l'auteur en Hongrie.

Il est à regretter que le manuscrit de Villard de Honnecourt fournisse moins de renseignements sur ses travaux comme architecte que sur ses pérégrinations. On n'y voit qu'une composition signée de lui; encore en partage-t-il le mérite avec un confrère. Cet ouvrage consiste en un plan de sanctuaire pour une église de premier ordre. Le chœur est enveloppé d'une double galerie et de neuf chapelles, les unes de forme carrée, les autres en hémicycle. Elles alternent sur ce double patron à droite et à gauche de l'abside qui est carrée. Dans l'intérieur, on lit cette légende : *Istud bresbiterium invenerunt Vlardus de Hunecort et Petrus de Corbeia inter se disputando*. Ainsi, cette disposition insolite fut le résultat d'une conférence entre Villard et un sien confrère appelé Pierre de Corbie; rien n'indique d'ailleurs qu'elle ait été exécutée.

A défaut de preuves directes qui permettent de placer notre maître Cambraisien parmi les grands constructeurs du XIII<sup>e</sup> siècle, il y a lieu de recourir à l'induction.

L'une des mentions de son voyage en Hongrie arrive à propos d'un dessin qu'il prit à Reims : « Lorsque je le fis, » écrit-il au-dessous, « j'étais mandé en la terre de Hongrie. » Pourquoi mandé? Évidemment pour faire œuvre de son art. Sa réputation était donc déjà si bien établie qu'elle allait le recommander jusqu'aux confins de l'Europe; et comme l'ouvrage pour lequel on fait faire quatre cents lieues à un homme ne saurait être de médiocre importance, on peut conclure que Villard de Honnecourt n'allait à Bude ou à Strigonie que pour y élever quelque somptueuse église.

J'ai dit précédemment qu'un plan de l'ancienne cathédrale de Cambrai faisait partie des dessins de l'album. La légende qui accompagne ce plan est ainsi conçue : *Vesci l'esligement del chavec Me dame Sainte Marie de Canbrai ensi com il ist de tierre. Avant en cest livre en troverés les montées dedens et dehors, et tote le maniere des*

*capeles et des plains pans autresi et li maniere des ars boteres.* C'est-à-dire : « Voici la disposition du chevet de Notre-Dame de Cambrai, « tel qu'il sort de terre. Plus loin en ce livre vous en trouverez « les élévations intérieures et extérieures avec le dessin des cha- « pelles, des murs latéraux et des arcs-boutants. » Maintenant, si l'on cherche ces élévations, chapelles, clôtures annoncées par l'auteur, on ne les trouve pas dans le manuscrit, mais on trouve les parties analogues de la cathédrale de Reims, dessinées avec le plus grand soin, et expliquées par une autre légende où on dit, en parlant des chapelles, que celles de Cambrai seront toutes pareilles si on les mène à fin : *d'autretel maniere doivent estre celes de Canbrai s'on lor fait droit.* Donc, au moment où Villard de Honnecourt annotait son album, le chevet de la cathédrale de Cambrai, sorti de terre, mais non élevé, attendait qu'on le terminât; donc le renvoi aux élévations du chevet de Cambrai n'a pu être qu'un renvoi aux élévations du chevet de Reims, modèle de l'autre.

Mais pour faire, dans son esprit, cette confusion de la cathédrale de Reims avec la cathédrale de Cambrai; pour déclarer d'avance, et d'un ton décidé, la forme que devaient recevoir les parties inachevées de celle-ci; enfin pour se livrer, à Reims, aux études les plus minutieuses sur ces parties même dont la copie était en voie d'exécution à Cambrai, ne faut-il pas que Villard de Honnecourt ait été l'architecte de l'église de Cambrai? Cela me paraît d'une grande probabilité.

Les personnes qui ne connaissent ni l'esprit ni les pratiques du moyen âge vont dire que raisonner comme je fais, c'est se donner bien de la peine pour arriver à prouver, quoi? qu'un homme dont je cherche à établir la valeur, n'a été qu'un plagiaire. Mais il y avait une raison plus forte que la volonté d'aucun architecte pour que le sanctuaire de la cathédrale de Cambrai fût fait à l'image de celui de Reims. Cambrai, n'étant pas encore métropole, dépendait de la province rémoise; son église était donc fille de l'église de Reims. Or, l'archéologie a déjà constaté que ces sortes de relations entre les églises s'exprimaient, en architecture, par la conformité du plan et du style. La reproduction partielle de la basilique de Reims à Cambrai confirme donc le fait archéologique, mais n'infirme pas la capacité du constructeur.

Tout copié qu'il était, le sanctuaire de la cathédrale de Cambrai n'en présentait pas moins l'aspect d'une magnifique construction. Il y avait anciennement un dicton dans le Nord, que pour faire une église parfaite, il aurait fallu joindre au chœur de Notre-Dame de

Cambrai la nef de Notre-Dame d'Arras, la croisée de Notre-Dame de Valenciennes et le clocher de Notre-Dame d'Anvers. Les vieillards qui l'ont vu ne se consolent pas de sa perte. Il fut renversé à la révolution. Il y a vingt-cinq ans, lorsqu'on acheva de débayer l'emplacement de l'église, l'architecte de la ville, M. Aimé Boileux, put encore en relever le plan. Ce plan, gravé dans les Recherches sur l'église métropolitaine de Cambrai, de M. Leglay, est parfaitement conforme au dessin de notre manuscrit.

J'ai voulu, par les développements qui précèdent, retrouver quel qu'un des titres perdus de Villard de Honnecourt. Mes efforts m'ont peut-être conduit moins au vrai qu'au vraisemblable; mais ils m'ont mis du moins en possession d'une série de faits au moyen desquels va être résolue d'une manière mathématique la question d'âge du manuscrit, et subséquemment l'âge de l'auteur. Il n'y a pour cela qu'à tirer de l'histoire des cathédrales de Cambrai et de Reims quelques-unes des dates de leur construction.

La cathédrale de Cambrai, qui était romane, fut accommodée à un nouveau plan lorsque le genre gothique prévalut. M. Leglay mentionne des travaux exécutés dès 1227 pour la reconstruction des bras de la croisée. Le tracé d'un nouveau chœur, derrière celui qui existait, fut commencé, en 1230, par la fondation de la première chapelle à droite du sanctuaire. La seconde chapelle à gauche fut fondée en 1239, l'abside en 1241, la seconde chapelle à droite en 1243. Quant à la première à droite, qui complétait le pourtour du chevet, on ignore sa date, mais d'après la marche du reste des travaux qu'on voit avoir été dirigés des transsepts vers l'abside, on peut raisonnablement supposer que cette chapelle fut commencée entre 1230 et 1239. Ainsi, c'est de 1230 à 1243 que s'éleva la clôture du nouveau chevet de Notre-Dame de Cambrai.

D'autre part, il est constant que l'œuvre circonscrite par la même clôture fut achevée en 1251, puisque, le jour de Pâques de cette année, le clergé prit possession du nouveau chœur.

Maintenant qu'on se reporte à l'état des lieux constaté tant par le dessin que par les annotations du manuscrit. Le nouveau chevet est fondé sur tout le développement de sa ligne de ceinture; néanmoins, l'achèvement des travaux est assez éloigné pour que l'architecte en parle comme d'une chose problématique: « Les chapelles, dit-il, auront telle figure si jamais on les termine, *s'on lor fait droit.* » Et il n'y a pas que les chapelles qui demeurent inachevées, mais encore les arcs-boutants, pièces essentielles de la construction du



chœur, pour le dessin desquelles on renvoie aux analogues de l'église de Reims. Cela concorde donc parfaitement avec la suspension des travaux qui résulte du silence de l'histoire entre 1243 et 1251; par conséquent, c'est dans l'intervalle de ces deux années que Villard de Honnecourt annota son album.

Les dates connues de l'œuvre de Reims ne contrarient en rien ce résultat. L'édifice, commencé en 1211 par Robert de Couci, était achevé jusqu'aux transsepts lorsque ce maître mourut en 1241; le chevet avec sa ceinture de chapelles était monté certainement dès 1215 (1). Quant à la nef, dont Villard nous a laissé aussi des dessins, elle s'éleva de 1241 à 1257; et comme ces dessins sont ceux d'une travée prise isolément, pourvu qu'on suppose une seule travée construite avant 1251 (et c'est le moins qu'on puisse faire), notre chronologie subsiste : c'est toujours de 1243 à 1251 que le manuscrit de Saint-Germain a été annoté.

Par une série d'autres rapprochements, il est possible de réduire encore ce terme, et subséquemment de placer à la date qui lui convient, le point le plus marquant de la biographie de Villard de Honnecourt.

Le dessin qu'il fit à Reims lorsqu'il s'en allait en Hongrie, ce dessin est celui d'une fenêtre des bas côtés de la nef : donc il est postérieur à 1241, donc le voyage de Hongrie lui-même se place après 1241.

Interrogeons maintenant l'histoire de Hongrie.

En 1242, les Tartares ayant envahi les provinces danubiennes, la nation hongroise presque tout entière fut forcée d'émigrer. Elle revint l'année suivante, expulsa ses vainqueurs, mais ne trouva plus que des ruines à la place où ses villes avaient existé. Strigonie surtout, Strigonie, la capitale et l'ornement de l'empire, avait été comme effacée du sol. C'est à la restauration de cette grande cité que Bela, qui régnait alors sur les Hongrois, commença par appliquer toutes ses ressources. Il tâcha de lui rendre sa splendeur, son animation, sa physionomie toute européenne, car au moment de l'invasion, elle était peuplée presque exclusivement de Français et d'Italiens (2). Entre autres monuments, il y fit construire, pour les frères mineurs chez qui il avait élu sa sépulture, une somptueuse église sous l'invocation de la Sainte Vierge (3).

(1) Le chœur fut consacré le 18 octobre de cette année, selon Marlot.

(2) *Rogertii Paradiensis de destructione Hungariae per Tartaros.*

(3) *Johannes de Thworecz, chronicon Hungarorum.*

Ignorant l'année précise de la construction de Notre-Dame de Strigonie, je ne me hasarderai point à y faire intervenir Villard de Honnecourt; mais il est impossible de ne pas voir de relation entre son voyage et tant de travaux entrepris pour réparer les ravages des Tartares. Je suppose, en conséquence, qu'il partit pour la Hongrie en 1244, après la délivrance complète du pays. De son aveu, il y fit un long séjour : *la u je mes maint jor*. Deux ou trois ans justifieraient l'expression qu'il emploie. Donc, de retour en France vers 1247, il aurait annoté son album lorsqu'il n'était pas encore question de reprendre, à la cathédrale de Cambrai, les travaux qui furent terminés en 1251. Probablement qu'il était alors sur le déclin de sa vie ou à la veille de se retirer du monde, puisqu'il se séparait de ses instruments de travail.

Le voyage de notre auteur en Hongrie pourrait donner lieu encore à d'autres aperçus :

1° Le roi Bela était frère d'Élisabeth de Hongrie, princesse très-dévote à Notre-Dame de Cambrai, et dont les offrandes servirent précisément à payer les travaux de reconstruction commencés aux transepts de ladite église en 1227, sous la direction présumée de Villard de Honnecourt.

2° Élisabeth de Hongrie mourut en 1231, fut canonisée, et devint l'objet d'un culte particulier à Marbourg où elle avait reçu la sépulture. Là, sous son invocation, fut construite en 1235 une magnifique église, la première, de l'aveu des archéologues, que l'Allemagne ait vue s'élever dans le style purement gothique ou, pour mieux dire, français. De plus, cette église de Marbourg a ses transepts arrondis : disposition assez rare des églises gothiques que la cathédrale de Cambrai présentait également.

3° A Sainte Élisabeth fut consacrée encore celle des chapelles de la cathédrale de Cambrai dont la fondation, fixée dans l'histoire à 1239, serait, selon nous, du nombre des travaux exécutés par Villard de Honnecourt.

Ce sont là de simples rapprochements opérés sur des faits qui peut-être n'ont entre eux aucune connexité, mais dont peut-être aussi la parenté sera établie un jour par des documents sortis des archives de l'Allemagne ou de la Hongrie. Jusque-là tenons-nous-en sur Villard de Honnecourt aux dates précédemment obtenues. Elles permettent de le faire sortir de la grande école du temps de Philippe-Auguste; elles le placent au beau milieu de cette génération d'hommes par l'industrie de qui le genre gothique atteignit, comme système de

construction, ses derniers perfectionnements. Quoi de plus digne d'attention que cette circonstance, lorsque tout à l'heure nous verrons Villard de Honnecourt nous livrer les procédés de l'art de bâtir usités de son temps? Évidemment le manuscrit de Saint-Germain est destiné à devenir le point de départ de toutes les études sur cette matière, études bien neuves encore, car jusqu'à présent il n'y a guère que la conjecture qui ait été appelée à expliquer le faire des grandes constructions du XIII<sup>e</sup> siècle.

La meilleure description à donner d'un livre de dessins serait de le reproduire par la gravure. N'ayant l'avantage de pouvoir faire passer sous les yeux du lecteur qu'un très-petit nombre de figures, je devrai discourir avant tout. Cette nécessité m'en impose une autre : celle de soumettre à une classification les matières jetées pêle-mêle dans l'album.

Je les classerai donc ; et pour cela je ne prendrai en considération ni leur plus ou moins d'apparence, ni le mérite plus ou moins grand de leur exécution, mais seulement la nature des connaissances auxquelles elles ont rapport. Le même point de vue me fournira la mesure du développement à donner à chacune de mes explications. Les plus grands et les plus beaux dessins de Villard de Honnecourt pourront ne recevoir de moi qu'une simple mention, tandis que j'insisterai sur des traits souvent informes et perdus entre d'autres figures : défaut de proportion qui en réalité n'en est pas un ; car là où l'auteur se montre seulement dessinateur habile, il suffit du plus court éloge donné à son talent ; tandis que les endroits où paraît son instruction professionnelle ne sauraient être trop discutés, devant, par leur éclaircissement, fournir à la science des données qui lui ont manqué jusqu'ici.

Neuf chapitres embrasseront facilement la totalité des remarques à faire sur le manuscrit de Saint-Germain. Ils seront désignés par les titres suivants :

1<sup>o</sup> Mécanique ; 2<sup>o</sup> géométrie et trigonométrie pratique ; 3<sup>o</sup> coupe des pierres et maçonnerie ; 4<sup>o</sup> charpente ; 5<sup>o</sup> dessin de l'architecture ; 6<sup>o</sup> dessin de l'ornement ; 7<sup>o</sup> dessin de la figure ; 8<sup>o</sup> objets d'ameublement ; 9<sup>o</sup> matières étrangères aux connaissances de l'architecte et du dessinateur.

## I.

## MÉCANIQUE.

Villard de Honnecourt se flattait d'avoir trouvé le mouvement perpétuel. Il s'en explique avec une satisfaction marquée, et en faisant ressortir l'impuissance des tentatives faites avant lui : *Maint jor, écrit-il, se sunt maistre desputé de faire torner une ruee per li seule. Ves ent ci con en puet faire par mailles non pers u par vif argent.* « Maintes fois les maîtres ont cherché entre enx la manière de faire « tourner une roue d'elle-même. Voici comment on peut y parvenir « au moyen de maillets en nombre impair ou par du vif-argent. » La figure expliquée par ce texte (fol. 5 recto du ms.), représente une roue montée sur un arbre entre deux jumelles. Une gorge, pratiquée dans l'épaisseur de cette roue, est traversée en sept points équidistants par autant de petits axes sur chacun desquels joue un maillet suspendu par le bout de son manche. Le cas du vif-argent que l'auteur indique sans le représenter, consisterait évidemment à substituer aux maillets des boules creuses remplies de mercure à la moitié ou aux deux tiers, de manière à avoir leur centre de gravité mobile.

L'illusion de Villard s'explique assez par son dessin. Le système des maillets y est figuré dans un moment où celui d'en bas n'est pas encore revenu à la verticale. Des personnes qui n'ont pas, comme lui, l'excuse de vivre au XIII<sup>e</sup> siècle, se laissent encore prendre à pareille visée, et il ne se passe pas d'année que l'Académie des sciences ne reçoive la communication du mouvement perpétuel découvert précisément par la suspension de poids mobiles sur la circonférence d'une roue.

Comme théorie de la mécanique, l'album ne contient rien de plus que cette invention. Il est plus riche en dessins de mécanique appliquée. On n'y rencontre pas moins de trois pages toutes pleines de machines. Ce sont là de précieux matériaux, mais d'un difficile emploi. Rien de bizarre comme le système dans lequel ont été conçues les figures de ces machines. Elles sont présentées à la fois dans toutes les perspectives, à vol d'oiseau et en hauteur, de face et de profil, de sorte que c'est un problème que d'avoir à définir le plan de chaque pièce. Joignez à cela que plus d'une fois des rouages importants ont été omis soit par l'inadvertance du dessinateur, soit par impossibilité de sa part à tout représenter.

Les machines dessinées sont les suivantes :

1° *Une scierie hydraulique* (fol. 22 verso). — La figure a pour légende : *Par chu fait om une soore soir par li sole*, « par ce fait-on une « scie scier d'elle-même. » La scie est en élévation. On en distingue très-bien le ressort, qui est une longue perche flexible. L'articulation opposée au ressort consiste en quatre barres assemblées entre elles comme les pièces d'un santereau. Sur l'arbre de la roue motrice, vu en projection, sont établis une rone dentée pour faire avancer le bois qu'on scie entre ses guides, et un tourniquet qui s'abat sur l'articulation de la scie.

C'est bien là le point de départ de nos appareils aujourd'hui si perfectionnés. L'invention remontait à l'antiquité, puisqu'Ausone, dans son poème de la Moselle, mentionne des scieries de marbre établies sur la petite rivière d'Arouvre :

Præcipiti torquens cerealia saxa rotatu  
Stridentesque trahens per lævia marmora serras.

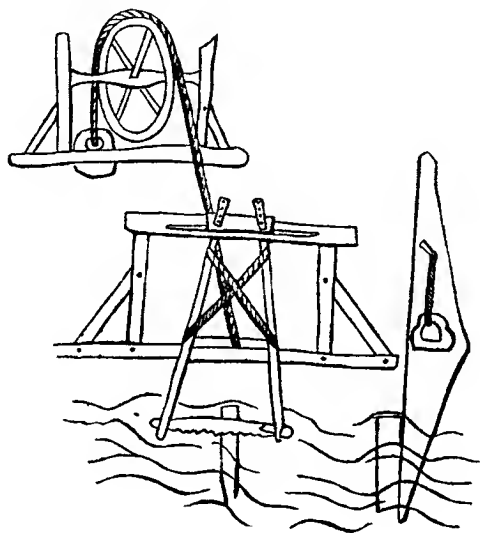
Du Cange cite, pour le moyen âge, plusieurs exemples de scieries mécaniques, mais tous postérieurs au dessin de Villard de Honne-court. Le plus ancien est celui d'un établissement de ce genre, acheté en 1303 par les chanoines de Saint-Sernin de Toulouse, au Mas-Saintes-Puelles (Aude). Deux autres exemples, postérieurs d'une trentaine d'années, constatent la prohibition des scieries mécaniques tant à Monréal (Aude) qu'à Allevard (Isère). Au contraire, les autorisations pour en construire abondent à la fin du même siècle, particulièrement en Bigorre et en Savoie. Les dénominations fournies par les titres, sont celles de *ressega*, *ressia*, *reyssia*, *resea de aqua*, *seyta*, *sciarium*.

2° *Scie à receper les pilots* (fol. 23 v.). — Ce n'est pas sans surprise que j'ai rencontré là cette scie qui passe pour une invention du siècle dernier; car, lorsque depuis un temps immémorial, les constructeurs hydrauliques ne savaient piloter qu'à l'aide de batardeaux, Belidor imagina de supprimer l'opération si dispendieuse de l'épuisement au moyen d'une scie qui atteindrait les pilots au fond de l'eau. L'idée de Belidor fut mise à exécution, non par lui (il n'y pnt réussir), mais par M. de Vauglie, ingénieur de la généralité de Touraine, qui construisit la première scie à receper en 1758, et l'employa à la fondation du pont de Saumur (1). Voilà un exemple de plus après tant

(1) *Encyclopédie méthodique, Arts et métiers*, t. I, p. 550.

d'autres, du mal qu'ont eu les modernes à retrouver des choses par-  
faitement connues des anciens.

Pour la curiosité du fait, nous reproduisons ici le dessin de l'album. Il est accompagné de la légende que voici : *Par cest engien recopon estaces dedens une aie por une sole asir sos*, « par cet engin recepe-  
« t-on pilots dans l'eau pour asseoir dessus une plate-forme. » Une partie du mécanisme a été omise, ou bien il faut admettre qu'on agissait à bras sur les montants de la scie dans le sens opposé au poids que conduit la roue; sans cela, le mouvement de va-et-vient n'aurait pas eu lieu. Quant à l'instrument qu'on voit à droite du dessin, il me paraît destiné à établir le niveau d'action de la scie.



3° *Vis à lever les fardeaux* (fol. 22 v°). — Une longue vis qui, par son mouvement, fait monter un écrou entre deux guides. Une corde passée autour de l'écrou et fortement nouée sur le devant constitue l'intermédiaire entre la puissance et la résistance. Légende : *Par chu fait om on des plus fors engiens ki soit por fais lever*. « Ainsi  
« fait-on un des plus fors engins qu'il y ait pour lever des far-  
« deaux. »

Cette machine en effet très-puissante était peu commode à cause de la lenteur de son action. Le principe s'en conserva jusqu'aux temps modernes. La figure 38 du Théâtre mécanique de Jacques

Besson, *Forma novæ machinæ ad exonerandas quasvis naves*, est une très-légère modification de celle de l'album.

4° *Trebuchet* (fol. 30 recto).— On appelait ainsi une machine de guerre fort en usage au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle. On s'en servait pour lancer des quartiers de pierre ou des flèches de siège. Celle de Villard de Honnecourt est appropriée au jet des flèches. Elle est représentée en plan; l'élévation, ainsi que le marque la légende, se trouvait jadis sur un feuillet précédent qui manque aujourd'hui. Malgré ce que la figure a d'incomplet, on comprend que le jeu de la machine dépendait de deux énormes ressorts agissant dans son plan à droite et à gauche. Ces ressorts sont des pièces de bois flexible, assemblées en potence. Il y a pour les tendre un câble que des poulies de renvoi et un tour conduisent à l'extrémité d'un fort barreau planté dans un treuil. L'auteur indique que, lorsque les ressorts étaient tendus, autrement dit lorsque le barreau était renversé en arrière, il fallait, pour l'y tenir en respect, une masse de douze cent quatre-vingt-seize pieds cubes de terre. Quant à l'affût et au jet de la flèche, ils étaient représentés sur la page aujourd'hui absente. Voici l'explication commune aux deux dessins.

*Se vous volés faire le fort engieng con apiele trebucet prendés ci garde; ves ent ci les soles (pièces de charpente formant l'empâtement de la machine) si com il siet sor tierre. Ves la devant les ij. windas (guindals ou ressorts) et le corde ploie à coi on ravale le verge (le barreau). Veir le poés en cele autre pagene. Il i a grant fais al ravalier, car li contrepois est moult pezans; car il i a une huge (manne) plainne de tierre, ki ij. grans toizes a de lonc, et viiij. piés de lé, et xij. piés de parfont. Et al descocier de le fleke pensés et si vous en donés garde, car ille doit estre atenué à cel estancon la devant (traverse disposée en avant pour l'affût de la flèche).*

Tout cela justifie très-bien les expressions *grandis*, *materialis*, *versilis machina*, appliquées au trébuchet dans quelques-uns des exemples rapportés par Du Cange (v° *Trebuchetum*).

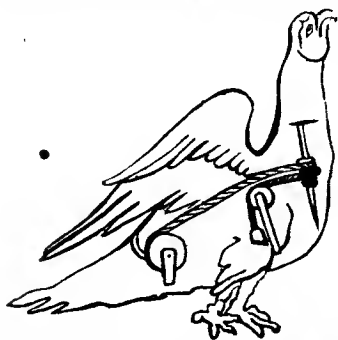
5° *Mécanisme pour faire tourner une statue sur elle-même dans un espace de temps donné* (fol. 22 verso).— La légende explique la chose dans des termes qui ne conviennent qu'à un cas tout particulier : *Par chu fait om un angle tenir son doü adès vers le solet*. « Ainsi fait-on qu'un « ange tienne son doigt toujours levé du côté du soleil. » Ceci serait une énigme si l'on ne se rappelait l'ancien usage de placer des statues d'ange sur le comble des grandes églises à l'endroit du rond-point. On ignore, il est vrai, qu'un mécanisme ait été jamais appliqué à

ces statues pour leur faire accomplir du soir au matin une évolution en rapport avec le cours du soleil ; mais, outre que notre dessin prêterait difficilement à double entente, un monument détruit, il y a peu d'années, offrirait encore des marques de ce vieil usage. Je veux parler de l'ange placé au chevet de la cathédrale de Chartres avant l'incendie de 1836. Il était de plomb et placé sur un pivot, ce qui avait accrédité l'opinion qu'il était là pour servir de girouette ; mais n'eût-il pas été bizarre de donner à un objet si pesant une pareille destination ? Il est bien plus naturel d'aller chercher dans le manuscrit de Saint-Germain l'explication du pivot de la statue de Chartres. Un pivot est en effet l'organe mécanique auquel aboutit l'appareil dessiné par Villard de Honnecourt. Comme l'arbre de ce pivot adhérait à la statue, pour n'avoir pas à déranger celle-ci, on l'aura laissé subsister, lors de la suppression de la machine.

Le mécanisme figuré dans l'album est fondé sur le même principe que le mouvement d'horlogerie. Un contre-poids suspendu à l'extrémité d'une corde entraîne un poids moindre qui lui fait opposition à l'autre bout de la corde. Dans l'intervalle s'effectue, au moyen de diverses décompositions de mouvement, l'emploi de la force produite. Ainsi, du côté du contre-poids, la corde guidée par une poulie de renvoi va s'enrouler sur un arbre horizontal que modère un volant ; de là elle passe et s'enroule encore sur un arbre vertical qui est la pièce pivotante ; enfin, après avoir été reçue par une dernière poulie, elle retrouve la verticale par l'effet du poids qui la sollicite.

6° *Mécanisme de l'aigle du lutrin* (fol. 22 verso). — Voici encore un effet de mécanique admis par l'Église pour exciter l'admiration des fidèles. La légende est ainsi conçue : *Par chu fait om donner la teste del aquile vers le diachene kant list la vengile.* « Ainsi fait-on tourner

« la tête de l'aigle vers le diacre lorsqu'il lit l'évangile. »



La figure, que nous reproduisons à cause de son intérêt archéologique, demande à être corrigée et complétée par la pensée. D'abord l'aigle qu'on voit par son profil extérieur, devrait être représenté sur coupe, puisque le mécanisme était établi dans son corps. Il faut supposer ensuite que le cou de l'animal posait

à coulisse sur le corps, de même qu'un couvercle de boîte. La



broche sur laquelle la corde est enroulée et nouée, devait rester immobile dans le cou de l'oiseau ; les deux poulies, posées sur des axes également immobiles, étaient au contraire dans le corps. On faisait jouer la machine en tirant la corde par un bout qui sortait vers la queue. Cette corde se raccourcissant faisait tourner le cou sur sa coulisse par la traction de la broche. La lâchait-on, un contre-poids intérieur réagissait et l'aigle reprenait sa première attitude.

7° *Chaufferette à mains* (fol. 9 recto). — Appareil usité à ce qu'il paraît dans les églises du XIII<sup>e</sup> siècle, et dont la construction répond au problème suivant : Tenir un foyer suspendu dans une position constante au milieu d'une boule exposée à tous les mouvements. C'est une sphère creuse, formée de deux parties qui adhèrent l'une contre l'autre au moyen de rivures boulonnées. Dans l'un des hémisphères sont disposés six cercles concentriques dont les rayons vont toujours en diminuant d'une quantité égale à la distance qui sépare le plus grand des parois de l'appareil. Chacun est muni extérieurement de deux tourillons dans le sens de son diamètre. Les tourillons du premier jouent contre les parois de la sphère ; les tourillons du second, tournés perpendiculairement à ceux du premier, jouent sur lui ; les tourillons du troisième, tournés dans le même sens et sur le même axe que ceux du premier, jouent sur le second ; les tourillons du quatrième, tournés dans le même sens et sur le même axe que ceux du second, jouent sur le troisième, et ainsi des deux autres. Sur le sixième s'appuie également, au moyen de deux tourillons, un foyer marqué sur le dessin par une surface circulaire qui occupe ainsi le centre de l'appareil. C'était une petite poêle où on mettait du charbon allumé. On conçoit que chaque révolution de la sphère déterminait de cercle en cercle jusqu'à la poêle et de la poêle sur les cercles une réciprocity de mouvements qui empêchaient celle-ci de se déplacer brusquement, de sorte qu'elle arrivait toujours à trouver son assiette sans laisser échapper le feu qu'elle contenait.

Villard de Honnecourt explique cela comme il suit :

*Se vos voleis faire i. escaufaile de mains, vos fereis ausi come une pume de keuvre de .ij. moitiés clozeice. Par dedans le pume de keuvre doit avoir vj. cercles de keuvre ; cascuns des cercles a ij. toreillons, et ens, en mi liu, doit estre une paelete a ij. toreillons. Li torillon doivent estre cangiet en tel manière que li paelete al fu demeure adès droite ; car li uns des toreillons porte l'autre ; et se vous le faites a droit si comme li letre le vos devize et li portraiture, torner le poés quel part*

que vos voleis, ja li fus ne s'espandera. *Cis engiens est bons à vesque. Hardiement puet estre à grant messe, car ja tant com il tiegne cest engiens entre ses mains, froides nes ara, tant com fus puist durer. En cest engieng n'a plus.*

De plus, au milieu de la figure, dans le cercle qui représente la poêle, est écrit : *Cis engiens est fais par tel manière, quel part qu'il tort, adès est li paelete droite.*

Les termes de la note ci-dessus restreignent aux seuls évêques l'usage de l'*eschauffaille à mains* ; de là sans doute la rareté de cet objet dont aucun échantillon n'a été signalé depuis que l'on recherche les pièces du mobilier des anciennes églises. C'est à lui, sans aucun doute, qu'il faut appliquer une acception de *calefactorium* que Du Cange n'a pas pu déterminer, et dont il rapporte deux exemples, tous deux tirés d'un ancien inventaire de la cathédrale d'York : *Unum calefactorium argenti deauratum cum nodis curiosis insculptis, ponderis unius uncie. Item unum calefactorium de cupro deaurato cum nodis insculptis ponderans x. uncias.* Ces *nodi insculpti* sont les rivures des boulons destinés à maintenir ensemble les deux parties de la sphère.

8° *Chantepleure* (fol. 9, r.). Ce mot qui plus tard désigna un arrosoir, sert à dénommer ici une certaine application du siphon. L'appareil, comme on voit, consiste en une petite tour à toit aigu sur le faite de laquelle est un oiseau qui penche la tête en avant. Elle porte sur trois pieds et l'on aperçoit qu'un tube la traverse verticalement, se prolongeant par en bas un peu au-dessous du niveau des trois pieds. Le tout est disposé dans un hanap ou large coupe. On lit à côté :



*Vesci une chantepleure con puet faire en j. hanap en tel manière gens (que dedans), en mi le hanap, doit avoir une torete; et ens, en mi liu de le tourete doit avoir j. behot (tuyau ou tube) qui tiengne ens el fons del hanap; mais que li behos soit ausi lons com li henas est par-fons. Et ens en le torete doit avoir .iij. traveçons (trois tasseaux, fixés dans la longueur de la petite tour, et lui servant de pieds par leur prolongement au-dessous de sa base) par sontre (contre) le fons del hanap, si que li vins del hanap puist aler al behot (c'est-à-dire que l'effet de ces tasseaux était de maintenir la tour dans une position qui permit au liquide de circuler sous sa base pour aller trouver l'em-*

bouchure du tube). *Et par deseur le torete doù avoir .j. oiziel qui doit tenir son bieç si bas que, quant li henas iert plains, qu'il boive. Adont s'en corra li vins par mi le behot et parmi le piet del hanap qui est doubles (à double paroi?) Et s'entendés bien que li oiziaus doit estre crues (creux).*

Cette explication, aussi bien que la figure qu'elle accompagne, est inexacte ou incomplète. L'oiseau creux et le tube forment siphon; mais par où amorçait-on ce siphon? Pourquoi et de quelle façon le pied du hanap était-il double?

Le principe du siphon a été appliqué, dans le moyen âge, à la construction de certains ustensiles d'église. En 1140, Hugues Payen, évêque du Mans, fit cadeau à sa cathédrale d'un vase de ce genre (1). « Il est tout orné de pierreries, dit l'auteur qui en parle, et par sa forme ressemble assez à un encensoir, sauf que le chapiteau se termine par un appendice recourbé comme un crochet. Par cet appendice qui est percé d'un trou presque imperceptible, on peut verser le vin dans le calice, sans craindre qu'il s'y mêle ni duvet, ni aucune des ordures qui volent dans l'air. La docte antiquité a donné à cet ustensile le nom de *syon*. Il est porté en cérémonie par le diacre qui le tient en guise de manipule. »

J'ai achevé la revue des appareils mécaniques dessinés par Villard de Honnecourt. Il ne me reste plus qu'à mentionner, comme complément de la matière, deux figures qui concernent la construction des machines. L'une (fol. 20, r.) consiste tout simplement en un cercle sur la surface duquel est appliquée une jauge à trois encoches, tandis qu'une corde enroulée sur la circonférence, s'en éloigne en un point selon la tangente. Au bas est écrit : *Par chu tor torn le vis d'un persoir*, « par ce tour tourne la vis d'un pressoir; » légende très-inexacte, car on ne voit nulle part l'apparence d'un tour, mais seulement les objets dont le tourneur se sert pour tracer une vis : la corde qui en décrit l'hélice, la jauge qui en mesure l'évidement.

L'autre dessin (fol. 23, r.) est celui d'un moyeu en forme de cadre entretenu par quatre moises, sur les extrémités desquelles sont chevillés huit rayons ayant leurs naissances sous le cadre. Légende : *Par chu fait om len bracement d'one roe sans l'arbre endamer*; « ainsi fait-on l'embranchement d'une roue sans entamer l'arbre. »

JULES QUICHERAT.

(1) *Gesta pontif. cenom.*, dans les *Analecta* de Mabillon, éd. in-fol., p. 326.

(La suite au prochain numéro.)

## L'APOLLON SAUROCTONE.

Parmi les chefs-d'œuvre de Praxitèle, on citait, dans l'antiquité, son *Apollon Sauroctone* ; Pline l'Ancien en parle en ces termes : *Fecit et puberem Apollinem subrepenti lacertæ cominus, sagitta insidiantem* (1), et Martial loue la beauté de cette statue dans une épigramme intitulée : *Sauroctonos Corinthius*, dont voici le texte :

*Ad te reptanti, puer insidioso, lacertæ  
Parce : cupit digitis illa perire tuis* (2).

De ces deux passages, il résulte que le Sauroctone parvenu jusqu'à nous est bien celui de Praxitèle, et que si l'original est perdu, ce qui ne serait pas certain au dire de Winckelmann (3), nous possédons au moins de bonnes copies de ce monument précieux, si estimé des Grecs et des Romains. L'épithète de *Corinthius*, accolée par le poète au mot *Sauroctonos*, nous apprend en outre que c'était une statue en métal de Corinthe, c'est-à-dire en bronze (4).

(1) Plin. Lib. XXXIV, ch. xix, § 10.

(2) Martial. Lib. XIV, *Épig.* 172. Il est bon, pour l'intelligence complète de ce distique, de rappeler que l'équivalent de *lacerta* est en grec *σαύρη*, et que *σαύρη* est, dans certains cas, synonyme de *αἰδοῖος* et de *νόσθη*. M. de Witte dans un article intitulé *Aphrodite Colias*, inséré dans les *Nouvelles Annales de l'Inst. archéol. de Rome*, t. I, p. 87 et suiv., a déjà fait remarquer la synonymie des mots *lacertus*, *σαύρος*, *κόλον*, qui chez les Grecs comme chez les Latins s'appliquent indifféremment à l'avant-bras, à un membre quelconque du corps humain, au phallus, à des poissons du genre pélamide que Pline l'ancien, lib. XXXII, II, § 53, désigne comme les individus les plus petits du genre *lacerta* ou *lacertus* : *colias*, dit-il, *lactorum*. . . . *minimi*. Cf. *L'Aphrodite Colias* (tirage à part, p. 15 et 16). M. de Witte entre à ce sujet dans de plus longs détails auxquels nous renverrons le lecteur.

(3) Winckelmann croit reconnaître l'original de Praxitèle dans une statue de bronze, trouvée à Rome et conservée encore aujourd'hui à la villa Albani. Malgré l'habileté de ce critique il ne faut certainement adopter une telle opinion qu'avec réserve. Cette opinion du reste a été très-controversée, et elle est susceptible de l'être.

(4) Winckelmann ne range le Sauroctone parmi les statues en bronze exécutées par Praxitèle que comme une probabilité, cependant l'épithète *Corinthius* ne laisse aucun doute à cet égard. Pline, en expliquant, liv. XXXIV, ce qu'il faut entendre par métal de Corinthe, nous sert d'autorité. Cf. ce que dit cet auteur. Quelques philologues tels que le P. Paoli ont prétendu que le *Sauroctonos Corinthius* de Martial n'avait rien de commun avec le Sauroctone de Praxitèle, mais ce sont de ces

Faut-il voir seulement dans le Sauroctone un objet d'art : faut-il, en outre, y chercher l'expression d'un mythe de la religion grecque ? Telle est la question que nous nous proposons de résoudre.

Si l'on en croyait Winckelmann, le lézard qui rampe le long de l'arbre sur le tronc duquel s'appuie le Sauroctone serait un simple accessoire ; car ce savant veut reconnaître dans cette statue un Apollon berger, s'amusant à tuer un lézard par pur passe-temps et pour tromper l'ennui de sa solitude. « Cette figure, dit-il, représentait « sans doute Apollon dans sa condition pastorale..... La fable nous « apprend que ce fut dans sa plus tendre jeunesse que ce dieu fut « banni du ciel pour avoir tué à coups de flèches *Stéropès*, un des « compagnons de Vulcain. »

Malgré tout notre respect pour l'auteur de l'*Histoire de l'art chez les anciens*, il nous est impossible de nous contenter d'une telle raison, parce que, selon nous, la fantaisie ne s'est introduite dans la symbolique et dans les arts qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, ou du moins de la renaissance italienne. Nous sommes profondément convaincu que dans l'art antique, comme dans celui du moyen âge, tout jusqu'aux accessoires était calculé, surtout quand il s'agissait d'une œuvre importante telle que le Sauroctone, par exemple. Il faut donc rechercher la cause pour laquelle l'artiste grec a songé à représenter un *tueur de lézards*. L'opinion de Winckelmann, du reste, est loin d'avoir été acceptée par les antiquaires, et elle a soulevé déjà quelques critiques. L'illustre auteur du *Museo Pio-Clementino*, Visconti, en décrivant la statue dont nous nous occupons, a refusé d'y reconnaître Apollon chez Admète ; il faut, selon lui, y voir le fils de Latone encore enfant,

opinions qu'il est ou du moins qu'il semble inutile de réfuter. Carlo Fea s'est pourtant donné la peine de le faire ; il est curieux de lire la note qu'il a insérée à ce sujet dans l'édition française des œuvres de Winckelmann (t. II, p. 268, n<sup>o</sup> 3). De cette note il résulte que ni lui, ni Paoli, ni même le savant père Hardouin n'avaient soupçonné l'idée que Martial prêtait au mot *lacerta*. Le sens de *Sauroctonos Corinthius* si simple et sur lequel du reste aucun ancien éditeur ne s'est mépris, a beaucoup embarrassé les modernes. Quelques-uns même semblent en avoir fait un citoyen de Corinthe et l'appellent le *Corinthien Sauroctone* ! Voyez le savant ouvrage que M. Eloi Johanneau a publié en 1835 sous le titre d'*Épigrammes contre Martial*. — Le Sauroctone se trouve répété par un grand nombre de statues de dimensions différentes, les unes en bronze, les autres en marbre. Le musée de France possède une de ces statues en marbre qui passe pour la plus belle copie antique de ce chef-d'œuvre. La célébrité du Sauroctone était si grande dans l'antiquité qu'il a été copié par les graveurs en pierres fines. Le musée de Berlin en conserve une décrite par Winckelmann dans sa description des pierres gravées de Sloch, n<sup>o</sup> 1120 (voy. pl. 114, n<sup>o</sup> 1). Milliu en a publié une autre dans ses *Pierres gravées inédites*, n<sup>o</sup> v. Les graveurs ne se sont point astreints à copier servilement l'œuvre de Praxitèle, et s'en sont seulement inspirés.

essayant sur un petit lézard les traits inévitables qui devaient un jour blesser à mort le terrible Python. Voici, du reste, ses propres paroles : « Ainzi, quando questo scrittore (il est question de Martial) « non ci disse, che il garzoncello rappresentato è Apollo stesso effigiato dallo scultore fra giovine e fanciullo, *che fa prova puerile-mente contro di una lucertola di quegli strali inevitabili, che doveano un giorno trafiggere il terribil Pitone; la potremmo congetturare da questa statua.* » Puis il ajoute en note : « L'étà puerile è anche indicata « nella maniera di tenere la gambe sovrapposte, propria ancora de' « Fauni e dei figure rustiche. Mi sembra meglio attribuire all' età « questa situazione scomposta, piuttosto che alla vita pastoriezia di « Apollo ch'egli menò presso di Admeto quand'era già adulto (1). »

La dernière réflexion de Visconti n'est cependant pas fondée, car Winckelmann prétend qu'Apollon fut berger chez Admète pour expier le meurtre de Stéropès, et le cyclope Stéropès pourrait bien passer pour l'équivalent de Python, puisque certains auteurs affirment que ce fut pour se purifier de la mort du serpent que le dieu fut contraint de mener, pendant huit ans, en Thessalie, la condition pastorale. Il nous semble encore que ce savant a trop accordé à la fantaisie, et que sa supposition n'est pas admissible, parce qu'aucun texte ne nous parle d'un mythe représentant Apollon tuant un saurien. Lorsqu'il s'agit d'un dieu aussi important, il est bien probable que nous connaissons toute son histoire, et que si nous trouvons encore dans cette histoire quelque chose d'obscur, ce n'est pas la pauvreté des documents, mais notre propre ignorance qu'il faut accuser. Si Visconti eût été aussi versé en numismatique qu'il l'était dans les autres branches de l'antiquité figurée, il n'aurait pas hésité, nous en sommes convaincu, à voir, comme nous, dans le Sauroctone, Apollon vainqueur de Python lui-même, mais de Python sous une autre forme que celle d'un serpent. Nous espérons que les développements dans lesquels nous allons entrer ne laisseront aucun doute à cet égard ; mais avant tout, il est nécessaire d'esquisser à grands traits la fable de la naissance d'Apollon et de Diane.

Latone, fille de Phébé et de Cœus, selon les uns (2), de Phébé et de Polos, selon les autres (3), était née, d'après quelques traditions, dans l'île des Hyperboréens (4). Les documents les plus anciens la

(1) *Mus. Pio-Clem.*, t. I, p. 22.

(2) Hésiod. *Theogon.* 406.

(3) Hygin. *Fab.* 140.

(4) Diodor. *Sicul.* II, 47.

représentent comme ayant été l'épouse de Jupiter bien avant Junon. Mais plus tard, on se contenta de la reléguer parmi les nombreuses maîtresses de ce dieu. On raconta alors que, se sentant enceinte et craignant la jalousie d'une épouse irritée, elle prit la fuite. Junon, implacable dans sa colère, défendit à la Terre de lui donner asile, et détacha à sa poursuite un terrible dragon nommé Python. Python était fils de la Terre, et il naquit du limon que les eaux avaient laissé sur le sol après le déluge de Deucalion; on le représente tantôt comme un serpent mâle, tantôt, au contraire, on en fait un serpent femelle, chargé de garder l'oracle de Delphes qui appartenait à la Terre, et de nourrir Typhon, que Junon avait enfanté à elle seule en haine de Minerve. Son nom est caractéristique, il dérive de πύθω, verbe qui signifie à la fois *pourrir* et *interroger*. Aussi le monstre était-il ainsi nommé à cause de son origine, et encore parce que son corps, exposé aux rayons du soleil après sa défaite, empesta longtemps la Phocide. C'est Homère lui-même qui nous fournit cette étymologie (1). Quant à l'épithète de Python prise dans l'acception de *devin*, les fonctions qu'il remplissait la justifient assez.

Après avoir longtemps erré et ayant échappé à grand-peine aux poursuites de son ennemi, Latone, sur l'ordre de Jupiter, fut transportée par le vent du nord dans une île flottante, qu'on nomma d'abord *Astérie*, puis *Ortygie*, puis enfin *Délos*. Junon avait juré que Latone n'accoucherait dans aucun lieu éclairé par le soleil; pour ne pas lui donner un démenti, Neptune avait d'abord submergé *Délos*, puis Latone y étant arrivée, l'île reparut au-dessus des flots et, en présence des principaux dieux et déesses de l'Olympe, la déesse mit enfin au monde Apollon et Diane. Tous les noms que portent *Délos* sont encore significatifs. *Ortygie* vient d'ὄρυξις, *caille*, parce que, selon Servius, Latone fut transformée en caille lorsqu'elle y aborda. *Astérie* vient d'ἀστήρ, et veut dire *astre brillant*. *Astérie* était dans le principe une sœur de Latone, qui, quelquefois même, est aussi nommée *Ortygie*, parce qu'elle fut, comme elle, changée en caille, puis métamorphosée en île; *Délos* enfin vient du grec Δῆλος, *évident*, ce qui signifie que l'île de *Délos* était un monument incontestable de la protection que Neptune avait accordée à la mère d'Apollon, ou bien encore, ainsi que le suppose M. de Witte, parce que l'île reparut à la surface des flots quand Latone y vint aborder. La tradition, qui place à *Délos* la naissance d'Apollon et de Diane, n'est pas unique,

(1) Homer., *Hymn. ad Apollon.*, v. 370 à 372

bien qu'elle soit la plus généralement adoptée. Strabon nomme le bois sacré d'Ortygie et le mont Coressus, situés dans les environs d'Ephèse; Pausanias, le scholiaste de Pindare, Étienne de Byzance citent le promontoire Zoster dans l'Attique; Clément d'Alexandrie, la Crète ou l'Arcadie; Eustathe Amphigénie de Messine; Plutarque enfin, Tégyre de Béotie, etc. (1). Si l'on en croit Aristote et Élien, Latone aurait quitté le pays des Hyperboréens, pour se rendre à Délos en empruntant la forme d'une louve (2).

Lorsqu'elle fut accouchée à Délos, la déesse se rendit en Asie Mineure pour baigner ses enfants dans les eaux du Xanthe. Dans cette contrée, elle rencontra des bergers, et leur demanda la permission de les laver dans la source du fleuve *Mélète*; ceux-ci lui refusèrent cette grâce, et alors survinrent des loups qui la défendirent, et la conduisirent jusqu'au Xanthe. Pour se venger, Latone changea ces bergers en grenouilles, consacra le Xanthe à Apollon, et donna à la contrée le nom de *Lycie*. En mémoire de cette circonstance, Apollon fut nommé *Lycius*. Plus tard, Latone se rendant à Delphes passa près de l'autre de Python, le monstre voulut l'étouffer; mais elle parvint encore à éviter ce nouveau péril en se réfugiant sur une pierre sacrée placée au pied d'un plateau; c'est alors que, pour défendre sa mère, Apollon perça le serpent de ses traits. Dès lors l'oracle de Delphes fut enlevé à la Terre; et fut consacré à Apollon; Latone put enfin retrouver le repos qui depuis si longtemps semblait la fuir.

C'est à Apollon seul à qui, pour l'ordinaire, on attribue la mort de Python. Quelques mythographes cependant lui associent, dans cette circonstance, sa sœur Diane.

Ce mythe se divise naturellement en deux parties, la fuite de Latone et la mort de Python. Nous allons examiner successivement ces deux actes d'un même drame; mais comme notre but principal est de démontrer que Python a été aussi souvent représenté sous les traits d'un saurien que sous ceux d'un serpent, nous serons très-bref lorsqu'il s'agira de parler des représentations déjà connues où le saurien ne paraît pas. Nous nous étendrons davantage, au contraire, lorsque nous croirons reconnaître le monstre sous les traits de ce dernier reptile.

(1) Strabon., lib. XIV, p. 639 et 640. — Tacit., *Annal.*, lib. III, 61. — Strab., lib. XIV, p. 634. — Steph. Byz. voc. Κορίσσις. — Schol. ad Pindar. *Argum. Pyth.* Steph. Byz. voc. Ζωστήρις. — Paus. I, 31, 1. — Clem. Alex. *Protrept.*, p. 24 — Eustath. ad Hom. *Iliad.*, B., p. 297. — Steph. Byz. voc. Τέγυρα.

(2) Philostephan. apud. Schol. ad Apoll. Rhod. *Argonaut.* 124. — Arist. *Historia animal.*, VI, 29, 2. — Élian., de *Natura animal.*, X, 26.



Quelques médailles grecques de l'époque impériale nous représentent la fuite de Latone; tels sont plusieurs bronzes d'Attuda de Phrygie et de Tripolis de Carie (1), ainsi que des monnaies impériales en plus grand nombre, appartenant à cette dernière ville, à Milet et à Éphèse (2). Sur toutes ces pièces, Latone est représentée en fuyant portant ses deux jumeaux dans ses bras; tantôt elle forme seule le type du revers de la médaille (3), tantôt elle est placée au milieu d'un temple tétrastyle, comme à Tripolis (4), ce qui prouve que cette représentation, partout identique, n'est autre que la copie d'un groupe célèbre dans l'antiquité, peut-être celui d'Euphranor qui, du temps de Pline, était conservé à Rome dans le temple de la Concorde, et qui, au rapport de cet auteur, représentait la déesse tenant ses deux enfants dans ses bras et fuyant (5). Quelquefois, à Tripolis, par exemple, Latone n'occupe pas seule le champ; là, elle est accompagnée de Jupiter Laodiceus (6). Dans ce dernier cas, la figure qui l'accompagne est encore un simulacre jouissant d'une grande popularité dans le pays. Sur les vases peints, ce sujet se trouve traité de la même manière, mais plus complètement, car Python s'y montre sous la forme d'un serpent auprès des rochers qui indiquent son antre (7).

Voici maintenant deux monuments qui nous paraissent représenter Python sous la forme d'un saurien, et Latone sous celle d'une louve. L'un est une médaille gauloise, l'autre une pierre gravée.

I. PIXTEL. Tête de femme tournée à gauche, les cheveux ornés de la sphendoné. Grenetis au pourtour (Vénus).

☿ Louve dont les mamelles sont très-développées, sa queue est passée entre ses jambes; elle trotte à gauche, et se retourne pour saisir un lézard placé au-dessus d'elle; un trait sépare le champ de l'exergue. Grenetis au pourtour.

(1) Mionnet, *Phrygie*, n° 285. *Carie*, n° 515.

(2) *Id.* Carie, n° 538 et 540. — *Id.* suppl. *ibid.*, 588, 593. — Ionie, 807. — \**Id.* suppl. 640 et 714.

(3) Attuda ΔΗΜΟC, n° 285. — Tripolis. Otacilia Severa, 588, Milet, Valerien, 807. Éphèse Alex. Sévère, suppl. 640, Tranquilline, 714.

(4) Tripolis, ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΗ, n° 515. *Id.* Valerien, n° 540.

(5) Pline, lib. XXXIV, 8, 19116.

(6) Tripolis Etracilla, n° 538. *Id.* Salonine, 593 suppl.

(7) *Elite des Monuments céramographiques*, par MM. Lenormant et de Witte, t. II, pl. I, A, p. 4. — Tischbein, III, pl. IV, éd. de Florence, pl. XXV, éd. de Paris. — Müllin, *Gal. myth.*, pl. XIV, n° 51.

Diamètre, 15 millimètres. Cabinet de France (1), pl. 114, n° 2.

Nous avons vu tout à l'heure que pour venir du pays des Hyperboréens à Délos, Latone s'était transformée en louve. Or, la louve de notre médaille paraît une louve nourricière, puisque ses mamelles sont pendantes, et probablement gonflées de lait; le lézard est son adversaire, puisqu'elle semble s'efforcer de le mordre. S'il est tout naturel de voir dans cette louve la mère d'Apollon et de Diane, cherchons les raisons qui peuvent nous faire reconnaître Python dans le lézard.

La superstition avait accredité dans l'antiquité comme dans le moyen âge, une foule de croyances merveilleuses à propos des phénomènes naturels, des plantes et des animaux; ces croyances avaient fini par passer dans la science et dans les dogmes religieux; Thé-

(1) Mionnet, *Chefs gaulois*, n° 103. Duchalais, *Description des médailles gauloises faisant partie des collections de la Bibliothèque nationale*, n° 467. PIXTIL, ou comme on lit sur d'autres pièces, PIXTILOS est le nom d'un chef gaulois. Nous démontrerons autre part que les États de ce chef étaient compris dans la confédération des Remi du temps d'Auguste; ici cette question importe peu. Un savant antiquaire qu'on devine sous l'anonyme qu'il a gardé vient de publier dans un ouvrage intitulé : *Autun archéologique*, un curieux mémoire où il tâche de prouver que *Pixtilos* est un nom de divinité, et que cette divinité n'est autre que *Pilumnus*, frère de *Picus*; il s'appuie sur l'examen de plusieurs statuettes en terre cuite, représentant une déesse portant dans ses bras deux nourrissons. Selon l'opinion commune cette déesse serait Innon Lucine, selon lui ce serait Latone, ou la Nuit portant le Sommeil et la Mort dans ses bras, ou Vénus *Ambologera*, opinions qui peuvent être défendues les unes et les autres (voy. *Aut. arch.*, p. 279). Derrière cette statuette on lit PISTILLVS, ainsi que sur un vase chrétien qui peut remonter au V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle et dont il donne le dessin (*ibid.* p. 270). *Pistillus*, comme *Pilumnus*, veut dire en latin un Pilon; séduit par cette ressemblance, il s'est efforcé de voir dans le *Pixtilos* gaulois un synonyme de *Pilumnus*, mais nous croyons qu'il s'agit ici d'un nom propre d'homme, ainsi que le prouve l'inscription suivante trouvée à Worms :

PISTILLVS  
ET QVINTVS  
ET MAIANVS  
BELLICI F  
V.S.L.L.M (Gruter, p. cxxx, n° 9.)

Si *Pistillus* était un nom divin, pourquoi se trouverait-il placé sur une terre cuite qui ne le représenterait pas, et surtout au dos dans une position peu importante et presque invisible. Le nom de Pilon est assez commun aujourd'hui comme nom de famille, pour supposer que lorsque dans l'antiquité nous retrouvons son équivalent à l'endroit même où les artistes plaçaient leur signature, il faille le regarder comme le cachet de l'auteur de cet ouvrage. D'ailleurs jamais sur les médailles gauloises nous n'avons trouvé aucun nom divin bien constaté, tandis que les noms de chefs y sont très-fréquents tels que ceux d'*Adcantuanus* (*Adjeltuanus rex*), de *Q. Docirix*, de *Julios Durat*, du Vergabret, des *Lixovii*, *Cisiambos*, de *Litavicus*, de *Dumnorix*, etc.

phraste, Pline, Élien racontent, de la meilleure foi du monde, une foule d'anecdotes prodigieuses à propos des êtres les plus connus : ces anecdotes, qui nous font sourire aujourd'hui, étaient cependant alors acceptées souvent comme articles de foi et recueillies par des hommes aussi sérieux qu'Aristote. Telle est, par exemple, l'histoire de la *salamandre*, saurien qui fut fort célèbre jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et qui pourrait bien n'être rien autre chose que le lézard de notre pièce gauloise et l'emblème de Python.

François I<sup>er</sup> avait pris la salamandre comme emblème, et partout il la faisait représenter au milieu des flammes avec la légende *nutrisco et exstinguo*, parce qu'alors on s'imaginait que la salamandre se nourrissait de feu, vivait dans cet élément et l'éteignait selon son plaisir. François I<sup>er</sup> même, dans sa jeunesse, avait commenté cette tradition en inscrivant sur une magnifique médaille que possède le cabinet de France, la légende suivante autour de son emblème favori : *Notrisco al buono, stingo el reo* (1). La croyance que la salamandre éteignait le feu n'était pas nouvelle alors : on la trouve constatée dans un ouvrage daté de l'an 1209, c'est un *Bestiaire* composé sans doute en Angleterre par un clerc nommé Guillaume Le Normant, et où l'on lit les vers suivants que nous avons déjà eu occasion de citer autre part :

Salamandre est une beste  
Ke de la Couwe et de la teste,  
Ke le cors ressemble lézarde.  
Si n'ad paour ke nul feu l'arde.  
Du feu ne dute nule chalur,  
Mes est de diverse coulur.  
Si en feu vent par aventure  
Ll feu esteint par sa nature (2).

Nous ignorons à qui notre moine du moyen âge a pris le renseignement qui lui a servi d'autorité, mais il n'en est pas moins certain que ce renseignement venait en ligne directe de Pline. Cet auteur en effet dit livre X, chapitre LXXXVI : *Salamandra animal la-*

(1) Voy. M. Lenormant, *le Trésor de Glyptique et de Numismatique, médailles françaises*, pl. VI, n° 4.

(2) Manuscrit de la Biblioth. nation., n° 632-25 et 632-23. Voy. la *Bibliothèque de l'École de Chartes*, t. X, p. 40. L'origine anglaise que nous attribuons à cet ouvrage est nouvelle : nous la fondons sur quelques vers du commencement de ce petit poème et sur son style en général ; nous nous contenterons de cette assertion ; ce serait un hors-d'œuvre par trop déplacé que de discuter ici à propos du Sauroctone l'âge d'un *Bestiaire*.

*certi* (1) *figura, stellatum.... Huic tantus rigor, ut ignem tactu restinguat, non alio modo, quam glacies.* Quant à Pline il n'avait pas inventé cette légende non plus, puisqu'Aristote l'avait rapportée avant lui, et qu'Ælien en parle également ainsi que Sextus Niger, derrière l'autorité duquel Pline se retranche lui-même (2). L'opinion qui fait de la salamandre un adversaire du feu est donc fort ancienne et remonte jusqu'à l'antiquité classique ; Python était né du limon de la terre, c'est-à-dire que ce dragon était un emblème de l'eau et de l'humidité comme notre sanrien. Dès lors rien n'empêche que les anciens n'aient assimilé ces deux animaux et ne les aient choisis pour personnifier la même idée symbolique. Aux yeux des Grecs donc il était tout naturel encore que Python pût servir de personnification à l'ennemi du principe igné, à *Hélios*, à Apollon et enfin à sa mère. Chacun sait que les salamandres vivent indifféremment dans l'eau et sur la terre, comme les grenouilles ; que pour l'ordinaire, pendant la sécheresse, elles se réfugient dans les endroits humides, dans les trous et les anfractuosités des rochers, qu'enfin, elles ne paraissent guère à la surface du sol qu'après les pluies d'été, après les orages et encore dans les endroits frais, comme les bois marécageux ; souvent alors le gazon est couvert de ces animaux que, dans d'autres temps on trouverait avec beaucoup de peine. Ce fait avait été observé par les anciens : Théophraste et Pline le signalent : *Salamandra*, dit ce dernier à l'endroit que nous avons déjà cité, *nunquam nisi magnis imbribus proveniens, serenitate deficiens* (3). N'y a-t-il pas, nous le demandons, une analogie frappante entre l'apparition de la salamandre sur la terre et la naissance de Python. Python, nous dirait-on, est un serpent très-redoutable, et la salamandre est au contraire un animal très-inoffensif, cela est vrai, mais telle n'était pas la croyance des anciens, puisque Pline nous apprend encore que l'écume de ce reptile faisait tomber les chevenx et les poils, et que de plus elle mouichetait de taches blanches tout ce qu'elle touchait : *Ejusdem sanie, quæ lactea ore vomitur, quacumque parte corporis hu-*

(1) En latin lézard se dit indifféremment *lacertus* et *lacerta*. Python est également représenté par les uns comme un serpent mâle, par les autres comme un serpent femelle. Jamais, ou du moins très-rarement, le sexe des reptiles n'est distinct dans l'antiquité comme au moyen âge ; on disait au XIII<sup>e</sup> siècle indifféremment un serpent et une serpente, un lézard et une lézarde ; du temps de François I<sup>er</sup>, une couleuvre et un couleuvre. (Voy. *Revue Numismatique*, année 1848, p. 237).

(2) Aristot., lib. V, ch. xviii. Nicand., p. 59. Ælian., lib. II, ch. xxxi. Sextus Niger apud Plin., lib. XXIX, § 23.

(3) Plin., *loc. laud.*

*mani contacta, toti deflaunt pili, idque contactum est, colorem in vitiliginem mutat* (1). Autre part, dans Pline comme dans Guillaume Le Normant, il est dit que la salamandre empoisonne tous les fruits qu'elle touche.

Le loup, en grec λύκος, est l'emblème d'Apollon ; les anciens en ont donné beaucoup de raisons ; la meilleure, selon nous, c'est parce que son nom se rapproche de λευκός qui signifie *clair, brillant* ; dès lors le loup qui n'est autre qu'Apollon ou le principe igné, est l'ennemi naturel ainsi que sa mère Latone ou *Astérie* du principe aqueux. C'est pour cette raison encore que les mythographes nous racontent qu'après le déluge de Deucalion, les Deucalionides qui avaient failli périr à la suite d'une nouvelle inondation, avertis par les hurlements des loups qui s'étaient répandus dans la campagne après d'abondantes pluies se réfugièrent sur le Parnasse et bâtirent auprès de Delphes la ville de *Lycorie*, c'est-à-dire la *ville des loups* ; Λυκορείς est aussi un surnom d'Apollon. Voilà donc encore Apollon et les animaux qui lui sont consacrés avertissant les hommes des dangers dont les menacent les eaux, c'est-à-dire sous une forme véritable, de ce que la mythologie appelle *Python né du limon de la terre*, ou la salamandre *qui ne paraît qu'après les pluies*.

Lorsque nous avons raconté la fable de Latone, nous avons parlé de Typhon enfanté par Junon sans le secours de Jupiter. Typhon, on se le rappelle, avait été confié au dragon femelle, à la Δράκων (Python) qui avait été chargée de l'allaiter et de le nourrir. Les traditions varient sur la naissance de ce monstre : on lui donne aussi la même origine que sa nourrice, on le représente comme le fils de la Terre et de Typhoë, fils lui-même du Tartare et de la Terre ; on fait de Typhon le père d'Orthros, chien de Géryon, qui avait deux têtes, de Cerbère qui en avait trois, de l'Hydre de Lerne qui en avait cent, de Ladon qui gardait le jardin des Hespérides et en avait cent aussi (2), du Sphinx, du vautour de Prométhée, du lion de Némée, des Harpyes, de bien d'autres bêtes venimeuses encore qu'il serait trop long d'énumérer ; *c'était un mal confié au soin d'un autre mal*, dit Homère dans son Hymne à Apollon (3). Selon Pomponius Méla il habitait un antre nommé le *Typhonium*, il le remplissait de vapeurs empoisonnées, il avait la forme d'un homme de la ceinture en haut et surpassait en grandeur les plus hautes montagnes ; sa tête

(1) *Ibid.*

(2) Le Ladon est un fleuve qui coulait auprès d'Evespérus, ville de la Cyrénaïque.

(3) *Homer., Hymn. Apollin.*

atteignait les astres, de ses mains qui touchaient au levant et au couchant sortaient cent têtes de serpent et des vipères s'élançaient de ses cuisses.

D'après les mythographes gréco-égyptiens, Typhon, personnification du *mauvais principe*, était fils de Chronos (le Temps) et de Rhéa (la Terre); il avait donc dans ce pays la même origine à peu près que le Typhon des Grecs. C'était le frère d'Osiris contre lequel il se révolta, et qu'il fit périr. Vaincu par Orus ou Haroéri, il se transforma en crocodile; c'est pour cela qu'Orus est représenté, sur les monuments égyptiens, ou gnostiques, foulant aux pieds un crocodile et vainqueur du lion, parce que le lion est fils de Typhon. Selon les scholiastes de Nicandre, la salamandre est un petit crocodile, ou du moins en a la forme : Ζῶον ὅμοιον σαύρα τετράπουν, βραχύκερρον..... εἶχε καὶ τῷ χερσαίῳ προκοδεῖλω (1). Quant à Orus il aurait été nourri par Bouto qui est la même que Latone et qui avait caché le fils d'Isis dans l'île de Chemmis, île que la déesse rendit flottante comme celle de Délos pour dérober aux poursuites de Typhon les deux jumeaux : *Orus* et *Bubastis*, enfantés par Isis. Comme la mythologie égyptienne se confond ici avec la mythologie grecque, il est évident qu'il s'agit de l'idée représentée par Apollon et Diane, que Typhon remplit le rôle de Python sa nourrice, à laquelle il est souvent identifié ainsi que le pense M. de Witte; et que, par conséquent, il n'y a rien d'étonnant à ce que le monstre ennemi du dieu qui préside à la lumière, soit indifféremment représenté en serpent, en lézard, en crocodile ou en salamandre.

D'après ce que nous savons de Latone nous pouvons dire avec certitude que c'est une divinité *chthonienne*, et l'assimiler à Cérès et à Proserpine; l'histoire de ces deux déesses présente du reste quelques circonstances si semblables entre elles, que l'on ne peut concevoir aucun doute à cet égard. Lorsque Cérès, inquiète de Proserpine, se mit à parcourir la terre pour retrouver sa fille, elle parvint jusqu'en Lycie, et changea en grenouilles, comme Latone, des paysans qui l'avaient insultée. Dans une autre occasion, elle métamorphose en lézard Abas, fils de Métanire, qui l'avait insultée également, ainsi qu'*Ascalaphe* ou *Ascalabe*, fils de Mismé, qui s'était moqué d'elle ou avait déclaré que, pendant son séjour aux enfers, Proserpine avait mangé un pepin de grenade, Ἀσκάλαβος et Ἀσκαλαβώτης signifient en grec un petit lézard tacheté, marchant lentement et sans bruit. Comment

(1) Nicandr. in *Theriaca*, p. 28.

ne pas reconnaître ici l'animal, *lacerti figura, stellatum*, de Pline, notre salamandre enfin, dont la peau est tachetée et qui marche si lentement sur la terre, surtout lorsque l'on se rappelle quelques traditions qui donnent pour mère à Ascalaphe Styx, ou Orphéné, c'est-à-dire les *ténèbres*, Ὀρφνῆ, et que l'on songe que Typhon avait pour père le Tartare. Ainsi Ascalabe fut transformé par Cérès en salamandre, c'est-à-dire en ennemi du feu, les paysans de la Lycie en grenouilles, c'est-à-dire encore en animaux amphibies, en reptiles, l'espèce d'être la plus antipathique à l'homme, qui ne peut vivre que dans l'humidité et en est l'emblème naturel. La même aventure enfin arriva à Cérès et à Latone dans le même pays; que de raisons pour croire que Python, Ascalaphe, la salamandre et les paysans de Lycie changés en grenouilles ne sont que des variantes d'un même mythe, et présentent sous une forme variée la même idée; pour reconnaître enfin dans Latone et dans Cérès deux déesses dont le caractère a été puisé à la même série d'idées, surtout quand on se rappelle que Cérès est surnommée Λούσια, c'est-à-dire *la baigneuse*, et qu'on la représente aussi comme la mère de Diane.

Après cette digression un peu longue peut-être, mais qui nous a paru nécessaire, si nous revenons à notre médaille, personne, nous le croyons du moins, ne refusera d'y reconnaître maintenant Latone transformée en louve fuyant devant Python, symbolisé par la salamandre ou le crocodile. On ne nous objectera pas, sans doute, que les mythes gaulois devaient être différents des mythes grecs et romains, puisque César nous raconte qu'il avait trouvé, en Gaule, une religion analogue à celle de l'Italie et de la Grèce; qu'il nous dit que les noms des dieux seuls étaient changés; et que d'ailleurs la monnaie qui nous occupe est certainement contemporaine d'Auguste, c'est-à-dire qu'elle a été frappée à une époque où les croyances de l'antiquité classique faisaient invasion chez nous, où la langue latine commençait à y être généralement parlée, et où l'art prenait pour modèle les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome, ainsi qu'en font foi tous les monuments qui nous restent de cette époque.

II. Louve allaitant deux jumeaux, au-dessus d'elle un saurien. (Cornaline intaille, appartenant au comte Demidoff.) Voy. *Bulletin de l'Inst. Arch. de Rome*, t. III (1831, p. 31), pl. 114, n° 3.

C'est M. de Witte qui nous a indiqué ce monument, décrit jusqu'ici comme représentant la louve romaine, mais où il est impossible maintenant de méconnaître Latone allaitant Apollon et Diane,

et poursuivie par Python; car la présence du saurien est caractéristique, et en l'absence des deux oiseaux Picns et Pilmnns, de l'arbre, du berger Fanstulus et de l'ancre de Mars, personne, après ce que nous avons dit, ne sera plus tenté de chercher sur ce monument la représentation de Romulus et de Rémus allaités par la louve. Nous nous retranchons, du reste, derrière l'autorité si compétente de ce savant, qui nous a indiqué ce curieux monument comme un argument de plus à apporter en faveur de la thèse que nous soutenons.

La louve nourricière de Romulus et de Rémus tourne la tête vers les deux jumeaux et semble les regarder avec une tendresse toute maternelle. La louve de notre pierre gravée est absolument dans la même attitude; on pourrait peut-être s'autoriser de cette circonstance pour combattre notre opinion; nous devons donc aller au-devant d'une objection plausible en apparence, mais qui tombera d'elle-même lorsqu'on se rappellera un bronze impérial de Tralles, où la chèvre Amalbéa allaitant Jupiter est représentée absolument dans la même position (1), ainsi qu'un assez grand nombre de médailles autonomes et impériales de Cydonie, où une grande levrette est figurée nourrissant Cydon, nommé aussi Milétus, héros qui devait sa naissance à *Acacallis* ou *Acacalis* et à Apollon (2). Cette attitude n'est donc pas particulière à la louve romaine, mais commune à tous les animaux nourriciers; nous ne parlons pas seulement de ceux qui étaient chargés de prendre soin des fils des héros, des dieux et des nymphes, mais encore de ceux qui allaitent leurs propres petits; les médailles de Dyrrachium, d'Apollonia d'Illyrie et de Corcyre, qui nous représentent un veau tétant sa mère, et qui sont si connues, en offrent la preuve (3).

#### A. DUCHALAIS.

(1) Cette pièce, qui porte le nom de l'empereur Marc Aurèle, existe en nature au cabinet de France; elle a été décrite par Mionnet, n° 723 *supp.* Lydie.

(2) Voy. dans tous les traités de numismatique grecque, dans Mionnet et Eckhel surtout, Cydonia de Crète.

(3) Mionnet, Eckhel, art. *Dyrrachium*, *Apollonia* et *Corcyre*. Il est bon de noter toutefois que sur des médailles asiatiques autrefois reléguées parmi les incertaines de la Cilicie et attribuées maintenant par M. le duc de Luynes au satrape Bagæus, la vache allaitant le veau a la tête droite. (Voy. *Numismatique des satrapes*, etc., pl. V), mais sur les vases peints où cette représentation se voit également, la vache abaisse d'ordinaire sa tête vers le veau. Voy. le *Cat. étrusque* de M. de Witte, n° 195.

(La suite au prochain numéro.)



## DE L'INTRODUCTION DES NOMS PERSES DANS L'OCCIDENT ET PARTICULIÈREMENT DANS LES GAULES.

Il existe des tiers-de-sol d'or mérovingiens, frappés à Strasbourg au VII<sup>e</sup> siècle, portant, autour d'un buste assez grossièrement dessiné, la légende : COSRVB ou COSRVBE, qui, jusqu'à présent, demeure inexpliquée (1).

L'usage constant dans lequel étaient les officiers monétaires mérovingiens de signer les monnaies qu'ils faisaient fabriquer, porterait déjà très-naturellement à penser que *Cosrube* est un nom propre. L'aspect insolite de ce mot pourrait cependant faire écarter cette supposition, mais on ne peut se défendre de le rapprocher du nom d'un potier, COSRVF (*Cosru fecit*), imprimé sur un fragment de vase rouge trouvé à Amiens (2). Si l'on considère que sur un autre vase de terre rouge découvert à Bavay, M. de Caumont a relevé le nom du potier ARSACVS (3), on pourra consentir à admettre que *Cosrube* et *Cosru*, sont des noms d'origine orientale, tout aussi bien qu'Arsace.

En effet, la forme pehlie du nom célèbre des Cosroès est *khosroub*, ainsi que l'a remarqué depuis longtemps M. de Sacy (4), et ainsi que cela résulte encore de la lecture de plusieurs monnaies sassanides.

Dans le persan, le B final a disparu, et l'on écrit خسرو (*khosrou* ou *khosrw*, suivant la prononciation du *vav*). *Khosrou* est un nom qui appartient à la haute antiquité; il figure maintes fois dans les livres de Zoroastre, et n'a point cessé d'être en usage. Des sultans seldjoukides d'Anatolie l'ont porté aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles; sur une monnaie d'or, frappée en 1736, Nadir, schah de Perse, s'intitule le

(1) Quelques numismatistes ont pensé qu'il fallait lire *Cosrubel*; mais cela tient à une erreur; ils ont pris pour un T la croix qui surmonte le diadème de la grossière figure autour de laquelle régnait la légende.

(2) *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, t. IX, p. 411. *Observations sur les noms des potiers*, par M. Dufour.

(3) *Cours d'antiquités monumentales*, t. II, p. 192.

(4) *Mém. de l'Instil. royal de France; classe d'histoire*, 1815, t. II, p. 222, note 1.

*khosrou vainqueur du monde* (5); on se rappelle enfin le grand vizir, *Khosrw-pacha*, qui naguère représentait les idées rétrogrades dans le divan de la Porte ottomane.

On a aussi trouvé près de Genève (Murat. MDCLXVI, 2) une inscription ainsi conçue :

DARIO	à Darius
VOLT	Vastus
VASTO	de la tribu Volinia.

Maintenant comment rendre compte de l'existence des noms COSRVB, COSRV, DARIVS et ARSACVS sur des monuments fabriqués dans les Gaules (6)?

On peut admettre trois causes principales comme ayant concouru à introduire, dans notre patrie, des noms originaires de la Perse, quoique nos ancêtres n'aient eu avec cette partie de l'Orient aucune relation directe.

Premièrement, les enrôlements dans l'armée romaine de soldats gaulois qui, après avoir combattu les Arsacides ou les Sassanides et séjourné plus ou moins longtemps près des bords de l'Euphrate, rentraient dans leurs foyers avec les souvenirs de leurs campagnes. C'est ainsi que dans une inscription découverte à Angers (Murator. CXI, 9), on lit :

D. M N  
P. ATILIVS. P  
PARTHICI. F.

Publius Attilius, qui est un Gaulois, ainsi que le fait reconnaître le redoublement du *τ* de son nom (7), est fils d'un Publius Parthicus; et ce dernier devait bien certainement le surnom qui lui est donné à une expédition militaire. Nous ne connaissons pas la forme des caractères de cette inscription qui pourrait faire distinguer vers quel temps elle a été gravée; mais nous inclinons à croire que Pu-

(5) *Fræhn, Recensio num. Mohamed.*, p. 493, n° 187.

(6) On pourrait ajouter à cette liste le nom qui figure dans une inscription trouvée à Rheinzabern; bien que ce lieu soit situé au delà du Rhin. DEO. MERCVRIO. MNSVEVS. ARFACI. F. (Gruter, LIV, 9. Steiner, 196). Le copiste a-t-il mal reproduit le nom ARSACVS ou faut-il voir ici une forme voisine du nom si connu d'*Arphaxad*?

(7) J'ai déjà eu occasion de faire remarquer la propension des Gaulois à redoubler certaines lettres intérieures dans les noms romains. Voy. *Revue de Philologie*, dirigée par M. Léon Renier, t. II, p. 359. J'ai depuis rassemblé une série d'exemples considérable.

blius Parthicus était né sous Gallien, et que son père, qui avait pris part aux combats des légions romaines contre Sapor, lui avait donné le prénom de la famille impériale (8), et un surnom rappelant la prétendue victoire que célèbrent les monnaies de Valérien et de Gallien, au revers : VICTORIA PARTHICA.

Secondement, il faut tenir compte des rapports continuels de l'Italie avec la Perse. Sous Auguste, quatre fils de Phraate IV, Arsace XV, avaient été envoyés à Rome en otages, avec toutes leurs familles; ils y restèrent plus de vingt-cinq ans; l'un d'eux ne fut renvoyé dans son pays qu'après quarante-six années d'exil.

Aussi des inscriptions de Rome, de Florence, de Salerne nous donnent-elles :

CYRVS. LIVIAE. DRVSI. CAES. MEDIC (Murat. DCCCXCVI, 3) — SEX. DARIVS. LIB. (Mur. MMLXXIX, 3) — L. GRATIO. PHARNACI (Mur. MCCLIX, 5) — PHARNACE. LIB (MDXLIII, II) — PHARNACES. CONTYBERNAE. SVAE (Murat. MDIX, 1) — ΖΩΠΥΡΟΣ (Mur. MCMLIII, 4) — M. AVR. PACORVS (Gruter XXXIX, 4 et CII, 1) — L. CAETRONIVS. M. F. PACORVS (Grut. CCXXVI, 8) — C. ANNAEVS C. F. QVIR. PACOR (Grut. CCCLIV, 3) — C. MINDIVS. C. L. PACORVS (Grut. MXXXV, 5) — NARSIO. ALTILIVS. PATER (Mur. MCMXV, 3). Enfin, à l'époque des Antonins, on voit apparaître des divinités dont l'origine semble persanne; témoin cette curieuse inscription (Mur. xciv, 6) :

MATRIBVS. ARSACIS. PA  
TERNIS. SIVE. MATERNIS  
M. AVREL. VERONIVS  
VERVS. PR. PRAEFFECTI. PRO. SE  
ET. SVIS. V. S. L. M

On conçoit facilement que des noms répandus en Italie aient passé dans la Gaule, mais nous allons voir que ce n'est pas la seule voie qu'ils ont prise pour y pénétrer. J'ai copié, dans le Musée de Cologne, une très-intéressante inscription, trouvée près des bords du Rhin, et qui n'a pas, à ce que je puis croire, encore été publiée. Elle ne figure, du moins, pas dans les recueils de Hüpsch, de Dorow, de Steiner et de Lersch; en voici le texte :

(8) A l'aide d'une observation attentive des prénoms on peut arriver au classement d'un grand nombre d'inscriptions. Les caractères épigraphiques s'accordent ordinairement d'une manière très-sensible avec la série chronologique des prénoms impériaux. J'ai recueilli à cet égard de nombreux documents qui me permettent de proposer dès à présent l'application méthodique de cette donnée.

HORVS. PABEC  
 I. F. PRORETA. AL  
 EXSANDRIN  
 VS. EX. CLASSE  
 ANN. LX. MILIT  
 AVIT.. AAIAF

Horus, fils de Pabec, marin d'Alexandrie, est venu, après avoir reçu son congé, finir ses jours dans les Gaules. Or, cet Égyptien est évidemment fils d'un Perse. *Pabec* est précisément le nom du père d'Artaxerce, le fondateur de la dynastie Sassanide. La forme pehlvie de ce nom est *Papeki*; c'est ainsi que nous le montrent les monnaies (9), les inscriptions de Nakschi-Roustam. Ces inscriptions sont, comme on sait, bilingues, et le grec donne υἱὸς ΘΕΟΥ ΠΑΠΑΚΟΥ βασιλέως; cependant, dans l'historien syrien Bar-Hebræus et dans Agathias, on trouve : *Ardeschir fils de Pabec*, Παβέχος (10).

Les noms perses ont donc pu être, en troisième lieu, apportés par l'Égypte où ils étaient assez communs. M. Letronne a déjà signalé les proscynèmes de Βαγαῖας, de Βῆσας Ἀχαιμένους, de Χοσρόης Ἀρμένιος, recueillis dans les syringes des rois à Thèbes et dans les carrières de brèche verte sur la route de Cosseir (11). On voit par un *ostrakon*, conservé au musée de Leyde, qu'un certain Artémès était vérificateur des céréales en Égypte (12).

Pendant la domination des deux dynasties perses en Égypte, les habitants de cette contrée durent se familiariser avec les noms des souverains, et plus tard les relations continuelles que le commerce entretenait entre les deux peuples, favorisèrent la transplantation de certains noms. On trouve, en 630, sous Héraclius, un patriarche d'Alexandrie appelé Cyrus.

(9) J'ai été assez heureux pour trouver la monnaie du père d'Artaxerce. Pabec prend sur ce monument le titre de roi. Il a donc fait acte de souveraineté véritable et le titre de βασιλεὺς qui suit son nom dans les inscriptions de Nakschi-Roustam si admirablement expliquées par M. de Sacy, n'est pas une vaine épithète honorifique et posthume qui lui aurait été décernée après l'élévation de sa race. J'ai l'intention de publier la monnaie de Pabec en tête d'une nouvelle édition de mon *Essai sur les médailles des rois perses Sassanides*.

(10) Greg. Bar-Hebræi *Chron. Syriac*. Leipsic, 1789, text. syr., p. 61. — Agathias, lib. II, p. 64, edit. reg.

(11) *Recueil des Inscriptions grecques de l'Égypte*, t. II, p. 268, 311, 426.

(12) Leemans, *Description des monuments égyptiens du musée d'Antiquités des Pays-Bas*, p. 131, n° 453. — Cf. l'ouvrage du même auteur : *Papyr. græc. mus. Lugd. Bat.*, p. 73.

On pourrait encore voir une forme du nom de Cosroès, altéré par une métathèse, dans l'inscription *coursube*, placée près de la figure du *Roi de Carreau*, appartenant à un jeu de cartes du XV<sup>e</sup> siècle. *Coursube*, héros soi-disant Sarrasin, dont il est question dans les romans de chevalerie, aurait reçu ce nom, suivant l'opinion de M. Leber (13), parce qu'il était le prince ou le guerrier par excellence de *Cordaba*, Cordoue.

Cette explication me semble devoir être rangée au nombre de celles que l'on ne trouve et que l'on ne propose qu'en désespoir de cause. Les Espagnols écrivent *Cordova*; les Arabes ont toujours écrit et prononcé *Corthoba*; encore la plupart du temps désignent-ils Cordoue par son surnom *El Andalous* (la ville des Goths, *Vandalicia*).

Que l'on veuille bien se rappeler l'origine orientale des cartes et l'immense renommée historique et politique des Cosroès; la popularité des romans qui racontent les amours de l'un d'eux avec la belle Schirine (Irène), l'idée qu'on se faisait de leur puissance, et qui en plein XVIII<sup>e</sup> siècle a porté les flatteurs de Nadir Schah à lui donner le titre de *Khosrou, vainqueur du monde*, et l'on ne s'étonnera pas de voir le nom de *Cosroub* personnifier aux yeux de l'Occident la monarchie des Perses, sous une forme héroïque. Or, on sait que les écrivains qui se sont spécialement occupés de l'explication des cartes à jouer, s'accordent presque tous à reconnaître que les quatre rois des jeux de cartes représentent les quatre grands empires du monde. M. Leber a déjà fait observer, à ce propos, que l'on trouvait sur des cartes vénitiennes du XVI<sup>e</sup> siècle la figure de Ninus (14). Mais on sait que sur les *cartes* et les *tarots* les noms ont plusieurs fois changé, quoique l'idée dominante qui présidait à leur choix subsistât cependant. Que les romanciers du moyen âge aient placé à la tête des armées sarrasines un héros persan, cela ne doit pas nous étonner beaucoup lorsque nous les voyons peindre Charlemagne combattant les Saxons en leur criant de renoncer à *Mahom*. Au moyen âge, l'islamisme était un sujet de terreur et d'indignation, et l'on considérait bien certainement comme musulman le roi des Perses, qui avait enlevé à la chrétienté le bois de la vraie croix.

Cet événement était tellement connu, qu'à Limoges, au XII<sup>e</sup> siècle

(13) *Études histor. sur les cartes à jouer. Mém. de la Société des Antiq. de France*, t. XVI, 1842, p. 327.

(14) *Ibid.*, p. 290.

cle, on retraçait sur des chasses émaillées la lutte de Cosroès et d'Héraclius.



La figure que je reproduis ici est tirée d'un monument inédit appartenant au Musée du Louvre. On voit le prince chrétien, couvert d'une cotte de mailles et coiffé du casque à nasal, qui s'apprête à porter le dernier coup au prince sassanide, dont la couronne roule à terre. Ce combat corps à corps, à la réalité duquel croyait bien certainement l'artiste de Limoges, parce qu'il rentrait tout à fait dans les habitudes du XII<sup>e</sup> siècle, est complètement imaginaire.

Cosroès II déclara la guerre aux Grecs, sous prétexte de venger la mort de l'empereur Maurice. Les Perses ravagèrent la Syrie, la Palestine, s'emparèrent de Jérusalem, d'Alexandrie, et portèrent leurs armes victorieuses jusque dans la Nubie, tandis que d'un autre côté ils entraient sur le territoire de Constantinople. Maître de toute l'Asie occidentale, Cosroès se vit en trois campagnes dépouillé de toutes les possessions que lui avaient values dix-huit années de victoires. En 622, 623 et 624, Héraclius chassa les Perses de toutes les villes de l'Asie Mineure, et les poursuivit à la fin jusque chez eux ; puis il conclut la paix avec Siroès, fils de Cosroès, qui lui rendit une multitude de chrétiens captifs et le bois de la vraie croix que son père

avait enlevé de Jérusalem, en 614. Cependant Cosroès vivait encore, et ce ne fut que quatre ans après sa défaite que son fils le fit enfermer, et le laissa mourir de faim.

Les monnaies de ce Cosroès, probablement contemporaines du tiers de sol d'or de Strasbourg, frappé par le monétaire COSRVB, nous montrent le nom du roi de Perse écrit *Khosroub*; mais sur une belle pièce d'or du cabinet Blacas, on lit *Khosroui* auprès du buste de Cosroès I<sup>er</sup>. C'est très-probablement cette dernière forme qui a produit le COSDROE, inscrit sur l'émail. Les Grecs ont fait Cosroès de *Khosroui*, comme ils ont fait Narsès de *Narcehi*, Manès de *Mani* et Hormisdas de *Aouhrmazdai*.

---

On le voit, les relations de la Gaule avec l'Orient, bien qu'indirectes, n'en ont pas moins laissé quelques traces; on pourrait encore rattacher à ce sujet la mention de ces familles syriennes qui sont venues s'établir sur les bords de la Moselle, à Trèves. Mais je réserve cela pour un autre travail, n'ayant cherché à expliquer que l'usage de noms perses dans les Gaules.

ADRIEN DE LONGPÉRIER.

# ÉTUDES

SUR

## LES ANCIENNES NOTATIONS MUSICALES DE L'EUROPE.

### DEUXIÈME ARTICLE (1).

#### § VII.

Récapitulation complémentaire du précédent article.

Avant de poursuivre ma tâche, je crois utile de revenir sur les points scientifiques que j'ai traités dans l'article précédent.

J'ai d'abord écarté de mon travail les notations idéographico-alphabétiques, mais j'en ai dit assez pour qu'elles soient suffisamment connues de mes lecteurs. J'ajouterai cependant ici que la notation dite *grégorienne* a donné naissance à nos *clefs* musicales, et aux signes que nous appelons *bécarre* et *bémol*. — Ceux qui voudraient approfondir le système d'Hermann Contract, dont parle aussi Odon de Cluny (Gerberti *Scriptores*, t. I, p. 253), peuvent lire ce qu'en a dit Jean de Muris, au XIV<sup>e</sup> siècle, dans son *Speculum Musicae*, fol. 245 verso, du beau manuscrit 7207 de la Bibliothèque nationale, ancien fonds latin (2).

A ces observations de détail, je dois en ajouter une autre qui me semble plus importante. Plusieurs savants, dont les bienveillantes félicitations m'honorent et m'encouragent, voudraient que je fisse connaître immédiatement ma découverte intime et pratique des neumes. C'est trop exiger. Ma mission, en ce moment, est de débayer le terrain de la science de toutes les erreurs qui entravent la marche des archéologues, et de poser nettement les principes véritables qui doivent désormais diriger l'érudition, tout en faisant connaître les travaux de mes devanciers et de mes contemporains.

Or, j'ai déjà constaté les phénomènes suivants :

(1) Voy. le premier article, t. V, p. 701.

(2) C'est par erreur typographique que M. Fétis cite ce manuscrit sous le n<sup>o</sup> 7027 (*Biogr.*, article *Muris*).



1° L'élément organique de tons les anciens neumes musicaux était le point (*punctum*).

2° Ce *punctum*, vrai signe purement idéographique du son musical, le représentait d'une manière excessivement abrégée, puisqu'il remplaçait les lettres alphabétiques destinées au même usage.

3° Cette manière abrégée de notation musicale formait l'une des branches nombreuses de la tachygraphie primitive qui comprenait, comme nous l'apprend S. Isidore de Séville, les *notæ sententiarum*, les *notæ vulgares*, les *notæ juridicæ*, les *notæ militares*, les *notæ litterarum* et les *notæ digitorum* (*Origin.*, lib. I, cap. xx-xxiv). Les *notes musicales* ne sont point mentionnées par le savant évêque de Séville, mais son silence, qui ne peut former qu'un argument négatif contre mon assertion, cesse d'être admissible en présence de la définition formelle de Guy d'Arezzo : *Causâ vero brevianti neumæ solent fieri*. Et si l'on voulait insister, je ne craindrais pas de dire que ce silence de saint Isidore prouve la haute antiquité des neumes. Voici comment. A l'époque où vivait l'auteur des vingt livres des *Origines* ou *Étymologies*, c'est-à-dire de 570 à 636, la notation nenmatique n'était déjà plus regardée comme faisant partie de la tachygraphie, — exactement, comme de nos jours, l'écriture musicale habituelle ne passe plus pour un système d'abréviations calligraphiques. Et cependant notre écriture musicale est bien certainement l'un des rameaux de l'art que les modernes nomment *sténographie*. Saint Isidore se trouvait dans la position d'un sténographe du XIX<sup>e</sup> siècle, qui publierait un ouvrage sur les éléments de son système d'écriture : à coup sûr, la notation ordinaire de la musique n'entrerait point dans cet ouvrage, par la raison toute naturelle qu'une *habitude invétérée* ne permet plus de ranger cette notation parmi les systèmes d'abréviation tachygraphique. Ce qui est abrégatif à une époque, ne semble pas toujours tel aux époques suivantes. Aujourd'hui surtout que nos idées sténographiques sont réduites à leur plus simple expression depuis le dernier *Traité* de Conen de Prépéan, la sémiologie de notre musique européenne paraît bien longue, bien complexe, bien prolixie à quelques esprits innovateurs : témoin les ouvrages de mon ami de Rambures sur la *Notation musicale rendue populaire par la sténographie*. Quoi qu'il en soit de cette digression, j'ai trois faits à opposer à ceux qui voudraient s'inscrire en faux contre mon interprétation du silence de saint Isidore. PREMIER FAIT : — Ce silence n'a pas empêché M. Fétis d'affirmer qu'une variété de la notation neumatique a été importée en Espagne par les Suèves au IV<sup>e</sup> siècle, et une autre

en Angleterre par les conquérants de la Bretagne au siècle suivant (Voy. le 2<sup>e</sup> article *Sur la notation dont s'est servi saint Grégoire le Grand*, *Gazette musicale*, 1844, p. 214). Je n'insiste pas sur cette preuve. DEUXIÈME FAIT : — Lorsque Charlemagne demanda au pape Adrien, vers 780, une copie authentique de l'Antiphonaire de saint Grégoire, ce pontife fit présent à notre empereur de deux manuscrits dont l'un se conserve précieusement, de nos jours encore, à l'abbaye de Saint-Gall. Or, ce manuscrit est exclusivement noté en neumes : ce qui prouve que l'Antiphonaire original de saint Grégoire avait la même notation (1). Hé bien ! on me permettra de dire que saint Gré-

(1) M. Kiesewetter de Vienne est le premier qui ait constaté la conservation de ce précieux manuscrit à la bibliothèque de Saint-Gall. Il a pu, grâce à l'intervention de l'ambassadeur d'Autriche, en publier un *fac-simile* de trois lignes, avec un article important qui a suscité une polémique de la part de M. Fétis (voy. *Gazette musicale*, 1844). Plus tard, le savant M. Bottée de Tonlmon a reproduit à son tour ce *fac-simile*, que M. Le Clerc et moi avons intercalé dans notre édition de l'ouvrage de Dom Jumilhac sur le plain-chant. Les choses en étaient à ce point, lorsque M. Danjon découvrit le manuscrit octotone et bilingue de Montpellier, et le présenta à la science comme une des copies authentiques de l'antiphonaire grégorien envoyées à Charlemagne. M'emparant alors de la trouvaille de M. Kiesewetter, je soutins, dans la *Revue du Monde catholique*, qu'avant de proclamer *a priori* l'authenticité du manuscrit de Montpellier, il fallait en avoir des preuves, et que l'une des plus faciles, c'était de le comparer à celui de Saint-Gall dont l'authenticité était incontestable. Une discussion assez énergique s'éleva alors entre M. Danjon et moi. Je m'en félicite, car elle a produit un immense résultat. Le Père Lambillotte travaillait en silence à la restauration du chant romain ; frappé de l'évidence qui jaillissait du débat scientifique, il fit le voyage de Saint-Gall et eut le bonheur de pouvoir *décalquer intégralement* le fameux manuscrit. J'ai sous les yeux plusieurs pages entières de ce monument précieux que le Père Lambillotte, mon honorable ami, a eu la bienveillance de me prêter, et je puis dire maintenant, avec une parfaite connaissance de cause, que le manuscrit de Saint-Gall réunit toutes les preuves possibles d'authenticité. Les *lettres explicatives* que Romanus avait inventées pour désigner certaines expressions du chant, etc., s'y trouvent en abondance et révèlent ainsi la méthode traditionnelle suivie par les élèves de saint Grégoire dans l'exécution des cantilènes ecclésiastiques. Je donnerai une idée de tout cela dans la suite de ces *Études*. En attendant, je dois annoncer à mes lecteurs, comme une excellente nouvelle, que, cédant à mes pressantes sollicitations, le Père Lambillotte va se hâter de publier le manuscrit de Saint-Gall ; cette publication, d'après mes conseils, aura lieu par livraisons, dont la première paraîtra dans le courant du mois d'août prochain. Que M. Danjon, de son côté, en fasse autant et avec la même promptitude pour le Ms. de Montpellier, et il prouvera qu'il veut aider sérieusement à la restauration du chant ecclésiastique, et non l'entraver en se réservant la possession exclusive de sa découverte. Le moment est venu, ou jamais, d'oublier les querelles personnelles et de travailler en commun, avec un dévouement sans arrière-pensées, à la construction de l'édifice liturgique et musical que le monde religieux désire avec une si légitime impatience. Pour mon propre compte, je suis tout disposé à offrir ma coopération de travail et d'intelligence à M. Danjon, sans autre récompense que celle d'être utile à l'Église, s'il veut faire paraître le manuscrit de Montpellier dans de

goire, contemporain de saint Isidore, ne s'est point servi d'une écriture musicale récente, peu répandue, peu pratiquée : immortel réformateur s'adressant à tout le monde catholique, il a dû nécessairement employer une écriture connue de tout le monde catholique; et, je ne crains pas de l'affirmer ici, cette connaissance si universelle d'un système calligraphique présuppose une certaine antiquité à ce système lui-même, surtout à une époque où les relations internationales étaient lentes et difficiles. TROISIÈME FAIT : — Ne soyons donc pas surpris de trouver, dans un manuscrit que Gerbert regarde comme de beaucoup antérieur à saint Isidore, les phrases suivantes : « *Caveamus ne neumas conjunctas nimis morositate... vel disjunctas ineptâ velocitate jungamus. — Scire debet omnis cantor quod lûteræ quæ liquescunt in metricâ arte, etiam in neumis musicæ artis liquescunt* (Script., t. I, *Instituta Patrum*, p. 5-8). » Je défie qu'on puisse traduire ici le mot *neume*, autrement que par *sigle de notation musicale, manière abrégée d'écrire la musique*. Martini a fort bien remarqué, d'ailleurs, que le mot *neume* n'a eu la signification de *jubilus* qu'après le XI<sup>e</sup> siècle (*Storia*, t. I, p. 379). Ainsi, plus de doute sur la haute antiquité de la notation en neumes, malgré le silence de saint Isidore.

véritables conditions scientifiques, c'est-à-dire complet, intégral et avec sa double notation. S'il y a des avantages directs à retirer de cette publication, il est trop juste que M. Danjon en recueille les fruits : *cuique suum*; dans tous les cas, et en faisant abstraction de tout intérêt matériel, je suis le premier à reconnaître que celui qui a découvert un manuscrit de cette importance, doit avoir l'honneur de le publier sous son nom. — Je le répète, il est urgent que les amis sincères de la liturgie catholique-romaine se réunissent et fassent de communs efforts, car nous sommes menacés de voir surgir, sous une nouvelle forme, le schisme causé par l'abbé Le Benf. A Malines, M. Duval vient de faire paraître un Antiphonaire et un Graduel d'après les idées systématiques de M. l'abbé Janssen : c'est une œuvre déplorable. En Italie, on a publié à Turin des livres de chant qui sont absurdes sous tous les rapports. En France, où l'impatience commence à gagner l'épiscopat, on ne sait à quoi s'en tenir pour le choix de livres de liturgie musicale romaine. On parle même d'adopter du provisoire qui, avec l'approbation de Pie IX, deviendrait fatalement du définitif et ajournerait indéfiniment toute vraie restauration du chant ecclésiastique. — Je fais donc ici un appel à tous ceux qui s'occupent sérieusement de cette grave question : à M. Fétis, dont les travaux ne doivent pas être injustement méconnus, car, malgré ses erreurs, on ne peut pas se passer de ses recherches, de ses conseils et de son expérience; — à M. l'abbé Tesson, qui travaille avec zèle à la restauration du chant; — au Père Lambillotte qui va doter le monde d'un monument liturgique inappréciable; — à M. Danjon, qui a découvert le manuscrit de Montpellier; — à M. Bottée de Toulmon, si riche en travaux d'anciennes notations; — à M. Clément, qui consacre ses veilles et ses talents aux origines du chant ecclésiastique, etc. — Pourquoi s'isoler, quand, par un rapprochement honorable et nécessaire, on pourrait fonder une œuvre solide, sérieuse et durable ?...

4.° Cette notation n'a eu et n'a pu avoir qu'une origine romaine (*nota romana*, comme dit le chroniqueur carlovingien). Chercher cette origine chez les barbares du Nord, c'est poser un principe en l'air et auquel les faits donnent un éclatant démenti. Si les neumes étaient connus depuis longtemps quand les barbares firent invasion dans les Gaules, comment prétendre que ces peuples les y ont apportés? D'un autre côté, assigner aux neumes une origine orientale, c'est encore heurter de front tous les documents historiques. En effet, la sémiologie musicale des peuples orientaux est loin d'être identique avec celle de nos anciens neumes. Ceux-ci ont pour élément organique, comme je l'ai déjà dit, le *point* diversement employé. Dans la notation orientale, c'est tout autre chose. Les Arabes notent leurs chants avec les caractères de leur alphabet; les monuments de musique que nous possédons de ces peuples ne nous offrent qu'une notation écrite avec l'alphabet *neski*, ce qui place au X<sup>e</sup> siècle les documents arabes les plus anciens que nous possédions à cet égard. — Nous ne connaissons rien de la sémiographie musicale de l'antique Égypte ni de l'antique Judée. En vain voudrait-on, comme M. Fétis et d'autres, soulever le voile mystérieux qui nous dérobe l'art musical, tel qu'il existait autrefois sur les bords du Nil, à l'aide des traditions conservées par les Coptes : ceux-ci, en se convertissant au christianisme, ont rejeté l'écriture démotique par *horreur* du paganisme de leurs ancêtres, et ont adopté celle des Grecs en y ajoutant seulement les caractères de quelques articulations essentiellement propres à leur langue primitive. Est-il présumable, après cela, que les Coptes aient maintenu la sémiologie musicale des Égyptiens? Aussi, quand je vois M. Fétis s'efforcer d'établir des rapprochements entre la notation des Grecs catholiques et les signes de l'écriture démotique, je ne puis m'empêcher de sourire, car il faut toute son intelligence ingénieuse pour imaginer de pareils rapprochements. La première chose qui manque à ce système, c'est la base. Il fallait connaître l'alphabet démotique, et M. Fétis a oublié que notre illustre Champollion n'a donné qu'une précieuse ébauche de cet alphabet. Est-ce avec de semblables éléments qu'il est possible d'arriver à des résultats complets et sérieux? Je ne le crois pas. Et d'ailleurs, j'ai pour moi l'autorité des plus savants hiéroglyphes actuels de Paris, lorsque j'affirme que M. Fétis s'est trompé dans ses rapprochements; — que, pour être justes et acceptables, ces rapprochements doivent s'opérer sur des *séries* et non sur quelques signes *isolés* qui ressemblent à tout ce que l'on veut; — et qu'enfin, soutenir que les Grecs

catholiques ont une notation musicale en lettres démotiques, c'est prétendre une chose insoutenable; c'est dire : « Les Coptes ont renoncé à l'écriture même vulgaire de leurs ancêtres par horreur du « paganisme de ceux-ci, et ont accepté celle des Grecs catholiques ; « mais les Grecs catholiques ont adopté l'écriture musicale de l'Égypte « païenne et l'ont transmise aux Coptes convertis. » Une pareille assertion répugne à *priori*. Admettons cependant qu'elle soit rationnelle, incontestable, historique ; qu'en résulterait-il ? Il en résulterait que la notation musicale des Coptes et des Grecs modernes est alphabétique, et qu'elle n'a ainsi aucun rapport avec la sémiographie des neumes qui, dans leur constitution idéographique, sont abrégatifs et ont le *point* pour élément fondamental (*Confer.*, Villoteau, *Mém. sur la musique des Égyptiens*, etc., édit. in-8°, 1846, p. 360-467). — La notation des Éthiopiens est aussi alphabétique ; ces peuples se servent, pour représenter leur musique, des caractères de la langue *amara*, l'un de leurs nombreux dialectes. — Quant à la calligraphie musicale des Arméniens, M. Fétis avoue — « Qu'elle « offre une sensible analogie avec les caractères de l'alphabet démotique de l'antique Égypte, avec les signes de la notation ecclésiastique grecque et avec les accents musicaux des juifs d'Orient (*Bidgr.*, t. I, p. LXXIV). » Il résulte de cet aveu que la notation arménienne n'a rien de commun avec celle des anciens catholiques occidentaux. — Enfin, les Syriens n'ont pas de notation musicale : chez eux, la tradition seule perpétue les chants de leur liturgie. — Or, tous ces faits ne signifient rien, ou ils démontrent jusqu'à l'évidence que les barbares du Nord et les orientaux n'ont rien fourni à la notation musicale de l'Occident. Cette dernière notation forme donc un système unitaire, d'une seule pièce, d'un seul jet, d'une origine unique, et le moine d'Angoulême, en la qualifiant de *nota romana*, dans sa *Chronique*, lui a donné un nom que la critique la plus rigoureuse ne peut plus lui enlever à l'avenir.

5° *La notation romaine* (puisque c'est désormais son nom scientifique), se composait de neumes ou agrégations de signes musicaux. Du Cange s'est donc trompé, nous l'avons vu, dans sa définition du mot *Pneuma*. Henri Speelman s'est trompé d'une manière plus étrange encore dans son *Glossarium archaologicum* (in-fol., Londres, édition de 1664, p. 247).

6° Cette *notation romaine*, dont nous connaissons maintenant l'origine et la nature, a eu des calligraphes de toutes les nations modernes, sans rien perdre toutefois de sa nature, de son ensemble,

de ses principes. Elle a pu passer par les modifications calligraphiques des Goths, des Lombards et des Saxons; mais, à part des différences plus ou moins anguleuses, plus ou moins arrondies, plus ou moins cursives, plus ou moins maigres de formes, elle n'a jamais trahi ses éléments constitutifs, ses éléments romains. On est donc dans le faux quand on tire, de la variété *scripturale* des notations primitives de l'Europe, un argument en faveur de plusieurs systèmes *essentiellement* différents, qui n'existent pas en réalité.

Et, à ce sujet, qu'on me permette d'élever la question qui m'occupe à la hauteur d'une question de paléographie générale; qu'on me permette de répéter, en parlant de la sémiographie musicale de l'Occident, ce que M. Natalis de Wailly a dit en parlant des diverses écritures européennes.

« On a élevé plus d'un système, dit cet auteur, sur l'origine des écritures qui ont eu cours en Europe depuis l'invasion des Barbares. D'une part on a prétendu que les Goths et les Lombards en Italie, les Francs dans les Gaules, les Saxons en Angleterre, les Wisigoths en Espagne, avaient substitué leurs écritures nationales aux caractères employés par les Romains. D'autres auteurs ont pensé, au contraire, que les Barbares avaient adopté l'écriture romaine, et qu'il était impossible de méconnaître, malgré quelques différences de détail, l'unité d'origine dans toutes les écritures des nations qui appartiennent au rite latin.... Contentons-nous d'invoquer l'autorité des savants auteurs du *Nouveau Traité de Diplomatique*, pour justifier l'hypothèse qui fait descendre de l'écriture romaine, comme d'une source commune, les caractères employés en Europe depuis l'invasion des Barbares (*Éléments de Paléographie*, t. I, p. 383). »

7<sup>e</sup> Cependant l'art a progressé; il n'est pas plus resté stationnaire en musique qu'en toute autre chose. J'ai eu soin de tracer les principales transformations que la *notation romaine* a subies. La période primitive nous montre les neumes sans portées musicales, sans clefs, sans caractères propres à telle ou telle note de la gamme, quoi qu'en dise M. Fétis (1), sans système *général* d'élévation ou d'abaissement des signes entre eux. Puis vient la période de transition que domine le génie de Guy d'Arezzo, et enfin celle des temps modernes où le luxe de précautions, imaginé par le moine de Pompose, se régularise, se simplifie et rentre dans les conditions d'une sobriété suffisante qui semble braver tous les réformateurs actuels.

(1) *Biographie*, tom. I, p. CLXII, planche B. — Confer Fétis, *Des origines du plain-chant*, 4<sup>e</sup> art., apud *Revue de Danjou*, 1846, p. 120, n<sup>o</sup> 56 bis, etc.

Voilà des points sur lesquels j'insiste avec opiniâtreté, parce que la science les a méconnus, absolument comme Kircher a méconnu, embrouillé, retardé les études hiéroglyphiques. Cet ensemble de faits est ma propriété; l'expérience apprendra que j'ai de puissantes raisons pour insister de la sorte. C'est l'œuf que Christophe Colomb fit tenir immobile sur l'une de ses extrémités, en présence d'ennemis jaloux; mais encore fallait-il le faire tenir!!! Si la chose est simple, je ne veux pas que ce soit un motif pour qu'on m'en ravisse la découverte, d'autant plus que tout est aussi simple, aussi facile, dans l'interprétation pratique de ces fameux *neumes* qui désolent et rebutent l'érudition depuis si longtemps.....

### § VIII.

Objections tirées des anciens contre la possibilité de déchiffrer les neumes.

Je viens de formuler une assertion qui doit soulever bien des critiques: En proclamant que tout est simple, que tout est facile dans la lecture des neumes, on ne manquera pas, en effet, de m'opposer des témoignages positifs fort anciens contre cette facilité de lecture que j'ai la témérité de poser ici en principe. Il est donc nécessaire que je m'arrête un instant à l'examen de ces témoignages; c'est une discussion qui ne doit pas être passée sous silence.

Je ne dirai rien du sentiment de Michel Prætorius, qui a été rapporté page 706 de ces *Études*, ni du silence de Dom Jumilhac sur la signification des notations anciennes. Si, au XVII<sup>e</sup> siècle, des savants ont regardé comme une chose impossible de traduire l'antique notation romaine, d'autres érudits de la même époque n'ont point partagé cet avis, témoin les essais de Jean-Ludolf Walther, de Jean Jussow, et plus tard ceux du P. Martini. Là, d'ailleurs, n'est point la question. Ce n'est pas au XVII<sup>e</sup> siècle qu'il faut puiser des arguments contre la possibilité de traduire les neumes, car, entre la notation primitive de l'Europe et le XVII<sup>e</sup> siècle, il y a trop de distance, trop de modifications dans l'art musical, pour que l'on puisse légitimement en conclure rien de solide contre ma thèse. A plus forte raison faut-il écarter du débat l'opinion de M. Coussemaker, que j'ai prise pour épigraphe de mon travail: cette opinion peut bien être un cri de désespoir de la science actuelle, mais, à coup sûr, ce n'est point son dernier mot.....

Cependant, j'ai *contre moi* des témoignages historiques plus forts,

plus formels, plus décisifs que tout cela : je rencontre sur ma route quatre affirmations qui ont été prononcées dans des siècles voisins du temps où les neumes primitifs étaient seuls en usage.

Les voici :

1° Au XIV<sup>e</sup> siècle, Jean de Muris, ou l'un des abrégiateurs de sa doctrine, selon M. Fétis, dit en parlant des anciens signes de notation : — « Cantores antiqui maxime in cantu non solum curaverunt, « sed ut alios cantare docerent sollicitè studuerunt. Ingeniaverunt « ergo figuras quasdam, quæ unicuique syllabæ dictionum deputatæ, « singulas vocum impulsiones tanquam signa propria denotarent; « unde et notæ vel notulæ appellantur. Et quia cantus multiformiter « procedit, nunc æqualiter, nunc ascendens, nunc vero descendens, « propter hoc et difformiter prædictæ notæ sunt notatæ, et diversa « nomina sortiuntur. »

Suivent ici de très-curieux détails, entièrement négligés par les écrivains modernes, sur les notules appelées *punctum*, *virga*, *clivis*, *plica*, *podatus*, *quilisma* et *pressus*.

« Sed cantus....., ajoute l'auteur en terminant, per hæc signa « minus perfecta non cognoscitur, nec per se quisquam eum potest « addiscere; sed oportet ut alinnde audiatur et longo usu discatur... « (*Summa Musicæ*, cap. VI, apud Gerberti *Scriptores*, t. III, p. 201-202.) »

2° Au XI<sup>e</sup> siècle, Jean Cotton dit aussi en parlant des neumes : « In neumis nulla est certitudo. » Et il en donne la raison : « Æqua- « liter omnes disponuntur, et nullus elevationis vel deposi- « tionis modus per eas exprimitur. Unde fit ut unusquisque tales « neumas pro libitu suo exaltet aut deprimat... Dicat namque unus « hoc modo : *Magister Trado me docuit*; subiungit alius : *Ego autem « sic à magistro Albino didici*; ad hoc tertius : *Certè magister Salo- « mon longe aliter cantat*. Et ne longis morer ambagibus, raro tres « in uno cantu concordant, nedum mille, quia nimirum dominum quisque « suum profert magistrum, tot fiunt divisiones canendi; quot sunt « in mundo magistri. »

Après avoir démontré l'extrême difficulté de lecture que présentent les neumes antiques, Jean Cotton termine en disant : — « Liqueat « ergo quod qui istas amplectitur, amator est erroris ac falsitatis « (apud Gerberti *Scriptores*, t. II, p. 258-259). »

3° Dans les premières années du même siècle, Guy d'Arezzo fait allusion aux neumes par les paroles suivantes, qui résument en même



temps les perfectionnements dont ce grand homme a doté la notation musicale :

- Ut proprietas sonorum discernatur clarius,
- Quasdam lineas signamus variis coloribus,
- Ut quo loco quis sit sonus mox discernat oculus.
- Ordinem terliæ vocis splendens crocus radial;
- Sexta ejus, sed affinis, flavo rubet minio.
- Est affinitas colorum reliquis indilio.
- Et si littera vel color neumis non intererit,
- Tale erit quasi funem dum non habeat pteus
- Cujus aquæ, quamvis multæ, nihil prosunt videntibus. »

(*Prol. rhythmic. antiphonarti.*)

4° Au commencement du X<sup>e</sup> siècle, Huchald n'est pas moins explicite : — « Nunc ad notas musicas, dit-il, quæ unicuique chor-  
« darum notæ non minimum studiosis melodiarum conferunt fructum,  
« ordo vertatur. Hæ autem ad hanc utilitatem sunt repertæ, ut sicut  
« per litteras voces et distinctiones verborum recognoscuntur in  
« scripto ut nullum legentem dubio fallant judicio, sic per has omne  
« melum annotatum, etiam sine docente, postquam simul cognitæ  
« fuerint, valeat decantari. Quod his notis, quas nunc usus tradidit,  
« quæque pro locorum varietate diversis nihilominus deformantur  
« figuris, quamvis ad aliquid prosint, remunerationis subsidium mi-  
« nimè potest contingere : incerto enim semper videntem ducunt  
« vestigio. »

Huchald ajoute ensuite un petit exemple où, selon lui, l'élévation des signes neumatiques n'est pas observée, et dont, par conséquent, la lecture est impossible (*De Institutione harmonica*, apud Gerberti *Scriptores*, t. I, p. 117).

On voit, par ce qui précède, que je ne veux cacher à mes lecteurs aucune objection contre la possibilité de comprendre les anciens neumes : on ne trouvera nulle part tant de documents réunis contre la notation primitive de l'Europe ; mais j'aime la vérité et je ne crains pas d'accumuler ici tout ce qui peut servir à son triomphe, dût-il anéantir le fruit de mes travaux et de mes espérances...

Hé bien ! toutes ces objections que l'on vient de lire ne me paraissent point redoutables ; je ne sais même pas si on doit les nommer des *objections sérieuses*. C'est qu'il y a contre elles un argument général, historique, que rien ne peut ébranler. En effet, saint Grégoire a écrit son Antiphonaire-centon exclusivement avec des neumes, et l'abbaye de Saint-Gall conserve un *fragment* de la copie authentique qui en a été faite pour Charlemagne. Or, l'illustre pontife

aurait-il employé cette écriture musicale, si celle-ci n'eût pas été parfaitement compréhensible, rationnelle, basée sur des principes réguliers et populaires, d'une clarté enfin excluant tout doute ou toute erreur? L'Église emploie-t-elle des voies obscures lorsqu'il s'agit de faire connaître la vérité, quelle qu'elle soit, au monde catholique? Et qui oserait dire que saint Grégoire voulant la fin, c'est-à-dire la restauration du chant, n'en ait pas voulu les moyens? — On le voit donc : il faut admettre la possibilité intrinsèque de lire les neumes primitifs, ou proclamer l'impossibilité absolue dans laquelle nos ancêtres étaient de les lire eux-mêmes; et comme cette dernière hypothèse est inadmissible, il faut bien reconnaître en définitive qu'on peut parvenir aujourd'hui à ce qui était possible autrefois.

« Mais, dira-t-on, il est permis de douter encore que saint Grégoire ait exclusivement écrit son Antiphonaire avec des neumes, surtout depuis la découverte du Graduel bilingue de Montpellier. » Bien que je ne regarde point ce doute comme légitime après tout ce que j'ai dit dans la *Revue du monde catholique* et dans ces *Études*, je consens néanmoins à lui accorder, pour un instant, toutes les conditions d'un fait positif. Mais j'ajoute aussitôt : Cette concession toute gratuite n'empêchera pas de constater que, depuis la fin du VII<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du IX<sup>e</sup> environ, l'Europe n'a eu que des livres liturgiques notés en neumes primitifs. Tous les manuscrits attestent ce fait important, et c'est à peine, si, à l'exception du codex de Montpellier, on peut citer quelques lambeaux de parchemin qui portent une autre notation musicale. Que faut-il en conclure? sinon que les neumes primitifs, tout difficiles qu'ils aient paru dans la suite, ont été très-compréhensibles et d'un usage exclusivement ordinaire pendant deux siècles. On voit donc que si la question n'est pas posée de la même manière, elle nous conduit forcément au même résultat, à la même conséquence finale, c'est-à-dire que : « Nous pouvons parvenir aujourd'hui à ce qui était possible autrefois. »

Cette conséquence finale est ce qu'il y a de plus essentiel dans la discussion qui s'agite ici, et elle suffit, ce me semble, pour réduire à leur juste valeur les témoignages de Jean de Muris, de Jean Cotton, de Guy d'Arezzo et d'Hucbald. En effet, du moment que les neumes les plus compliqués offraient une lecture facile et certaine aux peuples occidentaux du VII<sup>e</sup>, du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècle, qui n'employaient pas d'autre notation dans la pratique, il s'ensuit nécessairement qu'il faut, pour bien comprendre ces témoignages, chercher un critérium d'appréciation en dehors de l'impossibilité

prétendue de lire avec certitude l'ancienne écriture musicale de l'Europe.

Or, l'histoire nous fournit ce critérium.

D'abord, Jean de Muris avoue lui-même que les signes des anciens neumes n'étaient plus en usage, depuis longtemps, à l'époque où il écrivait : « *Sec hæc nomina jam ab usu recesserunt* (Speculum Musicæ, manuscrit 7207 déjà cité, fol. 246 recto). » Muris se trouvait donc exactement dans la position d'un auteur moderne qui voudrait parler des neumes dans une encyclopédie musicale ; son témoignage n'a pas plus de valeur, car, au XIV<sup>e</sup> siècle, la sémiologie de l'art était tellement perfectionnée, qu'il était fort naturel de qualifier d'*imparfaite* l'ancienne notation. Jean de Muris ne dit rien de plus.

Quant à Jean Cotton, son témoignage est plus positif : *In neumis*, dit-il, *nulla est certitudo*. Mais ces paroles, comme je l'ai démontré plus haut, ne peuvent pas être comprises d'une manière *absolue* : l'incertitude qu'offraient les neumes était *relative* à l'époque où vivait Jean Cotton, et encore faut-il reconnaître qu'il y a une exagération évidente lorsqu'il ajoute : *Æqualiter omnes disponuntur* (neumæ), *et nullus elevationis vel depositionis modus per eas exprimitur*. » Quoi qu'il en soit, j'engage mes lecteurs à relire, dans l'ouvrage même de Cotton, tout le contexte des paroles que j'ai citées plus haut : ils verront que cet écrivain ne parle que de trois notations : 1<sup>o</sup> de celle d'Hermann Contract ; 2<sup>o</sup> des neumes de la période de transition, et 3<sup>o</sup> des perfectionnements sémiographiques inventés par Guy d'Arezzo. Jean Cotton n'hésite pas à se prononcer en faveur de la notation *guidonienne* dans laquelle tout est simplifié d'une manière admirable, où toutes les précautions sont prises pour que la place de chaque intervalle mélodique saute aux yeux des plus ignorants, et où enfin toute erreur de solmisation devient matériellement impossible. Prenant fait et cause pour cette nouvelle notation, il *exagère* les inconvénients de l'ancienne, à peu près comme un musicographe du XIX<sup>e</sup> siècle qui hausse les épaules de pitié en parlant de la notation proportionnelle du moyen âge et qui dit gravement : « La notation des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles n'indiquait pas chaque mesure ; elle était si incertaine que les auteurs mêmes du temps ne savaient à quoi s'en tenir sur les inextricables proportions des valeurs de notes : on disputait à l'envi sur les *ligatures*, sur les *modes*, sur les *prolongations*, sur les *nuances*, sur une foule de choses, en un mot, qui sont devenues des points fort élémentaires et fort simples. » Et cet auteur d'en conclure : que cette

notation ne valait absolument rien, et que la nôtre seule est bonne. Chez Jean Cotton, comme chez notre moderne, il y a identité de conduite et d'appréciation : tous deux ne tiennent aucun compte de l'état de l'art avant eux ; ils oublient, dans leur injustice, que si l'art s'est modifié, perfectionné, simplifié, ce n'est pas une raison pour calomnier l'art antique et n'y voir qu'*incertitude* ou *erreur*. Ici, comme en toute chose, il faut soigneusement se prémunir contre n'importe quelle exagération ; il faut enfin, tout en rendant hommage au progrès, reconnaître qu'il y avait dans les anciens neumes de la logique, de l'ensemble, de la certitude et de la garantie, puisque, pendant plusieurs siècles, cette notation seule a conservé la liturgie musicale de l'église catholique en Occident.

Je viens de montrer dans quel esprit de système a été rédigé le passage de Jean Cotton. Or, les raisons que j'ai données sont parfaitement applicables aux paroles de Guy d'Arezzo et d'Hucbald. Le premier perfectionne la notation, le second en invente une nouvelle : il n'est donc pas surprenant qu'ils se soient exprimés, comme ils l'ont fait, contre l'écriture musicale qu'ils voulaient remplacer par leur propre ouvrage. Les inventeurs actuels de nouveaux signes musicaux ne se conduisent pas autrement qu'Hucbald et Guy d'Arezzo : l'esprit humain est toujours le même...

Je finirai cet article par quelques remarques qui compléteront ma réponse. A l'époque où ont écrit Hucbald, Guy d'Arezzo et Jean Cotton, la musique entraînait dans une période de perfectionnements et d'élaborations intimes. De toutes parts, on cherchait à donner des bases systématiques à cet art enchanteur ; de toutes parts, on voulait en rendre la lecture plus facile au profit de sa popularité. C'est à ce besoin de l'époque qu'il faut attribuer les traités nombreux et plus didactiques qui parurent alors sur l'art musical : ceux d'Aurélien de Réomé, d'Hucbald, de Reginon de Prüm, d'Odon de Cluny, de Guy d'Arezzo, de Bernon de Reichnau, etc., etc. C'est aussi à ce besoin général qu'il faut attribuer l'heureuse idée qu'on eut alors d'élever ou d'abaisser les signes qui représentaient les sons, suivant le rang que ceux-ci occupent dans l'échelle mélodique. Cette idée avait un avantage immense : en se faisant jour, elle substituait un seul principe (*l'élévation respective des signes*) à un système complexe où tout était certain, sans doute, mais aussi où il fallait beaucoup d'habileté et d'habitude pour faire l'application raisonnée des règles mathématiques ou tonales qui lui servaient de bases. Par la nouvelle méthode, la *science*, qui était auparavant le domaine des érudits, devint le par-

tage de tous. Bientôt les anciens errements furent mis de côté, ou-  
bliés même, et il ne fut plus question que de perfectionner la nouvelle  
découverte, due peut-être à un simple caprice de copiste. Mais l'es-  
prit humain a beau faire : il ne procède jamais sans transitions plus  
ou moins lentes, plus ou moins pénibles ; il ne se jette jamais dans  
l'avenir sans retenir quelque chose du passé ; il ne progresse pas de  
manière à rejeter tout ce qui a eu cours avant sa marche innovatrice.  
Ainsi, les artistes de l'époque de transition, eux qui ne jugeaient  
plus de la bonté d'un système d'écriture musicale que d'après la pro-  
priété plus ou moins parfaite qu'il avait de représenter l'élévation ou  
l'abaissement des signes (*arsis et thesis*), eux qui avaient oublié si  
rapidement la notation primitive et qui professaient pour elle un si  
profond mépris, ces artistes, dis-je, n'en conservèrent pas moins avec  
une opiniâtreté singulière, toute cette notation antique devenue  
inutile avec la portée musicale. Grâce à cette heureuse *routine*, j'ai  
pu trouver, dans les œuvres mêmes de ces musiciens, un éclatant  
démenti à leurs paroles.

Dans une prochaine Étude, j'aborderai une question de la plus haute  
importance, qui n'a été qu'effleurée par la science moderne. *Les  
neumes primitifs exprimaient-ils les ornements mélodiques?* Telle sera  
la thèse que j'examinerai, je l'espère, d'une manière nouvelle et  
complète.

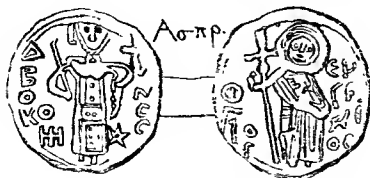
THÉODORE NISARD.

(La suite à un prochain numéro.)

---

# ASPRE INÉDIT DE DAVID COMNÈNE,

EMPEREUR DE TRÉBISONDE.



Les laborieuses recherches d'un érudit très-distingué de notre époque, sur certaines monnaies d'argent (1) qui avaient été l'objet de grandes controverses de la part des savants, lui ont fourni l'occasion d'éclaircir tout un point de la numismatique du moyen âge; nous voulons parler des Aspres Comnénats ou blancs d'argent de Trébisonde.

Les monnaies trébisondaines, comme on sait, avaient été devinées par Marchant (2), mais leur attribution n'était pas justifiée faute de preuves historiques; M. de Saulcy (3) après lui, les revendiqua pour l'atelier de Kherson, et son opinion prévalut. Les choses en étaient restées là quand un manuscrit de Venise (4), découvert par M. le docteur Fallmeyer (5) vint compléter la série des Comnènes de Trébisonde qui ne se composait alors que de quelques noms. M. de Pfaffenhoffen compara alors cette chronique de l'empire trébisondain avec les blancs d'argent incertains dont nous venons de parler, et il acquit bientôt la certitude qu'ils appartenaient aux grands Comnènes des Lazes, ainsi nommés par Michel Panaretos. M. de Pfaffenhoffen offrit alors au public son ouvrage sur les Aspres Comnénats, où « il regrette, dit-il en finissant, de ne point trouver de pièces du nom de David. Malgré les soins pour rassembler les monnaies de Trébisonde, il y a encore des lacunes à remplir, et il espère que tôt ou tard ces lacunes seront comblées. » Nous sommes heureux d'annoncer aux antiquaires que l'un des vœux du savant numismatiste, s'est enfin réalisé; car en visitant le cabinet d'un amateur de pro-

(1) Pfaffenhoffen, *Essai sur les Aspres Comnénats*. Paris, 1847-48.

(2) Marchant. Lettre XXIII<sup>e</sup> à M. Gosselin, sur les monnaies de Trébisonde, in-8, 1 pl.

(3) Saulcy. *Essai sur la numismatique byzantine*. Metz, 1836, in-8<sup>e</sup> et att. fol.

(4) Chronique de Michel Panaretos (livres du cardinal Bessarion) mss. de Venise.

(5) Fallmeyer. *Fragments sur l'Orient*.

vince, M. Lestocquoy d'Arras, nous avons trouvé, mêlés avec des monnaies byzantines, des Aspres Comnénats, et parmi ceux-ci une médaille inédite de David.

Nous avons pensé d'abord que cette monnaie pouvait appartenir à Basile, à cause du B bien caractérisé qui s'y remarque, mais après l'avoir considérée attentivement nous avons acquis la conviction que c'était une monnaie de David, car le  $\beta$  est surmonté d'un  $\Delta$ ; c'est une de ces abréviations si usitées à cette époque : on sait en effet que sur les monnaies trébisondaines le nom de Basile, est figuré BA, et celui de Jean ΙΩ, etc.

Voici la description de cette intéressante monnaie, dont je dois le dessin à l'extrême obligeance de M. Lestocquoy.

$\Delta - B - O - KO - \text{H} = N - O - C.$  (*sic*).

L'empereur debout, vu de face, vêtu de la dalmatique byzantine, et tenant une petite croix et un sceptre, à côté de lui une étoile (δαβιδ ο κομνηνος).

$\text{R.} - \Phi - \text{IO} - C = \text{EY} - \text{TE} - \text{HI} - \text{OC}$  (*sic*).

Saint Eugène nimbé, debout et vu de face, il est aussi vêtu de la dalmatique et porte une longue croix (ο αγιος Ευγενιος.)

Il n'est point difficile de dire à quel David cette médaille appartient, car il n'y eut qu'un seul empereur de ce nom à Trébisonde où il régna de l'an 1458 à l'an 1461; ensuite le type a tellement d'analogie avec les monnaies de Jean IV, que la question n'a pas besoin d'être débattue; c'est une monnaie inédite de David « le dernier souverain avec lequel s'éteignit sous la colère de Mahomet II la famille des grands Comnènes (6). »

Nous ne raconterons point l'histoire de l'infortuné David, les vicissitudes et la prise de Trébisonde, cette florissante cité de l'Orient, placée comme un oasis au milieu de ces contrées que les Turcs avaient rendues désertes, et que les malheurs d'un long siège et la trahison devaient faire tomber entre les mains des infidèles : il suffit de renvoyer le lecteur aux pages touchantes de M. de Pfaffenhoffen; sans doute il préférera un chef-d'œuvre de littérature à un médiocre résumé.

VICTOR LANGLOIS,

Elève de l'École des Chartes.

Fevrier 1849.

(6 Cf. Pfaffenhoffen, ouvrage cité.

## SUR L'ORIGINE DES MOTS :

### COMTAT VENAISSIN.

---

Dans un des précédents numéros de cette *Revue* (1), je me suis engagé à prouver, contrairement à l'opinion émise par M. Amédée Thierry, que *Venasque n'a jamais été la capitale du Comtat Venaissin et n'a jamais pu lui donner son nom*. Je viens aujourd'hui remplir cette promesse, et cela, je l'espère, me sera aussi facile que d'enlever à cette pauvre bourgade le temple et l'évêché apocryphes dont l'avaient gratifiée l'ignorance et la supercherie des temps passés.

L'appellation de *comté* ou *comtat Venaissin* apparaît plus particulièrement à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Les érudits se sont gravement, on pourrait même dire, bizarrement, exercés sur cette étymologie, comme sur celle d'Avignon. Pour leur honneur, je ne mentionnerai pas leurs diverses opinions contradictoires ; mais puisqu'il faut en faire à la fin justice, je donnerai de ce nom l'étymologie qui a pour elle des preuves historiques et philologiques qui me paraissent décisives.

La suprématie incontestable d'Avignon résulte du rôle que cette ville joue dans l'histoire. En 509, Théodorik, roi des Ostrogoths, victorieux des Franks, divisa en trois gouvernements la Provence qu'il venait d'incorporer au royaume d'Italie. On voit, par les lettres de Cassiodore, qu'il plaça Gemellus à Arles, Maradus à Marseille et Wandila à Avignon. Au second partage entre les fils de Chlothar, en 567, cette dernière ville devint le chef-lieu de la *marche* du roi d'Ostrasie (2), bien qu'enclavée dans le territoire burgondien. Karle-Martel chassa les Sarrazins d'Avignon à plusieurs reprises et établit sur la Durance la *marche de Provence*. Il y laissa un de ses leudes. Voilà l'origine du marquisat. Plus tard, le marquis délègue une

(1) *Revue Archéologique*, t. V. p. 721.

(2) *Mar. Aventic. chron.*, apud D. Bouquet, *Recueil des Hist. des Gaules*, t. II, p. 19.



partie de son autorité à des lieutenants, comtes ou vicomtes. Chaque principale cité se trouve ainsi avoir son évêque et son comte, dont les pouvoirs se balancèrent avec des chances diverses. Sous les Karlovingiens, le *Comitatus Avennicinus* se restreint, sans doute, comme le pouvoir de ses comtes ; mais il n'en subsiste pas moins ; mais il n'est pas moins mentionné dans tous les documents contemporains, depuis Grégoire de Tours jusqu'aux chartes du XII<sup>e</sup> siècle (3). A cette époque, une transformation s'opère au moyen de la langue romano-provençale, et, avec le siècle suivant, commence la nouvelle appellation du comté Venaissin. Ces mots remplaçaient exactement ceux de comté d'Avignon. Le comté n'existait plus puisque, depuis un siècle, cette ville jouissait de son indépendance républicaine. Les circonstances politiques séparèrent Avignon de la contrée sur laquelle elle avait si longtemps exercé la suprématie. Cette ville finit par rester aux rois de Sicile (1290), pendant que le comtat Venaissin obéissait à l'Église, depuis 1274 (4). Or, il s'était fait comme une séparation profonde entre les deux pays, unis et confondus depuis tant d'années. Il fallait pourtant un chef-lieu aux officiers du souverain pontife. Pernes d'abord, et ensuite Carpentras, eut ce privilège. Cette dernière ville devint ainsi la capitale du comtat Venaissin, jusqu'à ce que Avignon, achetée par Clément VI, en 1348, reprît sa suprématie dans le comtat, sans ôter pourtant à sa voisine, son titre et sa prérogative de capitale. C'est à Carpentras que s'assemblaient les états de la province (5). Clément V fut le premier

(3) La *Gallia Christiana, eccles. arelat. instr.* I, p. 93, cite deux chartes de Louis l'Aveugle, l'une de 898, l'autre de 904, par lesquelles le roi abandonne au prêtre Raymond, *quemdam mansum de comitata Vasensi, in comitatu Avinionensi*. Je pourrais multiplier les exemples.

(4) Les prétentions du saint-siège sur le comtat, ce sanglant héritage des malheureux comtes de Toulonse, n'ont jamais été fondées en droit. Appuyées d'abord sur la force, elles se développèrent par la ruse et ne se sont maintenues qu'au moyen de la tolérance. Si Philippe le Hardi, en cédant le comtat à Grégoire X, en 1274, entrevit de quelle utilité il serait à la papauté, traquée dans ce moment en Italie ; s'il prévint la possibilité de la mettre un jour, par ce moyen, en charte privée, ce qui arriva peu d'années après, on conviendra que cette pensée eût été profondément politique.

(5) Les recteurs préférèrent la petite ville de Pernes à celle de Carpentras, où leur juridiction aurait été froissée par celle de l'évêque qui en était seigneur temporel. Ils choisirent donc le château de Pernes pour demeure, et c'est sous une feuillée, devant la porte, qu'ils recevaient l'hommage de vassaux, *supra ramatam in loco et plano antè principale castrum sue palatium*. De là le titre de *Senescallia Venaissini*, appliqué au vieux manoir des comtes de Toulonse. Cela dura jusqu'au 12 avril 1320, où le pape Jean XXII engagea l'évêque Othon à lui céder ses droits seigneuriaux, moyennant un équivalent qui fut réglé par les évêques de

pontife qui fit frapper monnaie avec le titre de *Comes Venesini*, qu'avaient pris les derniers comtes de Toulouse. De là l'appellation de *Comitatus Venaisini* dans les bulles pontificales, représentant un état distinct de celui d'Avignon et qui s'est perpétué jusqu'à l'époque de la Révolution française. L'histoire nous atteste donc les droits de l'ancien comté d'Avignon à l'appellation de comté Venaissin. Nous allons en trouver la confirmation la plus complète dans les données philologiques.

Les plus anciens chroniqueurs ou historiens, tels que Cassiodore, Grégoire de Tours, Sidoine Apollinaire, Frédégaire, l'annaliste de Metz et autres, écrivent *comitatus* ou *ages Avennicus*, *Avennicinus*, *urbs Avennica*. Le comte, chargé d'administrer pour les différents pouvoirs qui se succédèrent, était le *comes territorii Avennici*, *urbis Avennicæ*. On sait comment les idiomes barbares vinrent dénaturer la physionomie de la langue latine et en altérer surtout les désinences. Les noms des localités ne pouvaient échapper à la métamorphose opérée par le roman provençal. Comme Avignon venait de s'ériger en commune, au lieu du *comitatus Avennicinus* ou *Avennicus*, on eut alors le pays de *Veneisi* ou *Venisei*, son plus rude qui se rapprochait mieux de la prononciation usuelle; et c'est ainsi que ce nom est arrivé dans la *Chronique albigeoise*, publiée par Fauriel, laquelle date du XIII<sup>e</sup> siècle. Voilà pour le roman de la langue d'oc. Nous trouvons peu de différence dans celui de la langue d'oïl ou d'outre Loire. Dans le poème de *Parise la Duchesse*, le pays de *Veneisi* devient *Vauvenice* (le val, la vallée de Venice), et, ce qui est plus remarquable, le trouvère emploie indifféremment *Vauvenice* pour désigner le Venaissin et Avignon. Cette expression a survécu à l'idiome vulgaire de cette époque. Sur les vieilles cartes, on la retrouve dans l'épithète caractéristique de deux communes : Beaumes de Venisse et l'isle de Venisse (6). Ainsi donc, de *comes Avennici* est née l'expression romane de *Veneici*. C'est le même mot, sauf l'apocope

Tusculum et de Préneste. Alors fut établi à Carpentras le siège de la rectorerie et de la chambre apostolique; alors cette ville fut considérée comme la capitale du comtat et prit une prépondérance qu'elle garda jusqu'à la réunion d'Avignon, en 1348. Après cette époque, sa prétention à vouloir rester capitale, l'opposition qu'elle manifesta constamment contre les diverses tentatives d'usurpation des légats ou vice-légats qui résidaient à Avignon : telle est l'origine de la vieille rivalité qui régna jadis entre ces deux villes.

(6) Dans un vieil atlas sans nom d'auteur, de la bibliothèque d'Orange, et dont chaque carte porte ces mots : *Amstelodam, apud Joannem Janssorium*, Avignon est ainsi mentionné : *Le comtat d'Avignon ou de Venisse ou Venaissin*.

de la première lettre, comme dans les noms des communes voisines *Avellero*, *Abollenæ*, *Agulto*, dont on a fait Velleron, Bollène et Goult. Cette vérité a même été reconnue par D. Polycarpe de la Rivière (7). Les chroniqueurs latins du XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles redonnèrent une physionomie latine au mot vulgaire. Le pays de *Veneisi* ou *Veneici* fut la *terra Venayssini* des Bernard Guidou, des Pierre de Vaux-Cernay et de Guill. de Puy-Laurens. Pétrarque écrit *Venesinus* (8). Les monnaies et les sceaux de l'époque nous donnent *comes Venayssinus* et *Venasinus*. Or, de ces mots à Venaissin la transition est facile et toute naturelle. Ce n'est donc pas sans raison que le jésuite Valladier, disait : « Nous trouvons encore en quelques-uns des anciens qu'Avignon se nommait *Avennicus* et en d'autres *Avennica* à tout bout de champ, d'où est venu le nom de *comitatus Avennicinus*; et puis une lettre tronquée *Venicinus*, en français le comté Venaissin que les indoctes notaires et greffiers depuis ont corrompu en cent façon. (9). » Il est donc prouvé que l'appellation du comté Venaissin n'est qu'une reproduction, une traduction de comté d'Avignon.

Les étymologies tirées d'un *Lavennicus*, de *a Vineis*, *a Venatione* et autres, ont le privilège de faire sourire les écoliers d'aujourd'hui et doivent céder le pas à celle qui dérive le nom de Venaissin de Venasque, sa prétendue capitale. Il est vraiment fâcheux qu'un grave et docte historien comme M. Amédée Thierry ait légèrement émis une pareille assertion qui peut induire en erreur les personnes accoutumées à croire la parole du maître. Quel a été le rôle politique de Venasque, pendant la domination romaine et l'époque suivante? Tout à fait nul : c'est ce que je crois avoir démontré dans le précédent article. Cette petite bourgade n'existait peut-être pas alors. Lieu de refuge pour les évêques de Carpentras pendant l'occupation des barbares, il a toujours été sous leur dépendance. De comte particulier, il n'en a jamais été question (10). Pourquoi et

(7) *Comitatus Avennicinus qui nunc, elisa sublataque prima littera A, Venicinus corrupte et vitiose nimis nuncupatur. Annal Avenion. episcop.* Manuscrits de la bibliothèque de Carpentras. 2 vol. in-fol. n<sup>os</sup> 467 et 468.

(8) *Quid inter vallem clausam Venesini et apertas Italie valles?* Epis. famil. l. VIII, 116.

(9) *Labyrinthe royal.*, in-4°, 1601.

(10) Ruffi le fils, *Dissertation sur l'origine des comtés de Venaissin et de Forcalquier*, p. 47, a cru trouver un comte particulier de Venasque dans un pulné des comtes de Toulouse, mais une charte apocryphe, ou mal lue, ou mal copiée, peut-elle entrer en lutte avec toutes les données de la raison et de l'histoire?

comment le comte de Veasque aurait-il pu primer ceux d'Avignon, d'Orange, de Vaison et de Cavaillon? Comment la bicoque l'aurait-elle emporté sur les anciennes villes? Ce pays a plus d'importance aujourd'hui qu'il n'en a jamais eu dans l'histoire. Enfin on ne comprendrait pas comment de *Vendasca* (11) et de *Vendascensis* on serait arrivé à l'appellation romane de *Veneisi*. Toutes celles de *Venascinus* sont modernes. Nos érudits du XVII<sup>e</sup> siècle ne balançaient pas d'écrire ainsi par suite de l'idée, mal fondée comme on le voit, qu'ils avaient de l'étymologie provenant de Venasque. Toutes les bulles des empereurs, des comtes et des papes donnent *Venesinus* ou *Venayssinus*, qui est la traduction du mot roman. Les données historiques et philologiques me semblent donc d'accord pour corroborer l'opinion que j'ai cru devoir émettre en tête de cet article.

JULES COURTET.

(11) Une erreur typographique s'est glissée dans l'orthographe de ce mot, à la p. 726, du t. V de la *Revue*. Il faut lire *Vendasca* comme dans l'article ci-dessus.

---

## DÉCOUVERTES ET NOUVELLES.

---

— Notre collaborateur et correspondant en Languedoc, M. Chaudruc de Crazannes, nous annonce la découverte récente, en Provence, de deux enfouissements de médailles antiques.

La première, qui a eu lieu dans le département du Var, consistait en une certaine quantité de médailles impériales de bronze (du Haut-Empire), très-bien conservées, et parmi lesquelles on remarquait un fort beau médaillon, du même métal, de Marc-Aurèle. Ce petit trésor était enfermé dans une sorte de très-grand vase en forme d'urne, en plomb, ayant pour ornement une figure en relief de deux gladiateurs ou athlètes. Ce vase cylindrique paraît avoir été une fontaine, à en juger par un trou rond qui existe tout au bas, et qui semble avoir servi à placer un robinet. Il y avait encore dedans plusieurs assez grands poids, aussi en plomb, avec poignée en fer. Une partie de ces médailles et le médaillon de Marc-Aurèle ont été acquis par le savant numismatiste d'Aix, M. de Lagoy. Bien que cette dernière pièce ne soit point inédite et qu'elle ait été décrite par Mionnet, sa parfaite conservation la rend précieuse pour un collectionneur.

Les gladiateurs figurés sur l'urne dont il vient d'être parlé y sont représentés dans l'attitude de combattre l'un contre l'autre. Ils sont armés de boucliers carrés, en forme de tuile, et ils ont les bras couverts de bandes de métal formant brassard (1).

Le second enfouissement, annoncé plus haut, et découvert aux environs de Marseille, consiste en quatre cents médailles de bronze de *Massalia*. La dimension de ces pièces tient le milieu entre le grand et le petit module.

Une de ces médailles inédites des Massaliotes vient d'être gravée et décrite dans une dissertation de M. de Crazannes, insérée dans le premier numéro de la *Revue Numismatique française*, pour l'année 1849. On reviendra encore sur cette dernière découverte intéressante, bien que les monnaies de *Massalia* et de ses colonies offraient déjà, avant qu'elle n'eût eu lieu, la plus nombreuse et la plus riche suite, dans ses différentes séries, des médailles appartenant à l'autonomie gauloise ou celto-grecque.

(1) La pose et l'action de ces athlètes, nous rappellent celles de la statue antique connue sous la dénomination du *gladiateur combattant* et du *discobole*.

— M. Ch. Lenormant vient d'ouvrir son cours au Collège de France. Nommé récemment à la chaire d'archéologie égyptienne vacante par la mort de M. Letronne, le professeur a montré, dès ses premières leçons, qu'il était digne de succéder au créateur de la philologie égyptienne et au savant célèbre que l'Europe vient de perdre. Depuis longtemps M. Lenormant est familiarisé avec l'Égypte. Élève et ami de Champollion, compagnon de ses travaux, c'est par l'étude des monuments de cette contrée mystérieuse qu'il a débuté dans la science. Aujourd'hui il rentre dans cette voie, et tout nous présage que son enseignement doit être aussi utile que fécond. Les procédés par lesquels on est arrivé à lire les écritures égyptiennes, ou, pour mieux dire, la démonstration de cette merveilleuse découverte, des notions nouvelles sur la langue, telles sont les matières qui doivent être l'objet du cours cette année, et ce peu de mots suffira pour donner à nos lecteurs la plus haute idée du but et du caractère de cet enseignement.

— Les travaux du chemin de fer de la ligne de Bordeaux amènent chaque jour des découvertes archéologiques; ce sont des poteries romaines de toutes formes et de toutes dimensions, portant les initiales du consul romain ou les attributs des divinités à qui ils étaient consacrés. On trouve aussi des tuiles, des antéfixes, des fragments de marbre, de verre, etc. Sur un petit bronze de Constantin le Grand, trouvé il y a peu de temps, on lit au revers : *Gloria exercitûs*. — Auprès de la Souterraine, département de la Creuse, on a exhumé un Marc-Aurèle d'or : revers, Pallas debout, *Tribunus plebis II, consul II*, frappé l'an 148 de J. C. ; un quinaire d'or, de *Libius Severus*, Sévère III, empereur romain, de 461 à 465 : revers, *Victoria Augustorum* ; deux deniers consulaires d'argent : l'un de *Marcus Nerennius*, contemporain de Cicéron, et l'autre de *C. Plantius Hypsæus*, de l'an 424 de Rome ; plus près de Limoges, un denier d'argent de Guillaume, comte d'Auvergne, 886 à 918, et d'Eudes, roi de France, frappée à Limoges, l'an 887 ; un écu d'or à la couronne de Charles VIII, roi de France, de 1483 à 1497.

— La vente de la bibliothèque de M. Letronne commencera le 29 mai, aux Archives nationales, et finira le 27 juin. Le catalogue, composé de plus de trois mille articles, se distribue chez M. Delion, libraire chargé de la vente.

## BIBLIOGRAPHIE.

---

*Les ducs de Bourgogne, Études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XV<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement dans les Pays-Bas et le duché de Bourgogne*, par Léon de LABORDE, membre de l'Institut. 2<sup>e</sup> partie, tome I. Preuves. — Paris, PLON frères, 1849.

Cet ouvrage est une collection de documents fort curieux sur l'histoire de l'art en Europe au XV<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement dans les Pays-Bas et le duché de Bourgogne. En les recueillant, M. Léon de Laborde se proposait d'en tirer la substance d'un livre qui eût offert un tableau de l'état des arts au XV<sup>e</sup> siècle, et dans lequel il eût pris pour cadre l'histoire des ducs de Bourgogne. L'intention manifestée par l'Académie royale de Belgique, de réunir les documents nécessaires à la composition d'une histoire artistique de la Belgique a naturellement conduit notre savant collaborateur à ajourner son projet. Il a dû se borner à publier simplement les pièces et les matériaux qu'il avait recueillis dans les archives de Lille et de Dijon. Ce volume est consacré à celles de la première de ces villes. Il est précédé d'une introduction qui présente un examen analytique et raisonné des diverses catégories de documents auxquels M. Léon de Laborde a eu recours, un aperçu de leur importance relative et de la valeur des renseignements qu'ils fournissent. Chacun des dépôts d'archives, consultés par l'auteur, ceux de Lille, Dijon, Bruxelles, Namur, Tournay, Bruges, Gand, Louvain, Ypres, Liège, Anvers et d'un grand nombre d'autres villes de la Belgique, fait l'objet d'une section séparée de l'introduction. Et ces notions fournissent à M. de Laborde l'occasion de donner, soit dans le texte, soit en note, des détails curieux, des anecdotes piquantes dont l'histoire de l'art et de la diplomatie fera son profit. On ne lira pas, par exemple, sans un vif intérêt cette lettre où le commis des archives, Ropra, protestait courageusement contre l'ordre brutal et ignorant du ministre Garat, et sauvait le précieux dépôt confié à sa garde. Le vandalisme de 93, dont M. de Laborde cite de tristes preuves, à propos des dépôts où il s'est exercé, lui inspira une bien légitime aversion. Quelles pertes irréparables ce règne de la barbarie et de la stupidité n'a-t-il pas amenées dans nos archives? Mais pourquoi, à une époque plus éclairée, l'administration de la

guerre a-t-elle continué à suivre les errements des vandales de la terreur? Puisque l'examen du livre de M. de Laborde nous conduit à parler des archives provinciales et de la dispersion fâcheuse de tant de pièces qui devraient y trouver place, nous sera-t-il permis d'élever une plainte, de rappeler que sous le règne de Louis-Philippe on a continué à faire des gargonsses avec les curieux parchemins enlevés aux abbayes? Nous possédons nous-mêmes plusieurs de ces chartes arrachées à l'inexorable administration de l'artillerie, qui n'a consenti à se désaisir de quelques-uns de ces monuments curieux qui allaient être anéantis, qu'à la condition qu'on lui donnerait en échange un poids équivalent de parchemin neuf. Il faut donc le reconnaître ici comme en bien d'autres circonstances, le gouvernement révolutionnaire n'a pas eu le temps d'opérer son œuvre de destruction et d'anéantir tout ce qui blessait l'égalité et la raison; la plupart des actes de vandalisme qui ont dépouillé la France de tant de monuments précieux pour l'histoire et pour les arts, datent d'une époque postérieure et sont dus à l'indifférence et à l'ignorance des employés de l'État. Nous avons parlé de la lettre du commis Ropra, citons encore quelques-uns des faits que M. de Laborde rapporte dans son introduction. Les miniatures des manuscrits donnent au savant académicien l'occasion de remarques tout à fait neuves sur l'histoire, la marche de la peinture flamande, à la fin du XIV<sup>e</sup> et pendant le XV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à son plus bel âge. L'auteur assigne à chaque sous-division de cette école ses caractères distinctifs, il s'attache surtout à nous montrer la formation du style flamand que domine la grande figure de Van Eyck. A Gand, et dans plusieurs autres villes de Belgique, M. de Laborde signale l'existence de documents d'une espèce particulière et dont la rareté augmente encore le mérite. Ce sont d'abord des planches de cuivre sur lesquelles les orfèvres du métier faisaient graver leurs noms et frappaient leurs poinçons. Ces planches, qui datent du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, sont de nature à jeter un grand jour sur l'histoire encore fort obscure de l'orfèvrerie. Ce sont ensuite les dessins originaux de divers monuments gothiques, à savoir le dessin de l'hôtel de ville aux archives de Gand; le projet des tours et du portail de l'église Saint-Pierre à Louvain; celui du clocher de Saint-Wandru, à Mons; le dessin du clocher de la cathédrale de Malines et un projet d'hôtel pour le grand conseil.

Nous ne pouvons analyser les pièces que renferme le livre de M. de Laborde. Mais des tables disposées avec le plus grand ordre et sous la forme la plus méthodique et la plus commode, permettent



de recourir sans peine à leur contenu, d'y trouver de suite l'objet qu'on cherche, et simplifient elles-mêmes notre tâche en mettant à l'avance sous nos yeux les sujets sur lesquels ces documents jettent le plus de lumière. Et d'abord nous voyons la biographie si peu connue de Jean Van-Eyck sortir comme d'elle-même de ce volumineux assemblage de comptes, de correspondances, d'inventaires. Avec ces pièces en apparence si sèches, il est possible aujourd'hui de reconstruire en grande partie la vie de ce grand artiste, de donner un aperçu de l'histoire de sa famille et de ses élèves, et notamment de Roger van der Weyden, le plus distingué d'entre eux.

Le livre de notre savant collaborateur n'aurait-il atteint que ce but, ce serait déjà un important résultat; mais les patientes investigations n'ont pas eu ce seul succès; elles ont encore révélé l'existence d'une foule d'artistes éminents, d'artisans artistes, dont les noms se chercheraient vainement dans les dictionnaires des artistes publiés jusqu'à nos jours. Les gloires du XIV<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas seulement à la Belgique que M. de Laborde les rend, c'est à la France aussi, à la Bourgogne, qui donnait alors la main aux Pays-Bas et qui marchait dans cette voie féconde dont la trace avait été négligée par l'érudition du siècle dernier. A la fin de l'ouvrage se trouve une table chronologique de tous les artistes, artisans, auteurs d'ouvrages d'art du XV<sup>e</sup> siècle, sur lesquels les pièces publiées donnent quelques détails. C'est cette liste qui fait juger de l'abondance des faits que ce savant académicien a moissonnés.

Rappelons ici les noms de quelques-uns des plus-importants. Pierre Appelmans, architecte de la cathédrale d'Anvers, qui commença le clocher et mourut en 1434; Jehan de Beaumes, peintre verrier, qui travailla, en 1390, à la décoration de la chapelle et des châteaux d'Argilli en Bourgogne; Henry Bellechose, de Brabant, qui peignit, en 1452, pour la chartreuse de Dijon, deux tableaux: l'un représentant la vie de saint Denis et l'autre la mort de la Vierge; Corneille de Bont, né à Bréda, maître orfèvre de Gand en 1472; Hne de Boullongne peintre, Melchior Brodlain, qui peignit en 1398, deux tables d'autel pour les chartreux de Dijon; Guillaume de Cologne, peintre de renom de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle; Michel Colombe, né à Tours en 1431, le célèbre auteur du tombeau de Philibert de Savoie; Pierre Coustain, peintre de Bourges; Hugues van der Goes, l'auteur présumé du tableau de la Cour d'appel de Paris, attribué à Van Eyck; Jacquemart de Hesdin, qui exécuta les ornements et les miniatures du livre d'heures pour le duc de Berry; Jc-

han Malouel, qui peignit cinq tables d'autel pour les chartreux de Dijon ; Martin Schongauer, peintre chef de l'école allemande ; Arnout Picornet, qui travailla à la décoration des châteaux de Germales et d'Argile ; Claux Slnter, imagier, l'un des sculpteurs des tombeaux de la chartreuse ; Claux de Wernes ou Claux de Vouzonne, neveu du précédent ; Guillaume Wyelant, enlumineur de miniatures.

Outre les détails biographiques, le lecteur trouvera dans le livre de M. de Laborde des renseignements de toute nature sur les arts du dessin, l'orfèvrerie, la broderie, la fabrication des tapis et objets d'ornement ; des documents complètement inédits sur une foule de points qui touchent à l'histoire de la société au XIV<sup>e</sup> siècle, renseignements puisés à des sources véritablement authentiques, détails pris dans les témoignages écrits et contemporains.

Nous attendons avec impatience le tome qui contiendra les archives de Dijon, et dans lesquels seront complétés plusieurs des points que M. de Laborde n'a fait qu'indiquer dans ce premier volume. Mais quoique la mine ne soit qu'à moitié exploitée, nous pouvons déjà dire qu'elle a fourni au-delà de ce qu'on pouvait espérer.

Si, comme nous l'espérons, M. de Laborde fait paraître un jour l'histoire dont il publie aujourd'hui les pièces justificatives, nous aurons sans doute des louanges à lui adresser pour le parti qu'il aura tiré de leur contenu. Jusqu'à présent, il ne nous est permis que de le remercier au nom de la science, pour le zèle, la persévérance qu'il a apportés à réunir ces matériaux précieux. Cette publication est du nombre de celles qui trouvent dans l'utilité dont elles sont pour tous, l'éloge le plus solide qu'on en puisse faire.

ALFRED MAURY.

*Transactions of the British archeological association at its third annual Congress held at Gloucester, august 1846, consisting of the papers read at the several meetings, together with an account of the exhibitions and excursions made by the association during the Congress.*  
In-8° de 346 pages et 12 planches. Londres, H. G. Bohn, 1848.

Ce volume, que des circonstances indépendantes de la volonté du conseil d'administration de l'association n'ont pas permis de publier plus tôt, contient les principaux mémoires qui ont été communiqués par les membres de cette savante société au Congrès archéologique tenu à Gloucester. Il est orné de nombreuses gravures d'une très-

belle exécution. Les documents contenus dans ce volume fournissent la preuve que l'association archéologique de la Grande-Bretagne comprend parfaitement la science qu'elle pratique; qu'elle n'est pas exclusive et qu'elle s'occupe aussi bien de monuments de haute antiquité que de monuments du moyen âge. C'est un point sur lequel nous ne saurions trop la louer parce qu'elle peut servir d'exemple à quelques autres sociétés du même genre, desquelles nous ne pourrions pas faire le même éloge. Ce volume est divisé en quatre sections : la première renferme des remarques très-savantes de MM. H. Fryer, Th. Wright, L. B. Larking et B. Post, sur des manuscrits d'une haute importance historique. La deuxième renferme les mémoires sur des monuments antiques, antérieurement à l'ère chrétienne, parmi lesquels nous remarquons les détails fournis par M. T. Farmer Dukes sur des inscriptions et des poteries romaines de l'ancienne ville d'Uriconium dans le comté de Salop. — Des observations sur le Dorsetshire dans l'antiquité, par M. Ch. Warne. — Des remarques de M. F. W. Fairholt, sur des fibules d'un travail remarquable trouvées en Irlande. — Un mémoire de sir Samuel Rush Meyrick sur l'ancienne religion payenne dans les îles de la Grande-Bretagne. — Un article intéressant de M. A. C. Kirkmann sur quelques monnaies gauloises. La troisième section renferme un rapport historique de M. J. Green Waller sur la manière d'employer la peinture dans la décoration des églises au moyen âge. — Un mémoire sur les bracteates et autres monnaies anciennes de l'Irlande, par M. J. Lindsay. — Une note de M. Ed. Pretty, sur un émail curieux qui existe sur le tronc des pauvres dans l'église de Smarden Kent. Cet émail représente trois personnages dont l'un tient un enfant sur les fonts baptismaux. — Une note de M. T. J. Pettigrew, sur un vase orné de figures symboliques et dont la forme est désignée sous le nom de *Tankards*. La quatrième section renferme une description de l'église de l'abbaye à Gloucester, par M. Ed. Cresy. — Une note fort intéressante de M. J. Adey Repton sur la forme de l'arc en rapport avec l'âge des monuments. Avant de se séparer, les membres du Congrès ont fait de nombreuses excursions archéologiques dans le Gloucestershire. Nous regrettons que la place ne nous permette pas de mentionner ici tous les savants et intéressants travaux de la société archéologique contenus dans ce volume, mais nous y reviendrons dans l'examen de la troisième et quatrième année du recueil que publie la docte société.

J. A. L.

# LETTRE A M. HASE,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

## SUR LES ANTIQUITÉS DE MAKTER

ET SUR CELLES DE L'ANCIENNE ZEUGITANE,

PAR M. E. PELLISSIER,

CONSUL DE FRANCE A MALTE (1).

Malte, le 4 novembre 1848.

Je vous ai parlé, Monsieur, dans ma dernière lettre archéologique des ruines d'Hamada, de Zanford et de Shibah, villes considérables qui dominaient les vallées de l'Oued-Kheled et de l'Oued-Rouhia. Celle de la Siliana, qui prend aussi sa source dans cette région centrale et montagneuse, est dominée à son origine par les ruines infiniment plus importantes de Makter (2).

Makter est situé sur un plateau vaste et élevé à l'orient de l'Hamada des Oulad-Ayar. Cette ville paraît avoir eu l'étendue de Nancy ou de Dijon. On peut encore en plusieurs endroits suivre l'alignement de ses rues, dont les principales aboutissaient à de grands et somptueux édifices. Voici ce qu'on y trouve de plus remarquable :

1° Un grand arc de triomphe à une seule arcade dont un petit

(1) Cette lettre, que M. Hase a eu l'obligeance de nous communiquer après l'avoir enrichie de notes, fait suite à celles que nous avons publiées précédemment. Voy. t. I, p. 810; t. II, p. 495; t. IV, p. 261, 394; t. V, p. 304, 385. Ces lettres forment ensemble un ouvrage complet et instructif sur les antiquités romaines de la régence de Tunis. (*Note de l'éditeur.*)

(2) On ne doute plus aujourd'hui que les ruines de Makter ne soient celles de Tucca Terebinthina, ville mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin. L'identité des deux localités a été déjà reconnue par sir Grenville T. Temple (*Excursions in the Mediterranean*, vol. II, p. 259), M. le colonel Lapie (*Recueil des itinéraires anciens*, p. 12, 14 et 15), et M. d'Avezac (*Études de géographie sur une partie de l'Afrique septentrionale*, p. 121). Shaw (*Voyages*, tome I, p. 256 de la traduction française) se trompe en plaçant Tucca Terebinthina à Shihah, qui ne peut être que Sufes.

cours d'eau ronge les fondations. Il y a des niches vides sur chaque face. On voit quelques traces de lettres sur la frise, mais je n'ai rien pu distinguer.

2° Un long aqueduc dont une vingtaine d'arches sont encore debont.

3° Un mausolée d'une cinquantaine de pieds de hauteur, formé d'une base carrée percée d'une porte basse, d'un socle orné de six pilastres corinthiens, et d'une niche en retraite sur un soubassement de trois pieds. La partie où est ménagée la niche est également ornée de pilastres, et couverte d'une toiture en pointe. On lit en gros caractères sur le soubassement de la niche,

D. M. S.

Il y a au-dessus de la porte une longue inscription dont je n'ai rien pu déchiffrer.

4° Un mausolée cubique paraissant avoir été surmonté d'une statue. Sur la face opposée à la porte on lit :

D. M. S.

C. VERRIVS POSATVS Q. QVINTII FILL. P.P. HIIIVR. O.

OMNIBVS HONORIBVS FVNCTVS. PIE VIXIT

AN LXV. H. S. (1).

5° Un petit amphithéâtre creusé dans un monticule, n'ayant que deux cents pas de circuit et fort dégradé.

6° Un grand édifice, romain par sa base, paraissant avoir été la nef d'un temple. Des constructions plus récentes en petites pierres ont été entées sur les ruines de l'édifice primitif dans le but, à ce qu'il semble, d'en faire un ouvrage de défense militaire.

7° Les ruines très-confuses et fort entassées d'un grand temple.

8° Un arc de triomphe à une seule arcade orné sur chaque face de deux grandes colonnes supportant l'entablement. En dedans est un petit portique d'un très-mauvais effet. On lit sur la frise de celui-ci :

(1) *Dis Manibus sacrum. Caius Verrius Rogatus, Quinti Quintili fil[ius], flamen] perpetuus, triumvir, omnibus honoribus functus, pie vixit annos sexaginta quinque. Hic situs [est].* Publié par sir Grenville T. Temple, *Excursions*, etc., vol. II, p. 344, n° 140. Les épitaphes où l'on trouve le nom des membres ou des clients de la famille Verria, de la tribu Palatine, épitaphes fréquentes en Italie, en Angleterre et dans le midi de la France, sont très-rares en Afrique.

. . . . . TRAIANO OPTIMO AVG.  
 GERMANICO PARTHICO P. M..... EP. XXI IMP. XII. COS  
 . . . . . S. DEDIC. D.D. P-P. S. (1)

9° Un joli petit mausolée orné d'un bas-relief représentant un taurobole et portant une longue inscription bien conservée dont une pluie intense et glaciale ne me permit de copier que ce qui suit :

C. IVLIO PROCVLO FORTVNA... ANO PATER  
 FILII MEMORIAE.... VIVM.SI.... REP.... OR  
 IN ANNIS VIGINTI DVOBVS QVOS PARCAE  
 INNVMERIS VITAE LAVDIBVS OMNEM AETATEM. R. EDDIDIT.  
 5. NAM PVER PVBERTATIS EXEMPLA BENE VIVENDO DEDIT  
 PVBERTATIS INITIA IVVENILI CORDE EDIDIT.  
 IVVENTVTIS MAXVMA EXORNAVIT  
 SIGNAMQVE..... SVO TEMPORE MVLTIS ANNIS VIXERIT  
 PVER INGENIO VALIDVS PVBES PVDICVS IVVENIS ORATOR IVIT  
 10 EI PVBLICAS AVRES TOGATVS.....  
 IN PARVO.... TEMPORE..... SPIRITVS  
 IN QVEIS.... PATRIO OPERE  
 PERPETVA REQVIES CO.....  
 . . . . . (2)

(1) [*Imperatori Cæsari divi Nervæ filio, Nervæ*] Trajano, *optimo Augusto, Germanico, Parthico, pontifici maximo, [tribunic]æ potestatis vicesimum, imperatori duodecesimum, consuli [sex]tulo, patri patriæ, civis reipublicæ Tuccens[is] (?) dedicatum decurionum decreto posuerunt.* L'inscription de cet arc de triomphe est de la dernière année du règne de Trajan, mort le 9 ou le 10 août 117 de J. C. La mention du vingt-unième tribunal de cet empereur, à la ligne 2, mérite d'être remarquée; elle se trouve aussi sur les médailles de Tyr, publiées par l'abbé Belley, et dans une inscription des *Aratispitani* d'Espagne. Toutefois dans notre transcription nous avons snivi la copie donnée par sir Grenville T. Temple (*Excursions*, etc., vol. II, p. 255), qui a cru lire sur le même monument . . . QTEST.XX; M. Raoul-Rochette (*Journal des Savants*, année 1824, p. 246) ayant démontré que la durée du règne de Trajan ne peut être étendue au-delà de la vingtième année.

- (2) *Caio Julio Proculo Fortuna[ti]ano pater  
 Filii memorie [ti]tulum si[bique] (?) e[re]x[it] (?) . . .  
 In annis viginti duobus quos Parca [præ]stinavit (?) ,  
 Innumeris vitæ laudibus omnem ætatem reddidit (?) .  
 5. Nam puer pubertati exempla [optima] bene vivendo dedit :  
 Pubertatis initia juvenili corde edidit :  
 Juventutis [vitam] maxuma exornavit [gloria],  
 Sic namque [ut brevi (?) ] suo tempore nullis annis vixerit.  
 Puer ingenio validus, pubes pudicus, juvenis orator fuit.*



TONIO AVG. PIO PONT. MAX.

....B...., POT. XXI....(1)

Sur un autre piedestal :

COS. . . . .

BASSVLAE. . . . .

NVMISIAE. . . . .

PROCVLAE. . . . .

M. MVNA. . . . .

PO. . . . .

NI P. D. . . . .

P. P. (2).

Sur une pierre tumulaire :

A. V. S. AN..

VS. S.... FRIS

VIXIT IN PA

CE ANNIS..

. . . . . (3)

A trois quarts de lieue de Makter on trouve sur les bords de l'Oued-

(1) Voy. sir Grenville T. Temple, *Excursions*, etc., vol. II, p. 341, n° 127. *Imperator* [Cæsari divi Hadriani filio, divi Trajani Parthici nepoti, divi Nervæ pronepoti, Tilo Ælio] Hadriano Antoni[n]o Augusto Pio, pontifici maximo, [tri]b[uniciæ] potestatis vicesimum primum[, imperatori iterum, consuli quartum, patri patriæ] . . . . Le piédestal sur lequel se lit cette inscription qui est de l'an 159 de J. C., était sans doute surmonté de la statue de l'empereur Antonin le Pieux alors régnant.

(2) Sir T. Temple, *Excursions*, vol. II, p. 343, n° 134 : Coc[ceiæ] Bassulæ Numisiæ Proculæ Marcus Muna[tius] Po[pilia]ni filius(?).. pecunia publica (?). Bassula Procula semble avoir vécu peu de temps après son jeune et lettré compatriote Julius Proculus (voy. la note de la p. 132); car ce fut vers le III<sup>e</sup> siècle de notre ère que commença l'usage d'ajouter aux noms et aux surnoms ceux des aïeux de la même famille et même ceux des parents collatéraux; ce qui explique pourquoi sur les monuments épigraphiques des siècles suivants le même personnage est quelquefois désigné par quatre, cinq ou six noms. Celui de Cocceia a été porté par plusieurs patriciennes, affranchies et esclaves dont Glandorp (*Onomasticon historia Romanæ*, col. 249) a donné une liste qu'il serait facile d'augmenter considérablement, d'après les découvertes faites depuis la publication de son ouvrage. Les Numisiæ, sur les marbres du haut Empire, appartiennent presque tous à la tribu Palatine; mais on sait que ces désignations disparaissent à partir du règne de Caracalla.

(3) Peut-être: Aulus An[ni]us S[abin]o (?)] fratri. Vixit in pace annis.... Inscription chrétienne.



Zafat, un des petits cours d'eau dont la réunion forme l'Oued-Siliana, dans une position âpre et pittoresque les ruines d'un très-grand château que les Arabes appellent *Bou Fatha*. Ce château paraît avoir été construit dans la période de l'occupation byzantine avec des matériaux pris dans les ruines amoncelées par les Vandales. Vous savez, Monsieur, vous qui avez parcouru l'Algérie avec cette sûreté d'appréciation archéologique qui a répandu tant de lumière sur les antiquités de cette contrée, que les constructions de cette époque ont dans le nord de l'Afrique un caractère qui ne se laisse pas méconnaître.

J'ai trouvé à Bou-Fatha les inscriptions suivantes sur des pierres engagées dans les murs byzantins ou que le temps en a détachées :

. . . . . IMO SEVERO  
ARABICO ADIA. . . . .  
. . . . . OM. . .  
. . . . . IMP. COS. II  
. . . . .  
D. D. P. P. (1)

VERERIVS. . . . . RIA  
NVS NEDVB. . . . . ONC  
VMQVA. . . . . ERETVR  
INER. O. . QVIS. . . MOR  
TA. . . PIIS ET CONDITV  
S. . . MO. . . . CTORIANVM  
SCRIBERE C. . . . MTVN.  
VI. . . SOMNES PARTITVS  
OPES. . POSTERITATIS AM. .  
. . . . . NA PIETATE RELIN  
QVIT VICXIT (*sic*) ANNIS  
. . . . . X (2).

(1) [*Imperatori Casari Lucio Septimio Severo [p]ro Pertinaci Augusto Arabico, Adia[benico, Parthico maximo, p]ro[n]t[if]ici maximo, tribuniciæ potestatis . . . , imperatori . . . , consuli iterum; [patri patriæ, cives reipublicæ Tuccensis (?)] decurionum decreto posuerunt. Dédicace dont la date doit être fixée entre l'an 195 où Septime Sévère reçut du sénat les titres d'*Arabicus, Adia-benicus, Parthicus*, et l'an 202, où il fut consul pour la troisième fois.*

(2) Malgré l'état déplorable où ce curieux document est réduit, on voit qu'on y exaltait, en vers hexamètres, les libéralités d'un riche citoyen de Tucca nommé

UMBRIA VEIA  
VICXIT (sic) IN PACE  
ANIS (sic) XIII M. S. (1).

UMBRIA C.... DO..  
IN PACE VICXIT  
ANNIS XLIII  
MENSES III (2).

P. ALLIAE SATVRNINAE IVLIVSMA XIMVS  
HANC. . . . EM DICAVIT SEMPER  
QVE MEMORIAM PIAE CONIVGIS  
MORE SEMET. . . . . (3)

Victorianus qui, après avoir partagé tous ses biens, *omnes partitus opes*, en lègue la jouissance aux générations futures :

*Posteritatis am[ans al]ma pietate relinquit.*

Des actes semblables de patriotisme, d'humanité ou d'ostentation étaient très-fréquents dans les colonies et les municipes romains. Il est possible, sans doute, que l'influence de la mode, la vanité et la réalité des familles opulentes aient quelquefois suppléé au manque de générosité; mais le résultat fut le même, et beaucoup d'inscriptions réservées dans les diverses provinces de l'empire nous ont conservé des dispositions testamentaires semblables à celles de Caius Fæsellius, de la ville de Rimini, qui destina une somme fort considérable *ad emptionem possessionis cujus de redditu, die natalis sui, sportularum divisio semper celebraretur*. Voy. Gruter, p. MXCIV, n° 2, Fleetwood *Insc. sylloge*, p. 144, et Garuffi *Lucerna lapidaria* (Ariminii, 1691, in-4°), p. 20.

(1) *Umbria Veia vicxit in pace anis tredecim, mensibus....*

(2) *Umbria C[heli]do[nia(?) in pace vicxit annis quadraginta tribus, menses (sic) tres*. Les noms propres de femme Apra, Asella, Chelidouia, Columba, Damalis, Felicula ou Felicla, Melissa, Palumba, Porcella, Tigris, Vitella, Ursa, Ursula se rencontrent souvent dans les épitaphes chrétiennes.

(3) Sir T. Temple, *Excursions*, vol. II, p. 342, n° 128. *Pallia Saturnina Julius Maximus [quondam suæ] hanc [operis stru]em dicavit, semper [ut . . . ., simul]que memoriam piæ conjugis [recoleret(?). . . . a]more semet[ipsu]m....* On connaît les discussions animées des érudits du seizième et du dix-septième siècles sur la question compliquée si les femmes romaines portaient réellement des prénoms. Aujourd'hui la critique a reconnu que les savants qui jadis ont traité ce sujet, Castalio (*Adversus feminarum prænominum assertores*, Romæ 1594, in-4°), Robortello, Panvini, Sigonius et beaucoup d'autres, n'ont pas toujours assez apprécié les changements introduits à cet égard par la suite des siècles; que Plutarque, dans un passage souvent cité (*Vita Marit*, cap. 1: Οὐδεμὶς γὰρ γυναικὶ τίθειται τῶν ὀνομάτων τὸ πρῶτον), n'a pu parler que de l'usage établi de son temps; et que, si quelques autres prénoms n'ont pour autorité que les leçons douteuses ou évidemment fautives, celui du moins de Publia se trouve dans des inscriptions dont l'authenticité ne saurait être contestée, principalement dans celles qui ont été

A une quinzaine de kilomètres à l'est de Makter s'élève le Djebel-Kissera, qui est une des localités les plus curieuses de la régence de Tunis. C'est une montagne ronde couronnée d'un cercle de rochers abruptes et surmontée d'un plateau à deux étages. Le village, ou plutôt la petite ville de Kissera, chef-lieu de ce canton, est situé sur les pentes très-roides qui font face à Makter. Kissera est un amas confus de groupes de maisons jetés sans ordre sur des pointes de rocher et séparés moins par des rues que par des ravins où coulent de nombreux ruisseaux. Dans les grands froids de l'hiver, assez rude sur ces montagnes, ce n'est plus qu'un glacier incliné où l'on court risque à chaque pas de se casser le cou; mais en été c'est un séjour frais, agréable, pittoresque et très-ombreux.

On trouve à Kissera un grand château byzantin dont plusieurs pierres, provenant de constructions antérieures, portent des fragments de sculpture et d'inscriptions tumulaires. On y voit aussi beaucoup de débris antiques dispersés, tels que tronçons de colonne, chapiteaux, etc.; sur le plateau qui domine la ville on trouve une très-grande quantité de ces pierres levées, si communes dans notre vieille Gaule. Vous aurez à juger, Monsieur, si cette circonstance ne serait pas expliquée par le fragment d'inscription suivant qui m'a semblé indiquer qu'une légion gauloise a occupé cette localité :

IVLIVS... IIV..... VO..... INGALLIA... O..  
 ... NIS..... VX PATRIAE GRA... M..... VIR...  
 GERMANIAE. . . . .  
 LEGIONIS IN. . . . . NIV. . . . . (1)

Sur le grand plateau de Kissera, non loin du village de Gheria, on trouve, au milieu de ruines romaines éparses, une construction encore debout du genre de celles que les Arabes appellent *Hanouth-el-Hadjem*. Le nom de la localité est Ghemana.

Dans la vallée qui est entre Kissera et les montagnes de Makter,

découvertes en Pannonie et en Dace. On pourrait y joindre la nôtre si on voulait lire *Publiæ Altæ*. Nous avons néanmoins suivi la transcription donnée par sir T. Temple : il y a un *Lucius Pallius*, *Lucii filius*, *Sulpicianus*, dans les Recueils de Reinesius, p. 461, et de Fabretti, p. 37, n° 180.

(1) A la deuxième ligne on pourrait lire : ..... [red]ux, patriæ gra[tia]m [persol]vit, en supposant que ce militaire nommé Julius, après avoir appartenu à une légion stationnée dans la Gaule, *in Gallia*, se serait, à son retour, acquitté d'un devoir de reconnaissance envers sa ville natale.

on rencontre des ruines sans importance à Ksar-Hammam, Enchir-Djenan, Enchir-Djaïac et Enchir-Khelfel-Allal.

Au pied du Djebel-Kissera dans la direction du Djebel-Trozza, on trouva un petit château antique que les Arabes appellent *Ksar-Ksiba*. J'en ai rapporté le fragment d'inscription que voici :

. . . . D . . . . .  
 IXAV. . . . .  
 . . . PT. . . . . LA. .  
 . . . . CP. . . . REM  
 . . . . NE. . . SS. .  
 . . . . SSF. PER. . . .  
 . . . . A. . . STROIST.

Au delà de Ksar-Ksiba et au-dessous du Djebel Trozza on trouve quelques ruines dans une localité appelée *El Alla*.

A l'est du Djebel-Kissera est le village de Mansoura, qui a eu son degré de célébrité sous les Zéirites. Mansoura était alors à Kairouan ce que Versailles a été à Paris. Maintenant ce n'est qu'un hameau fort misérable où l'on trouve quelques ruines.

A l'est de Mansoura est le Djebel-Ousselat. Cette montagne a joué un grand rôle dans la lutte des Arabes contre la domination turque. Habitée par une population d'origine berbère, compacte et belliqueuse, elle opposa aux beys une résistance héroïque et leur fit souvent éprouver de cruels revers. Enfin, vers le milieu du dernier siècle seulement, les Ousselatia complètement vaincus et dont le nombre était fort réduit, furent contraints de se soumettre aux plus dures conditions. Ils durent abandonner entièrement leur pays qui est resté désert depuis cette époque. Le Djebel-Ousselat, tout coupé de ravins et de roches escarpées, est d'un accès très-difficile. Il renfermait autrefois une centaine de villages ou Dachera, dont les principaux étaient Oulad-Moualoum, Oulad-Manès et Tifef, résidence du caïd. A cette heure ce canton, abandonné aux bêtes fauves et au ravage des torrents, n'est plus qu'un labyrinthe inextricable. On le traverse cependant sans trop de difficultés dans la partie du nord, en suivant une vallée qui débouche dans la plaine de Kairouan à Aïn-Djeloula. Cette vallée forme le bassin de l'Oued-el-Berka, affluent de l'Oued-Nabhan où il se jette au-dessous de Sidi-Ferath. On y voit quelques vestiges d'antiquité à Enchir-el-Koubat, à Enchir-el-Souani et à Enchir-Seneub.

Il y a des ruines beaucoup plus considérables à Aïn-Djeloula, localité dont le nom revient souvent dans l'histoire de la conquête du nord de l'Afrique par les Arabes. Elles consistent en un grand château sarrasin à bases romaines, et en vastes décombres épars. Je n'y ai pas trouvé d'inscriptions.

En partant d'Aïn-Djeloula pour remonter vers le nord, on traverse une partie du territoire des Djelas-Oulad-Idir où je n'ai fait aucune découverte archéologique, puis on arrive sur celui des Oulad-Saïd. On trouve dans ce canton des ruines romaines assez insignifiantes à Enchir-Salmoun, à Enchir-Bethouma, à Dar-Mohamed-Ben-Salah, au-dessous de Takerouna, et à Enchir-Seloum sur la route de Tunis à Soussa. Il y a là les restes d'un *præsidium* et ceux d'un pont.

Au nord des Oulad-Saïd est le Fhas-el-Riah, qui est fort riche en antiquités romaines. Les localités de ce canton à signaler sous le rapport archéologique sont :

1° Le plateau de Saouaf au sud du pic de Zaghouan. On y voit un château byzantin à Enchir-Bou-Ketoun, et des ruines moins considérables à Enchir-Ben-Chérif ;

2° Djougar, localité extrêmement remarquable en ce que c'est là que commençait le grand aqueduc de Carthage, à une belle et abondante source qui sourd du milieu des ruines d'un édifice qui a dû être un temple, mais qui paraît avoir subi bien des transformations. J'en ai rapporté le fragment épigraphique suivant que j'ai copié tel que vous le voyez :

... VVMMVNIIARCAIAASREPCVNIA... (1)

Le conduit d'eau de l'aqueduc a partout près d'un mètre de hauteur et un demi-mètre de largeur. Il est percé, à distances assez rapprochées, de soupiraux circulaires. Il est souterrain, ou à fleur de terre, ou supporté par des arcades, suivant le rapport du terrain qu'il parcourt avec le plan de nivellement. Le développement de ce grand ouvrage de Djougar à Carthage est de plus de cent trente kilomètres. Je suis persuadé que la restauration n'en serait ni fort coûteuse ni fort difficile.

3° La Zaouïa de Lella-Bent-Sajda à quelques kilomètres de

(1) Serait-ce un reste de l'inscription mutilée recueillie par Shaw dans la même localité, *Voyages*, t. I, p. 194? Elle se termine par les mots, *civitas Zucchara fecit et dedicavit*. Dans le cas contraire on pourrait lire ... *uim munificentia alique pecunia posuerunt*, ou tel autre verbe analogue.

Djougar. On y voit les ruines d'un temple et quelques débris épars. J'en ai rapporté ce bout d'inscription :

.... PP DIVVS M. ANTONI. ....

4° Enchir-Doumda et Enchir-Gasbat. On y voit des ruines confuses assez considérables ;

5° Bou-Cha. On désigne ainsi deux localités peu distantes l'une de l'autre , toutes deux marquées par un petit lac , un petit mamelon conique et les ruines d'une petite ville. Shaw y avait copié deux belles inscriptions que je n'y ai pas retrouvées ;

6° Enchir-Mecherga au nord-est de Bou-Cha en tirant vers Tunis. Ruines éparses d'une petite ville. Les cinq belles inscriptions qu'y trouva Shaw dans le dernier siècle n'y existent plus, ou , si elles y existent, je ne les y ai pas retrouvées.

À l'est du Fhas-el-Riah sont les montagnes et la charmante petite ville de Zaoughan qui est dans une position ravissante. On y voit les belles ruines d'un temple bien souvent décrit. Il consiste en un portique circulaire s'étendant à droite et à gauche de la cella. On croit qu'il était dédié à Esculape. Il s'élève sur une esplanade qui domine les beaux jardins de Zaoughan , et du pied de laquelle s'échappe une source des plus abondantes. Une des portes de la ville est de construction romaine. On y lit le mot *AVXILIO*, reste sans doute d'une inscription effacée (1).

Il y a quarante-cinq kilomètres de Zaoughan à Tunis. La route passe près d'un long tronçon de l'aqueduc de Carthage et non loin d'Oudena. Les ruines d'Oudena sont fort étendues. On y distingue celles d'une citadelle et de belles citernes. M. Rousseau , premier drogman du consulat de France à Tunis , vous adressa dans le temps une description détaillée de ces ruines dont il a rapporté de beaux fragments de mosaïque.

(1) An-dessus du mot *AVXILIO* on voyait sculptée au temps de Shaw une tête de bélier ; ce qui faisait penser à ce savant que la ville romaine qui occupait l'emplacement de Zaoughan , était sous la protection immédiate de Jupiter Ammon (*Voyages*, t. I, p. 235). Mais il est possible que nous retrouvions ici une trace des superstitions astrologiques si générales et si puissantes au second et au troisième siècles de notre ère. D'après ces doctrines mystérieuses , les corps célestes , animés de l'esprit divin , pouvaient être considérés comme les plus dignes objets du culte religieux ; le zodiaque figure sur beaucoup de médailles de ce temps , notamment sur celles d'Alexandrie ; et il n'y aurait rien d'étonnant que , pendant le règne de Septime Sévère ou de Caracalla , la porte d'une ville romaine eût été mise sous l'influence favorable du signe du bélier.

Ce serait ici le lieu, Monsieur, de vous parler des ruines de Carthage. Mais que pourrais-je ajouter au volume que M. Falbe a écrit sur ce sujet? D'ailleurs, à l'exception des citernes, ces ruines parlent plus à l'imagination qu'aux yeux. Ce ne sont guère que des décombres peu saisissables. Trois pauvres hameaux arabes s'élèvent sur l'emplacement qu'occupait Carthage, savoir Sidi-Daoud, Donar-el-Chot et Mahelka, qui est le plus considérable. Les chétives cabanes de ces misérables hameaux rappellent l'époque où Didon débarqua sur ces côtes pour y jeter les fondements de la puissante rivale de Rome; les *magalia* de Virgile sont redevenues une actualité.

En face de Carthage et de la Goulette, de l'autre côté du lac, est le petit village de Radès où il existe quelques vestiges d'antiquité; mais c'est peu de chose.

Il me reste maintenant à vous parler, Monsieur, de la presqu'île du cap Bon que les Arabes appellent *Dakhelat-el-Maouïn*. Dans les montagnes qui sont à l'ouest de ce district, on trouve des ruines romaines à Enchir-el-Oudje, à Kelbia, et surtout à Aïn-Tebernok. On voit dans cette dernière localité une façade percée de trois portes encore debout. J'en ai rapporté le fragment d'inscription que voici :

. . . . . SOLIVM ESTIBALIVM THR. . . . .  
VTPYRO. O. TI. VICT.. RE REDDERETVR.. F... (1)

A Djedeida, au pied des montagnes, j'ai trouvé quelques tronçons de colonne et le fragment d'inscription suivant :

. . . . . VS BALVVS CLAR. . . . .  
. . . . . CHOA. . . . . ALBI. . . . .

Auprès d'Hammamet, petite ville maritime située au sud de la presqu'île, on trouve les ruines d'un château que les Arabes appellent *Ksar-Zeïhoun*. Shaw pense que c'était de ces ruines que provenaient deux inscriptions qu'il avait copiées à Hammamet, mais que je n'y ai pas retrouvées.

Nabel, jolie ville assez florissante au nord-est d'Hammamet, a remplacé l'antique Néapolis dont les ruines en sont très-voisines. Ces

(1) Si à la première ligne on voulait lire... *solium vestibulumq[ue] ther(ma-rum)*..., la façade dont il s'agit aurait été celle d'un bain public. L'emploi du mot *solium* dans le sens de *baaignoire* est connu de tous les latinistes.

ruines sont fort peu considérables. J'en ai rapporté deux inscriptions que voici :

MEMORIA MNVMIS  
 CLODIANI DIC AVGV  
 HO... ONDOV..... IC..  
 . . . . . (1)

COELIVS LAELIVS....  
 LAETVS. ET. . . . .  
 M. CAELIVS SYLLA F..  
 PACAIVS. AED. . . . .  
 SVPER QVANTITATEM. . .  
 . . . . X MVLTI REDACTA..  
 PECVNIA POSVERVNT  
 D.D.D. (2).

A Kourba, village situé entre Nabel et Kalibia, on trouve quelques vestiges d'antiquité, et sur un torrent qui est auprès, les restes d'un pont. Shaw y vit une inscription que je n'ai pas retrouvée.

Plus au nord, sur le bord de la mer, on trouve les ruines d'un

(1) *Memoriae Marci Numis[i] Clodiani, decreto [decurionum?]* augur[is] creati.... Dans les municipes romains, les augures, dignitaires très-considérés, étaient nommés par le collège des décurions. Ceux de Snasa, ville aujourd'hui détruite de l'Umbrie, conférèrent cet honneur à Lucius Octavius Rufus, tribun militaire de la quatrième légion scythique, *augur ex decreto decurionum creato*; et Rufus manifesta sa reconnaissance d'une manière qui, d'après nos idées actuelles, peut paraître assez étrange : *lavationem gratuitam municipibus, incoleis (sic), hospitibus et adventoribus, uxoris (sic), servetis, ancillisque eorum in perpetuum dedit*. Gruter, p. CDXLIV, n° 8, et Cimarelli *Istorie d'Urbino*, p. 167. Quant aux *Numisii*, voy. plus haut, p. 133, note 2.

(2) *Coelius Laelius[.... filius,] Laetus, et... Marcus Caelius, Sylla filius. Pacatus, æd[iles.] super quantitatem [promissam, e]x multis redacta pecunia posuerunt, donaverunt, dedicaverunt*. Les sommes provenant des amendes (*æs multaticum, pecunia multaticia*) étaient employées par les questeurs ou les édiles tantôt à célébrer des jeux (Tite Live, X, 23), tantôt à élever des édifices religieux ou d'utilité publique. Le monument auquel se rapporte l'inscription ci-dessus, paraît avoir été érigé en partie du produit de ces amendes, en partie aux frais des édiles de Néapolis qui s'étaient engagés à y contribuer pour une certaine somme (*quantitas*, dans la latinité du second siècle) de leurs propres deniers. Parmi les nombreux documents qui attestent cet usage un des plus anciens paraît être celui qu'a publié Maffei, *Mus. Veron.*, p. 469, n° 2 : *QVAISTORES AIRE MOLTATICOD DEDERONT*. Les édiles sont nommés dans une inscription publiée par Donati, *Supplem. ad Thes. Murat.*, t. II, p. 263, n° 1.



château que les Arabes appellent *Ksar-Saad*. Peu loin de là et dans l'intérieur des terres on voit un autre grand château au petit village de Gourchine. J'en ai rapporté le fragment d'inscription qui suit :

IN. . . . .  
 RINNIC. . . . .  
 TVCHIPATAV. . . .  
 .. SEPTIMIA. . . D.  
 . . . . . (1)

Kalibia, l'ancienne Clypea, est une fort petite ville avec un château où le gouvernement tunisien entretient une garnison. On y voit quelques faibles vestiges d'antiquité et les traces de l'ancien port.

A cinq lieues de Kalibia, au sud-ouest du cap Bon, est le village d'El-Aouria qui par lui-même n'a rien de remarquable ; mais à deux kilomètres plus au nord on voit, sur le bord de la mer, d'anciennes carrières qui le sont beaucoup. C'est une réunion de vastes caves, communiquant entre elles, fort élevées et toutes percées de grands ciels ouverts carrés. On trouve dans plusieurs des blocs à demi-déchâchés par la main de l'homme, travail inachevé des antiques générations. Ces carrières sont probablement celles dont parle Strabon (2). Shâw paraît persuadé que ce site est celui que décrit Virgile dans le premier livre de l'*Énéide*, et où il fait débarquer Énée ; mais il faut avoir l'imagination bien complaisante pour faire ce rapprochement. Quoiqu'il en soit, lorsque je visitai ces caves, la mer furieuse et une barque brisée donnaient un démenti formel aux paroles du poète, *œquora tuta silent*.

On trouve quelques vestiges d'antiquité à Sidi-Daoud au-dessous d'El-Aouria, ainsi qu'à Hammam-Courbès, mais c'est fort peu de chose. On en voit de plus considérables dans les montagnes abruptes qui dominent Courbès, et au pied de ces mêmes montagnes sur le bord de la mer dans une localité appelée *Méraïssa*. Enfin on voit plusieurs gros amas de ruines entre la petite ville de Soliman et Hammamet.

Dans une série de lettres dont la première remonte à 1844, vous

(1) A la troisième ligne de cette épitaphe dressée par Septimia il y avait probablement *Eu]tychis Patav]ini*, noms qui semblent être ceux d'un esclave ou d'un affranchi.

(2) Lib. XVII, cap. III, § 16, p. 831.

avez eu l'indulgence, Monsieur, de me suivre dans mes diverses incursions dont celle-ci est la dernière; car j'ai quitté la régence de Tunis depuis le mois d'avril dernier. Vous avez bien voulu éclairer mes recherches du flambeau de votre érudition. J'aurai encore besoin du secours de ce guide précieux pour la seconde partie de mon travail archéologique, laquelle consistera à reconstituer la géographie antique, puis celle du moyen âge, du pays que j'ai exploré, en combinant mes propres observations avec les documents fournis par les auteurs grecs, latins et arabes.

Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance de ma cordiale considération.

PELLISSIER.

---

# DU TEMPLE APPELÉ SOSTHENIUM

QUI EXISTAIT

AVANT CONSTANTIN AU LIEU APPELÉ HESTIÆ

PRÈS DE CONSTANTINOPLÉ

ET DE SA CONVERSION EN UNE ÉGLISE CONSACRÉE A SAINT-MICHEL.

---

L'occasion s'est offerte fréquemment à nous, dans les dissertations que nous avons publiées dans cette revue, de montrer la persistance des croyances d'origine païenne au sein des populations chrétiennes. L'étude de l'histoire de Constantin nous a présenté dernièrement un exemple des plus frappants d'un fait de ce genre que n'ont encore relevé ni les mythologistes ni les érudits. Comme ce fait appartient à la connaissance du culte des divinités médicales dans la Grèce, et qu'il se rapporte en même temps à un monument des environs de Constantinople, nous pensons qu'il pourra offrir quelque intérêt pour les antiquaires; nous allons en conséquence l'exposer avec tous ses développements.

Constantin avait consacré à l'archange Michel deux églises dans les environs de Byzance. L'une était située au lieu nommé Anaplous (Ἀνάπλους), sur la rive gauche du Bosphore, en allant de la Propontide au Pont-Euxin (1); l'autre se trouvait presque en face sur la rive opposée, en un promontoire nommé originairement *Proothæ* (Πρόοθοι), et plus tard, par corruption, Βρόχοι, *Brochæ* (2). La première de ces églises était dans le voisinage d'un endroit nommé *Hestiæ* (ἡ Ἑστία) (3), à trente-cinq stades par mer de Byzance, et à plus de soixante-dix par terre (4).

L'église d'Anaplous ou d'Hestiæ était un ancien temple païen qui

(1) Procop. de *Ædificiis*, I, viii, ed. G. Dindorf, p. 197.

(2) C'est au moins ce que conjecture Procope, qui nous dit que cet endroit s'appelait, de son temps, *Brochoe*.

(3) G. Codin. de *originib. Constant.*, ed. Bekker, p. 8. Sozomen. II, 3.

(4) Sozomen. II, 3.

portait, avant sa conversion en église, le nom de *Sosthenium* (Σωσθέ-  
νιον) (5). Les circonstances qui accompagnèrent sa construction,  
étaient rattachées à l'expédition des Argonautes par une tradition  
que Jean Malala et G. Cedrenus nous ont conservée, et qu'il im-  
porte de rapporter ici. Voici ce que nous dit le second de ces chro-  
nographes :

« Les Argonautes, au nombre desquels étaient le Thessalien  
Jason, Pollux, Hylas, Télamon et plusieurs autres, voulant, pour  
se rendre en Colchide, passer par le détroit qui conduit au Pont-  
Euxin, tuèrent, dans un combat naval, Cyzicus qui régnait sur les  
bords de l'Hellespont, et qui voulait s'opposer à leur passage. Ils  
s'emparèrent de Cyzique, ville principale de ces parages. Mais ayant  
appris ensuite que Cyzicus était de la même race qu'eux, les Argo-  
nautes, afin d'expié le meurtre de ce prince, élevèrent en ces lieux  
un temple magnifique. Ils envoyèrent consulter l'oracle qui existait  
aux Thermes, afin de savoir d'Apollon à qui ils devaient consacrer  
cet édifice. L'oracle leur répondit : Faites tout ce qui peut allumer  
le courage et servir la gloire; je vous ordonne de révéler un Dieu  
unique qui règne au haut des cieux, et dont le verbe incorruptible  
(λόγος ἀφθίτος) s'incarnera dans le sein d'une vierge ignorée. Ce  
Dieu traverse l'univers comme un trait enflammé, et lui rendant la  
vie, il le donne en présent à son père. Que ce temple soit consacré  
à cette vierge, dont le nom est Marié.

« Les Argonautes inscrivirent cet oracle en caractères d'airain  
sur un marbre au-dessus de la porte du temple, qu'ils consacrèrent  
à la déesse Rhéa. Sous le règne de Zénon, ce temple fut con-  
verti en une église placée sous l'invoication de la mère de Dieu. De  
Cyzique, les Argonautes passèrent dans la Propontide; mais Amycus,  
à la tête d'une troupe, s'opposa à leur marche. Les vaisseaux de ces  
aventuriers allèrent alors chercher un abri au fond d'une anse soli-  
taire, dont les bords étaient tout couverts de forêts. En ce lieu, les

(5) Nous devons reconnaître cependant qu'il y a ici quelque difficulté. D'après  
Jean Malala, G. Cedrenus et Nicephore Calliste dont nous allons rapporter les té-  
moignages, le temple que Constantin consacra à saint Michel à la suite d'une appa-  
rition, s'appelait *Sosthenium* et Sozomène nous dit qu'il avait été bâti à Hestîæ,  
lieu qu'il place sur la même rive du Bosphore que le Michaelion d'Anaplous cité par  
Procopé. G. Codinus nous dit d'ailleurs qu'Hestîæ était voisine d'Anaplous, mais  
dans son livre, de *Edificiis Constantin.* (p. 115, ed. Bekker), ce dernier auteur dit  
que des deux églises dédiées à saint Michel par Constantin, l'une était à Anaplous et  
l'autre au *Sosthenium*, ce qui tendrait à identifier cette dernière avec celle qui  
suivant Procopé existait au *Brochoe*. Il y a sans doute une erreur de la part de  
Codinus.

Argonautes furent témoins d'un prodige. Ils virent paraître dans le ciel un personnage d'une grandeur démesurée, ayant les ailes d'un aigle. Ils prirent ce prodige pour un augure qui leur indiquait d'aller combattre contre Amycus; ils suivirent l'avertissement, tuèrent ce chef, et élevèrent, après la victoire, un temple au lieu où le personnage ailé leur était apparu. Ce temple reçut d'eux le nom de *Sosthenium*, en mémoire de la manière dont ils avaient été sauvés du danger. C'est ce même temple que, dans la suite, Constantin, d'après un avertissement qu'il avait reçu en songe, consacra à l'archange Michel, après avoir fait élever un autel à l'Orient (6). »

Le récit de Jean Malala diffère peu de celui de G. Cedrenus, quoique il soit un peu moins circonstancié en ce qui touche les Argonautes. Mais il ajoute un détail sur la consécration du temple à saint Michel, que nous joindrons à la relation du premier chronographe.

« Constantin s'étant rendu au *Sosthenium*, et ayant jeté les yeux sur la statue qui était placée dans ce temple, reconnut que c'était l'image d'un ange revêtu du costume d'un moine chrétien. Saisi d'admiration pour ce lien et son édifice, il demanda à Dieu, dans ses prières, de lui faire connaître de quelle puissance céleste cette statue était la figure. Puis s'étant couché dans ce même endroit, il fut instruit par une vision nocturne du nom de l'ange qu'il voulait savoir. S'étant éveillé incontinent, il se leva, et se tournant vers l'Orient, il fit sa prière. Il consacra ensuite le lien où il avait prié, à l'archange Michel (7). »

Nicéphore Calliste (8) a rapporté le même fait que Jean Malala et G. Cedrenus, en y ajoutant à son tour d'autres détails, auxquels nous emprunterons ceux-ci qui terminent son récit :

« L'illustre Constantin ayant été appelé pour une affaire dans le pays où était ce temple, vit la statue qu'avaient élevée les Argonautes. Ayant conçu une grande admiration pour ce pays, il y resta quelque temps, et raconta à ceux qui l'accompagnaient, le fait suivant qui lui était arrivé à l'occasion de cette statue. Au moment où il allait se livrer au sommeil, une image semblable à la statue du *Sosthenium* lui était apparue (9). Je suis, lui dit cette image, Michel, le

(6) G. Cedren. *Histor. compend.*, p. 119, 120, ed. Bekker, t. I, p. 209, 210.

(7) Johan. Malalae *Chronogr.*, lib. IV, p. 79, ed. L. Dindorf.

(8) *Ecclesiast. Histor.*, lib. VII, c. L, t. I, p. 520, ed. F. Duc.

(9) Ἐπιστάτω ὁψις εἰς ἐμφάνειαν τοῦ ἀγγέλματος.

général des puissances célestes soumises au dieu Sabaoth (10), le gardien de la foi chrétienne (11), qui t'ai secouru contre les tyrans impies à cause de ta piété et de ta foi en lui. A son réveil, Constantin s'empressa de donner des ordres pour la décoration du lieu où il avait cette vision; il fit élever, avec une extrême magnificence et à grands frais, un autel à l'Orient, ce qui attira depuis lors dans cet endroit un grand nombre d'habitants de Constantinople et d'étrangers. L'archange y fit de fréquentes apparitions. Tous ceux qui étaient menacés de quelque événement fâcheux, de quelque danger imminent, qui étaient atteints de quelque mal inconnu, de quelque maladie incurable, obtenaient là, en implorant Dieu, une miraculeuse protection. Suivant une croyance qui repose sur un témoignage certain, le divin archange Michel se rend visible en ce lieu, et lui donne ainsi une vertu salutaire (12). Voilà pourquoi cet endroit a reçu, depuis une époque fort ancienne, le nom de Michaelion (13). »

Nicéphore Calliste raconte ensuite l'histoire d'une guérison miraculeuse opérée au Michaelion par l'intercession de l'archange. Cette histoire est empruntée à Sozomène, qui lui a fourni en grande partie les détails de la consécration du temple par Constantin. Aussi préférons-nous rapporter ici les paroles de ce dernier historien (14); nous compléterons de la sorte les renseignements que nous avons donnés sur le Michaelion.

« L'église la plus célèbre et la plus fréquentée, tant par les gens du pays que par les étrangers, est celle qui est bâtie à l'endroit nommé Hestîæ (ταῖς Ἑστίας). On l'appelle maintenant Michaelion. Elle est à droite de ceux qui vont à la ville par le Pont-Enxin; il n'y a que trente-cinq stades par mer, mais il y en a plus de soixante-dix par terre quand on côtoie le golfe. On l'a ainsi nommée, parce que l'on croit que l'archange Michel y est apparu. Je puis rendre témoignage des bienfaits que j'ai reçus par son intercession; et la vérité de ce que j'en assure sera confirmée par l'expérience de plusieurs personnes qui, ayant eu recours à Dieu dans leurs maladies et dans leurs disgrâces, ont senti du soulagement. Je serais trop long si je vou-

(10) Μιχαὴλ ὁ ἀρχιστράτηγος Κυρίου σαβαὶθ τῶν δυνάμεων.

(11) Ὁ τῆς χριστιανῶν πίστεως ἑγγρας.

(12) Καὶ ἰάσιμον τὸν χώρον ποιεῖν.

(13) Le Michaelion reconstruit par Justinien était en ruines au temps de l'invasion des Turcs sous Mahomet II. Duca Michaelis Nepotis *Histot. byzant.*, cap. xxxiv, p. 242, 243, ed. Bekker.

(14) Sozomen., lib. II, c. iii.

lais rapporter en détail ces guérisons miraculeuses. Mais je ne puis omettre celle d'Aquilin, célèbre avocat, avec qui je suis tous les jours au barreau. Je dirai donc ce que j'en ai vu et ce que j'en ai appris de lui-même (16). Ayant été attaqué d'une fièvre violente qui procédait de l'excès de la bile, il prit une médecine. Mais à peine l'eut-il prise, qu'il l'a rejeta, et que l'effort qu'il fit en la rejetant, répandit de telle sorte sa bile, que sa peau en demeura toute teinte. Il ne gardait plus, depuis lors, de nourriture, et les médecins désespéraient de sa guérison. Étant comme à demi mort, il commanda à ses domestiques de le porter à l'église, dans l'espérance ou d'y guérir ou d'y mourir. Quand il y fut, Dieu lui apparut dans la nuit, et lui commanda de prendre un breuvage composé de miel, de vin et de poivre. Et ce breuvage le guérit, bien que les médecins le jugeassent trop chaud pour une maladie qui procédait de la bile. J'ai appris que Probien, médecin de la cour, y fut guéri, par une vision extraordinaire, des douleurs qu'il avait aux pieds. Il s'était fait chrétien, et approuvait toutes les maximes de notre religion, hormis qu'il trouvait étrange que les hommes eussent été sauvés par la croix. Comme il avait ce doute dans l'esprit, il eut une vision qui lui montra la croix qui était sur l'autel de cette église, et lui déclara que depuis que la croix avait été consacrée par les souffrances du Sauveur, il ne se ferait plus rien sans elle, par le ministère des anges, ni des hommes soit pour le bien commun de l'Église, ou pour l'utilité particulière de chaque fidèle. N'ayant pu raconter tous les miracles qui ont été faits dans cette église, j'ai choisi ceux-ci entre les autres. »

Ces différents témoignages nous montrent que le temple d'Anaplous ou d'Hestix que Justinien fit reconstruire dans la suite, à raison de sa vétusté (17), devint, à dater de sa consécration par Constantin, le théâtre d'apparitions nocturnes, de songes miraculeux, du genre de celui qui avait été la cause de sa dédicace à saint Michel par cet empereur, et dont l'effet le plus ordinaire était d'opérer la guérison de ceux qui les éprouvaient, ou du moins de leur révéler les remèdes dont ils devaient faire usage pour être guéris.

La tradition relative aux Argonautes rapportée par les historiens byzantins, ne se retrouve point chez les auteurs anciens qui ont parlé de leur célèbre expédition. Il est vrai qu'il circulait à Constantinople

(16) Cette anecdote a été recueillie par plusieurs hagiographes; elle est consignée notamment dans la légende dorée de Jacques de Voragine, cap. cXLV, p. 646 sq., ed. Graesse. (Dresde, 1846). T. II, p. 154, de la traduction de M. Gustave Brunet.

(17) Procop. *de Edificiis*, I, 8, p. 198, 199.

plusieurs traditions particulières sur ces héros auxquels on faisait remonter les origines de cette contrée. Néanmoins il y a lieu de croire cette tradition en partie apocryphe et d'une origine comparative récente. Elle semble être le résultat d'une confusion opérée entre diverses circonstances du voyage des Argonautes, vers le III<sup>e</sup> ou le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.

D'abord l'oracle a évidemment un caractère apocryphe. C'est sans aucun doute un de ces oracles que les premiers chrétiens inventaient pour donner plus de crédit chez les païens à l'Évangile. Tant par la forme que par le fond, cette réponse du Dieu, dont la clarté trahit la main du faussaire, rappelle les oracles des sibylles, composition apocryphe inspirée par la même idée aux premiers temps du christianisme. Ensuite, en comparant le passage de G. Cedrenus aux relations d'Apollonius de Rhodes, du pseudo-Orphée et d'Apollodore, on s'aperçoit que certaines circonstances qui y sont consignées, ont pu devenir, par suite d'une altération, l'origine du récit du chronographe byzantin. Nous voyons en effet que les Argonautes, en débarquant près de Cyzique, élevèrent un autel à Apollon *Ecbasius* ou protecteur des débarquements (18), et que Cyzicus, averti par un oracle d'aller au-devant de leurs désirs, leur fournit le vin et les victimes dont ils avaient besoin pour offrir un sacrifice au dieu. C'est cet autel que remplaça peut-être plus tard le Sosthenium, consacré à la même divinité, qui a fourni le sujet de la légende. L'oracle auquel se conforma Cyzicus, a été l'occasion de l'invention de l'oracle que les chrétiens prétendirent avoir été rendu par Apollon. Les funérailles magnifiques que les Argonautes firent à ce prince dont ils avaient causé la mort, accréditèrent l'idée qu'ils avaient joint l'édification d'un temple aux cérémonies expiatoires qu'ils accomplirent (19). D'ailleurs la mention qui est faite par les mythographes d'une image grossière, formée d'un cep de vigne et consacrée à la mère des dieux par les Argonautes, conduisait facilement à supposer que les héros avaient élevé un temple à la déesse. Enfin, le devin Phinée, que les Argonautes délivrèrent des Harpies, semble être le type sur lequel on avait bâti l'histoire de ce géant ailé qui parut dans le ciel et encouragea les navigateurs à combattre la troupe d'Amycus (20).

Quand Constantin eut consacré à saint Michel le Sosthenium, les

(18) Apollon. Rhod. *Argonaut.*, I, v. 967 sq. Le scholiaste dit un temple, *ἱερόν*.

(19) Apollod. *Biblioth.*, I, 9, § 18. Orph. *Argonaut.*, v. 570 sq., 600 sq.

(20) Apollon. Rhod. *Argonaut.*, II, v. 490 sq.



traditions confuses du voyage des Argonautes auquel on faisait remonter l'origine de ce temple, se conservèrent dans le pays, et c'est ce qui donna vraisemblablement naissance à la légende mêlée de souvenirs païens et d'idées chrétiennes, que J. Malala et G. Cedrenus ont rapportée. Il y a tout lieu de croire que la statue gigantesque et ailée de l'archange qui remplaça celle du dieu, donna naissance à l'histoire de l'apparition d'un fantôme ailé, d'où les héros qui allaient à la conquête de la toison d'or, tirèrent un augure en faveur d'un combat contre Amycus. Ou plutôt cette tradition réellement antique se rapportait à l'image d'une divinité ou d'un personnage fabuleux que l'on voyait dans le temple et qui remplaça la statue de saint Michel. En sorte que la légende fut transportée du premier simulacre au second. C'est ce que donne à penser le récit de Malala. Cette image, vêtue d'un costume de moine, dans laquelle Constantin reconnut un ange, au dire de ce chronographe, était peut-être quelque divinité médicale ou cabirique, telle que Télésphore, dont le costume rappelle en effet à certains égards le costume d'un moine chrétien (21).

La réputation miraculeuse qui s'attachait au Sosthenium, et qui tenait à l'existence d'un ancien oracle, se continua lorsque ce temple fut devenu le Michaelion et que cet oracle que G. Cedrenus appelle *oracle des thermes*, sans doute parce qu'il était placé près de quelques sources d'eaux thermales, eut disparu avec l'ancien culte. Cette source thermale doit peut-être être identifiée à celle de Clites qui, d'après la tradition consignée dans les Argonautiques du Pseudo-Orphée, naquit des larmes qu'avait versées l'épouse de Cyzicus, en apprenant sa mort.

Diverses circonstances nous font reconnaître, dans le temple païen qui existait à Anaplous, un temple consacré à une divinité médicale. C'est d'abord le nom de *Sosthenium*, qui indique l'existence d'un dieu sauveur, Σωτήρ (22). On sait que ce surnom était l'un

(21) Le capuchon que porte Télésphore, lui donne tout à fait la physionomie d'un moine. Voy. Panofka, *Asklepios und die Asklepiaden*, taf. VI, n° 5 et 5 a.

(22) Il existait dans la religion phénicienne une liaison intime entre les divinités médicales et les divinités qui présidaient à la navigation, parce qu'elles étaient les unes et les autres celles qui procuraient le salut (σωτηρία) des mortels, de là leur surnom de Soter. Aschmann, le dieu médical des Phéniciens, paraît n'avoir été lui-même qu'une forme de Baal-Melkarth, le dieu des navigateurs. Voilà pourquoi les Grecs firent d'Esculape, le fils d'Apollon qu'ils assimilaient à l'Hercule phénicien ou Melkarth, personnification du soleil. A Messine, en Sicile, Hercule était invoqué comme guérissant les maladies et préservant les matelots du naufrage. Τούτο

de ceux que recevait Apollon lorsqu'il était adoré comme divinité médicale, comme Acesius, Alexicacus ou Paeon (23). Remarquons aussi que l'origine du Sosthenium était rattachée aux Argonautes et notamment à Jason, auquel on attribuait la construction d'un temple consacré aux douze dieux sur le Bosphore (24). Or, Jaso était une des divinités de la santé (25). Jason, ainsi que M. Creuzer l'a reconnu, est identique à Jasion, lequel appartient aux religions cabiriques qui étaient précisément celles de ces contrées (26). Et Jason et Jasion ont été rapprochés d'Esculape avec beaucoup de vraisemblance par Ottfried Müller et Völcker (27).

Il y a donc là de graves présomptions pour faire voir dans la divinité adorée au Sosthenium une divinité médicale. Mais le scholiaste d'Apollonius de Rhodes lève tous les doutes, en nous apprenant que Deïloque rapportait que l'autel ou, comme il dit, le hiéron élevé par les Argonautes, n'avait point été consacré à *Apollon ecbasius*, mais à *Apollon jasonius* (28), c'est-à-dire à un dieu médical.

D'ailleurs une seconde circonstance vient encore confirmer ce fait, c'est l'acte qu'accomplit Constantin à son arrivée dans le Sosthenium. Voulant savoir quelle puissance céleste représentait la statue du dieu, il se coucha et dormit dans le temple, Παρεκοιμήθη τῷ τόπῳ, dit Jean Malala. Or, cette circonstance nous reporte précisément à un usage qui était adopté dans tous les temples des divinités médicales, celui de l'incubation.

Cet usage était suivi par les malades qui se rendaient dans les tem-

δὲ ἐν Μεσσήνῃ τῆς Σικελίας νόσων τὴν ἀπασάντων ἐκλύεται καὶ τοὺς ἐν τῇ θάλαττῃ κινδύνους οἱ διαφεύγοντες, ἐξ Ἰσού Ποσειδῶνι τε καὶ Ἡρακλεῖ τὴν εὐεργεσίαν ὑγιαίνονταί. *Æli. Aristid. Orat. in Herculem*, p. 34, Op. t. I, ed. Jebb. Jason nous semble avoir été de même un dieu des navigateurs et un dieu médical, c'est comme dieu médical qu'Hercule présidait en Grèce et en Italie aux sources thermales. Hercule est invoqué dans les hymnes orphiques comme chassant les maladies (*Hymn. in Hercul.*, XI, v. 14). Il recevait à Mélite dans l'Attique, le surnom d'Ἀλεξικάκος (*Schol. Aristoph. in Ran.*, v. 50, p. 290, ed. Dübn.) On doit reconnaître l'Aschmoun-Melkarth dans le Ζεὺς Ἀσκληπίος des Grecs. *Æli. Aristid. Orat. in Esculap.*, I, 1, p. 37.

(23) Voy. Panofka, *Asklepios und die Asklepiaden*, p. 4, 19. (Berlin, 1846).

(24) G. Codin, *de Originib. Constant.*, ed. Bekker, p. 11.

(25) Pausan., lib. I, c. xxxiv, § 2. Aristoph. *Plutarch.*, v. 701. *Schol. ad h. l.* Jason ou Jasoné était, ainsi que Hygie, Panacée et Ægle, sœur d'Esculape. *Æli. Aristid. Orat. in Asclepiadas*, I, 1, p. 46. Voy. Panofka, *die Heilgötter der Griechen*, p. 260 sq. *Mém. de l'Acad. de Berlin*, I, XXVII.

(26) Creuzer, *Relig. de l'antiquité, refondu par M. Guigniaut*, t. II, p. 327 sq.

(27) Creuzer, *ibid.*, p. 341. O. Müller, *Orchomen. und die Minyer*, p. 156, 265, 460. Völcker, *Mytholog. des Japetisch. Geschlecht.*, p. 94.

(28) *Schol. in Argonaut.*, I, v. 967, p. 23, ed. Shaw.

ples d'Esculape (29), pour consulter le dieu. A Épidaure (30), à Athènes (31), à Pergame (32), à Éges en Cilicie (33), à Smyrne (34), à Poëmamenum en Mysie (35). Dans le temple d'Esculape Archagète près de Tithorée, un lit était disposé pour l'incubation, à la droite de la statue du dieu (36).

L'incubation était un mode de consultation adopté pour consulter toutes les divinités médicales de l'antiquité. Ceux qui venaient interroger Sérapis, dans son temple de Canope, y passaient la nuit afin que ce dieu leur apparût en songe. C'est ce que firent notamment les amis d'Alexandre à l'occasion de la maladie dont il mourut (37). La déesse Isis apparaissait en songe aux malades et leur indiquait les remèdes dont il leur fallait faire usage pour se guérir. « Ceux qui obéissaient à ses prescriptions, écrit Diodore de Sicile (38), recouvraient la santé contre toute attente. Plusieurs dont la guérison était regardée par les médecins comme désespérée, à cause de la difficulté que présentait le traitement de leurs maladies, furent sauvés de cette manière, et d'autres qui étaient privés tout à fait de l'usage de la vue ou de quelque partie du corps, en se réfugiant pour ainsi dire dans les bras de la déesse, furent rendus à la jouissance de toutes leurs facultés. » L'incubation existait aussi pour Isis dans la Grèce; la déesse se communiquait en songe à ceux qui venaient l'implorer dans son *sacellum*, près du temple d'Esculape Archagète, à soixante-dix stades de Tithorée (39).

A Lebedus en Lydie, les malades allaient dormir dans le temple

(29) Voy. à ce sujet Henrici Meibomii *Dissertatio de incubatione in fanis deorum medicinae causa olim facta*, ap. Schlaeger, *Collect. Dissertat. rarior. de antiquit. sacris et profanis* (Helmst. 1742), et Auguste Gaulmier, *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples* (Paris, 1844).

(30) Pausan. II, c. xxvii, § 2. Solin., vii. 10. S. Hieronym. *in cap. lxxv. Isaïæ*.

(31) Aristophan. *Plutus*, v. 660 sq. Le comique athénien a parodié dans une amusante bouffonnerie cet usage religieux.

(32) L'empereur Caracalla alla consulter de la sorte Esculape à Pergame, Herodian., lib. IV, c. viii, p. 919, ed. Irmisch. Cf. *Ælian. Aristid. Sacr. serm.*, I. *Opera*, t. I, p. 285, ed. Jebb.

(33) Euseb. *de Vit. Constant.*, lib. III, c. lvi.

(34) *Æl. Aristid. Sacr. serm.*, I, p. 277. T. I, *Opera*, ed. Jebb.

(35) *Ibid.*, IV, T. I, p. 321. ed. Jebb.

(36) Pausanias, lib. X, c. xxxiii.

(37) Arrian., lib. VII, c. vii, § 8. Strabon, lib. XVII, p. 1136. (Oxon. 807, in-fol.)

(38) Diodor. Sicil., lib. I, c. xxv.

(39) Pausan., lib. X, c. xxxi.

des dieux *Soteres* (40) qui leur apparaissaient en songe. Et c'est vraisemblablement dans le même but que certaines gens en agissaient de la sorte dans le temple d'un dieu de la Sardaigne (41).

Dans la Chersonèse, la déesse Hémithée opérait les mêmes miracles qu'Isis. Elle apparaissait en songe aux infirmes, leur indiquait clairement les remèdes qu'ils devaient employer pour se guérir, et plusieurs malades atteints de maux désespérés, dit Diodore de Sicile (42), recouvraient ainsi la santé ; elle venait encore en aide, ajoute-t-il, aux femmes en couche et hâtait leur délivrance. Chez les Latins Minerve Medica donnait parfois en songe, des conseils aux malades ou à ceux qui étaient exposés à contracter des maladies (43).

L'usage de l'incubation n'existait pas que pour les seules consultations médicales. Cette manière d'interroger les dieux était encore mise en pratique dans une foule d'autres cas. Dans le temple de Mylitta, à Babylone, les femmes y passaient la nuit afin d'avoir des songes que l'on recueillait soigneusement, pour en tirer des présages (44). A Lacédémone, lorsque les magistrats étaient embarrassés à l'égard de quelque décision importante, ils allaient dormir afin d'avoir un songe, dans le temple de Pasiphaé qui était situé près de la ville (45). Pausanias nous apprend qu'il y avait en Laconie, sur le chemin d'OËtyle à Thalama, un temple dédié à Ino, qui était célèbre par les oracles qui s'y rendaient. Ceux qui s'y endorment, recevaient des lumières sur les choses qui devaient leur arriver, et la déesse, par le moyen de songes, leur apprenait ce qu'ils avaient envie de savoir (46). Dans le temple qu'on avait élevé à Amphiaraüs, à Oroe en Béotie, ceux qui venaient consulter l'oracle, immolaient à ce devin un bélier, sur la peau duquel ils s'endormaient pour recevoir en songe ses communications (47). A Lébadée, dans l'autre de Trophonius, ce héros et plusieurs autres divinités se montraient en

(40) *Æl. Aristid. Sacr. serm.*, III, p. 311, ed. Jebb. Voy. sur les dieux *Soteres*, Panofka, o. c. p. 19 sq.

(41) *Si enim et Aristoteles quemdam Sardinia notat, incubatores sani sui visionibus privantem*. Tertullian., *de Anima*, c. xxvii.

(42) Diodor. Sic., lib. V, c. LVIII.

(43) Valer. Maxim., lib. I, c. vii, *de Somniis Romanor.*, § 1.

(44) Voy. ce qui en est dit dans les *Babyloniennes* de Jamblique. Pbol. Biblioth. Cod. xciv, ed. Bekker, p. 75.

(45) Cicéron. *de Divinat.*, lib. I, c. XLIII.

(46) Pausan., lib. III, c. xxvi.

(47) Herodot., lib. VIII, c. cxxxiv. Pausanias, lib. I, c. xxxiv. Cf. Virgil *Æneid.*, lib. VI, v. 59 sq. Plaut *Carcul.* Act. I, sc. 1, II, 61.

songe à ceux qui s'y rendaient pour interroger l'oracle (48). Mopsus apparaissait de même à ceux qui venaient visiter son temple en Cilicie (49). Dans l'autre de Charon, à Nyssa, c'étaient les prêtres eux-mêmes qui dormaient et qui prescrivaient d'après les songes qu'ils avaient eus, les remèdes aux malades qui les consultaient (50).

La généralité de l'usage de l'incubation dans le culte des divinités médicales et prophétiques qui subsistait encore à Épidaure au temps de Saint-Jérôme (51), nous fournit donc une forte présomption pour admettre que l'incubation était pratiquée au Sosthenium, temple consacré à une divinité médicale. Et comme une fois que ce temple eut été dédié à Saint-Michel, nous le voyons devenir le théâtre de guérisons opérées de la même manière que celles qui avaient lieu par l'incubation, nous sommes conduit à reconnaître que les croyances relatives aux apparitions en songe du dieu médical, subsistèrent après l'établissement du christianisme, en s'attachant aux nouveaux êtres supérieurs dont l'adoration avait succédé à celle des anciennes divinités.

L'incubation prenait sa source dans la foi générale aux songes qu'avait toute l'antiquité. Cette croyance existait chez les Assyriens, les Hébreux (52), les Égyptiens (53), les Hindous, les Perses, aussi bien que chez les Grecs et les Latins (54), les Germains et les Gaulois. Non-seulement ces peuples admettaient la réalité, le caractère

(48) Origen. *Adv. Cels.*, lib. VII, c. xxxv. Pausanias, IX, c. xxxix. Æl. Arist. *Orat. in Serapim*, t. I, p. 48.

(49) Origen. *Ibid.* Plutarch., *de Oracul. defect.*, c. xlv, p. 773 sq. ed. Wyttenb.

(50) Eustath. Schot. *ad Dionys. Perieg.*, v. 1153, p. 313, ed. Bornh.

(51) *In delubris idolorum dormiens, ubi stratis pellibus hostiarum incubare soliti erant, ut somniis futura cognoscerent. Quod in fano Æsculapii usque hodie error celebrat ethnicorum.* S. Hieronym. *in Isaiæ*, cap. lv, p. 482, *Oper.*, t. 3, ed. Mart.

(52) *Deuteronom.*, XIII, 11, 3. *Jerem.* XXVII, 9.

(53) *Genes.*, XL, v. 40 sq. XLI, 1 sq. Voy. les songes de Nectanêbe et de Ptolémée qui sont consignés dans les papyrus égyptiens, ap. Leemans, *Papyri græci musei antiquarii publici Lugdun. Batavor.*, p. 116, 122.

(54) Voy. *Oracula in insomniis data* ap. *Oracul. metric. a Joh. Opsopoeo collect. ad calcem Gall. Oracul. sibyll.*, p. 62 sq. Valer. Maxim. *de insomniis*, lib. I, cap. vii. Cf. de Burigny, *Mémoire sur la superstition des anciens à l'égard des songes. Hist. et Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XXXVIII, p. 74 sq. Voy. Artemidor. *Oneirocritica*, ed. Rigall. et Reiske. (Lipsiæ, 1805). Macrob. *de Somnio Scipionis*, l. III. Astrampsychus, *de Somniorum judiciis* (ὄνειροκριτικόν) et Nicephori patriarchæ Constantinopolitani *Oneirocriticon*, p. 396 sq. 404 sq. ap. Valer. Maxim., ed. Hase, l. II, part. II. (*Collect. class. de Lemaire*), Plin., lib. VIII, p. 416, rapporte l'invention de l'Onéirocritique à Amphitrion. Les habitants de Telmissus revendiquaient aussi cet honneur, selon Tatien et Clément d'Alexandrie.

prophétique de ces songes clairs (ἐναργεῖς), de ces hallucinations nocturnes qui produisent toujours une impression profonde sur des esprits crédules et superstitieux, mais ils supposaient même qu'il y avait un sens caché dans les rêves les plus extravagants, les plus incohérents, et cette croyance donna naissance à une science chimérique, l'onéiromancie qui avait pour objet de donner des règles applicables à l'interprétation de tous les rêves, science dont les Grecs de l'antiquité et du moyen âge nous ont laissé plusieurs traités. A Athènes, des charlatans ou des hommes crédules vivaient de l'exercice de l'onéiromancie (55). Ce fut d'après des avis qui leur avaient été donnés en songe, d'après des apparitions qu'ils avaient eues en rêves, que des hommes consacrèrent des temples, des autels aux divinités (56). On suppose même que certaines divinités présidaient plus spécialement aux rêves; les Grecs les appelaient Dieux épidentes, ἐπιδῶται (57); les Latins, *Dii somniales* (58).

La foi aux songes était si générale, que des esprits distingués, des intelligences puissantes la partagèrent. Platon, certains péripatéticiens (59), les disciples de l'école néoplatonicienne et théurgique d'Alexandrie (60), la plupart des Pères de l'Eglise (61), et des scho-

(55) Lysimaque neveu d'Aristide, étant tombé dans une affreuse pauvreté, fut réduit à gagner sa vie près du temple de Bacchus, en faisant le métier d'interprète des songes. Plutarch. *Vit. Aristid.*, c. xxvii. Les Onéiromantiens se tenaient à Athènes à l'entour de ce temple. et ils y donnaient leurs consultations aux passants qui venaient les consulter. Cf. Alciphron. *Epist.*, lib. III, ep. 59; t. II, p. 180, ed. Wagner.

(56) C'est ce qui résulte de plusieurs inscriptions antiques; nous citerons notamment une dédicace à Jupiter Monitor, consignée dans une inscription conservée à Vienne. Orelli, *Inscript. lat. select.*, n° 1248, une inscription gravée sur un antel trouvé à Puylobier près d'Aix, Estrangin, *Etudes sur Arles*, p. 261, une inscription trouvée à Metz et qui relate une dédicace à Sylvain et aux nymphes, Steiner, *Codex inscript. roman. rhen.*, n° 994.

(57) Voy. Panofka, *Mém. cit.*, p. 37. Lebas, *Inscr. de Morée*, p. 249, n° 3.

(58) Ces dieux et notamment l'*Hercule somnialis*, sont mentionnés dans plusieurs inscriptions latines. Voy. *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. IX, p. 75 sq.

(59) L'école péripatéticienne disait que l'âme était, pendant le jour, asservie au corps et enveloppée dans la matière, c'est ce qui faisait qu'elle ne pouvait voir clairement la vérité; mais durant le sommeil, elle était au contraire délivrée de cette servitude et repliée sur elle-même dans la région de la poitrine, elle acquiesçait la faculté de prévoir l'avenir. *Eliau.*, *Hist. var.*, III, 11.

(60) Porphyre, *de Abstinent.*, II, 41, dit que les bons démons avertissent en songe les hommes des dangers dont ils sont menacés par les génies malfaisants. Cf. Jamblich *de myst. Egypt.*, sect. III, c. 11, p. 61. Plutarch. *de Orac. defect.*

(61) « Præter nocturnas enim visiones, per dies quoque impletur apud nos spiritu sancto puerorum innocens ætas, quæ in extasi ridet oculis et audit et loquitur ea

lastiques (62), ont admis la possibilité de connaître l'avenir par les songes, et ils ont cherché, chacun à leur point de vue, à expliquer cette faculté merveilleuse.

La foi universelle qu'on avait dans les songes, explique avec quel empressement on a recueilli les remèdes qui s'offraient à l'imagination dans ces états particuliers de l'intelligence. Les auteurs anciens ont fait mention d'un grand nombre de guérisons obtenues par des remèdes qui avaient été révélés en songe (63). Sans doute, dans les faits avancés, il y en a beaucoup de controuvés, mais quelques-uns sont rapportés par ceux-là mêmes qui avaient été guéris, qui avaient en ces rêves prophétiques (64). Telle est, par exemple, l'histoire de la guérison du célèbre rhéteur Ælius Aristide, qu'il raconte en grands détails (65). On ne saurait donc nier que des guérisons aient été réellement opérées par suite de l'exécution des prescriptions obtenues en songe. Il est certain que les rêves reflètent souvent la nature des souffrances que nous éprouvons, des affections morbides dont nous sommes atteints (66), et qu'à ce titre ils peuvent fournir de précieuses indications séméiotiques. C'est en ce sens qu'Hippocrate, qu'Aristote (67) et Galien (68), un grand nombre de praticiens et de phy-

« quibus nos Dominus monere et instruere dignatur, » dit saint Cyprien. *Epist. IX, Oper.* p. 22. Cf. *Ep. LIV. Opera*, p. 179. Dieu a coutume, selon saint Jean Climacque, de révéler les choses futures aux hommes, la nuit, non pour qu'ils évitent ce qui doit arriver, mais pour qu'ils supportent plus aisément ce qu'ils sont destinés à souffrir. *Serm. LXX*, p. 119. Cf. Tertullien. *de Anima*, c. xxvii, *de Insomniis*.

(62) Voy. le traité d'Albert le Grand, intitulé *de Somno et Vigilia*, ap. *Opera*, t. V, p. 94 sq., p. 167 sq. (ed. Lugd. 1651).

(63) Ces faits ont été recueillis par M. Aubin Gauthier, dans son *Histoire du somnambulisme chez tous les peuples* (Paris, 1842, in-8°), et M. Auguste Gauthier, dans ses *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples, chez les peuples de l'antiquité*. (Lyon, 1844). Mais le lecteur devra n'accorder qu'une confiance médiocre à l'exactitude des citations fournies par le premier de ces ouvrages écrit sans critique et à un point de vue systématique.

(64) Voy. Sprengel, *Histoire de la Médecine*, trad. par Jourdan, t. I, p. 158 sq. Leclerc, *Histoire de la Médecine*, part. I, p. 61.

(65) Æl. Aristid. *Orat. in Æsculapium*, ap. *Opera*, ed. Jebb., t. I, p. 38 sq. *Sacr. serm.* I, *ibid.*, p. 273 sq. *Serm.* IV, p. 321 sq.

(66) On connaît cette circonstance de la vie d'Arnaud de Villeneuve, qui rêva une nuit qu'il était mordu au pied, et qui vit le jour suivant se développer à cet endroit un ulcère cancéreux. Un fait du même genre arriva à Conrad Gesner qui crut en rêve être mordu au côté gauche de la poitrine par un serpent; d'où il conclut, à son réveil, qu'il devait avoir dans cette région une lésion profonde. Et en effet cette lésion ne tarda pas à se montrer avec le caractère d'un anthrax qui se termina par la mort au bout de cinq jours.

(67) Voy. le traité *Περὶ ἐνυπνίων*, dans les *Parva naturalia*, et *Problem.*, sect. 30, p. 471.

(68) Voy. le traité de Gallien, *Περὶ τῆς ἐξ ἐνυπνίων διαγνωσεως* ap. *Opera*, ed.

siologistes des siècles derniers (69) et de nos jours (70), ont pu tirer des songes des moyens de diagnostic. Il n'est donc point étonnant que ceux qui allaient dormir dans le temple d'Esculape ou des autres divinités médicales, l'esprit rempli des visions qu'ils s'attendaient à y éprouver, aient fréquemment vu en rêve, des images ou entendu des paroles qui pouvaient les éclairer sur la nature de leur mal et les moyens de le guérir.

On sait d'ailleurs l'influence qu'exerce sur l'organisme, principalement dans les maladies nerveuses, une imagination vivement frappée. Cette action a suffi dans une foule de cas pour opérer la guérison (71), et l'on s'aperçoit, en jetant les yeux sur les remèdes que prescrivait Esculape, que la cure n'a pu être due à l'efficacité de ces moyens thérapeutiques, et que tout l'effet doit être attribué à l'imagination (72). Or, parmi les circonstances qui étaient de nature à impressionner l'esprit du malade, aucune n'avait plus ce caractère que ces hallucinations nocturnes, ces rêves nets et clairs (73) que les dévots

Kuhn, t. VI, p. 832 sq., et Hippocrat. *Περὶ ἐννομιῶν*, cap. 13 sq. C'est ce qui a fourni à Cicéron cette judicieuse remarque : *Nam medici ex quibusdam rebus et advenientes et crescentes morbos intelligunt, nonnullæ etiam valitudinis significationes ut hoc ipsum pleni enectine simus, ex quodam genere somniorum intelligi posse dicuntur. De Divinatione*, II, 69.

(69) Voy. Alberti, de *Vaticiniis ægrotorum* (Halle, 1724, in-4°).

(70) Voy. Barthez, *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, 2<sup>e</sup> édition, t. II, p. 148 sq. Virey, *De la physiologie dans ses rapports avec la philosophie*, p. 195 sq. Double, *Considérations séméiologiques sur les songes*, dans le *Journal général de Médecine*, t. XXVII, p. 129 sq. Burdach, *Traité de physiologie*, trad. par Jourdan, t. V, p. 205 sq., Moreau (de la Sarthe), art. *Rêve*, dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*.

(71) Voy. à ce sujet notre *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, p. 272 sq. T. J. Pettigrew, *On superstitions, connected with the history and practice of medicine and surgery* (London, 1844, in-8°).

(72) Voy. notre examen de l'ouvrage de M. Auguste Gauthier, cité ci-dessus. *Revue de Philologie*, t. I, p. 450 sq.

(73) Voy. sur ces rêves appelés par les Grecs *ἐκπυσίς* (Platon. *Criton*, 2), par les Latins, *clara somnia* (Cicéron. *de Divinat.* I, 27) et qui ont été distingués dernièrement par l'épithète de *psychiques* ou *intuitifs*, le mémoire de M. le docteur Macario intitulé : *Des rêves considérés sous le rapport physiologique et pathologique*, dans les *Annales médico-psychologiques du système nerveux*, t. VIII, p. 184 sq. (Septembre 1846). Ces rêves psychiques dus en partie à l'emploi des narcotiques, sont parfaitement décrits dans l'ouvrage de *Mysteriis Egyptiorum*, attribué à Jamblique, sect. III, c. II, p. 60, ed. Gal. Ils peuvent au reste avoir été souvent l'effet d'une disposition extatique et cataleptique particulière à celui qui les avait. C'est ce qui arriva notamment pour le rhéteur Élius Aristide, lequel a décrit fort au long les innombrables songes prophétiques qu'il eut dans les temples et dont les récits bizarres semblent avoir inspiré nos modernes magnétiseurs et nos somnambules.



à Apollon Paeon, à Esculape, à Isis, à Sérapis, à Hémithée, éprouvaient, en dormant dans les sanctuaires de ces divinités.

Telle fut la nature des guérisons dont le Sosthenium était le théâtre. Le malade qui invoquait Apollon Jasonius, comme celui qui priait saint Michel, durent, l'un et l'autre, à la foi vive qu'ils avaient dans la puissance de l'être supérieur invoqué par eux, le soulagement qu'ils venaient chercher.

Les prêtres appelaient encore à l'aide de la crédulité du malade certains moyens qui étaient de nature à porter l'esprit aux hallucinations, aux rêves, aux visions. Ils soumettaient celui qui venait consulter l'oracle à un jeûne prolongé qui le plaçait dans une disposition *hallucinatoire* (74); ils lui administraient des breuvages narcotiques, des potions stupéfiantes (75). Les sources qui existaient près de certains oracles et auxquelles on attribuait la propriété de communiquer le don de prophétie, n'étaient autres que des eaux fortement chargées d'acides et de gaz ayant des effets analogues à ceux de l'éther sulfurique, de l'opium, du protoxyde d'azote (gaz hilarant), du haschich et de l'aldéhyde (76). C'est ce qui explique comment Aristote et les

(74) Pausanias, lib. I, c. xxxiv. Philostrate. *Vit. Apollon. Tyan.*, lib. I, c. viii. C'était dans le même but qu'on soumettait à un jeûne pareil la pythie de Delphes, ceux qui venaient consulter l'oracle d'Amphiaras et ceux qui se rendaient dans l'autre de Charon à Nyssa. Voy. le Mémoire de Hardion dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. III, p. 179 sq. Certaines tribus d'Indiens du nouveau monde employaient aussi le jeûne pour se procurer des songes prophétiques, ce que les Shawanises pratiquent encore de nos jours. Voy. John Tanner, *Mémoires*, trad. par de Blossville, *Appendice de E. James*, p. 347. Galien remarque que lorsqu'on rêve à jeun, les songes sont plus clairs (*ἰσχυροί*). *Comment.* in lib. I. *Hippocrate. Praed.* ap. *Opera*, t. XVI, p. 525, ed. Kuhn. Tertullien dans son traité de *Anima*, c. xxvii, a remarqué qu'on supposait que le jeûne donnait naissance aux rêves. « Jejunius autem nescio an ego solus plurimum ita somnium, ut me somniasse non sentiam nihil ergo sobrietas, inquis, ad hanc partem. Imo tanto magis ad hanc quantum et ad omnem, si et ad superstitionem, multo amplius ad religionem. »

(75) Le laurier qu'on faisait mâcher à la pythie à Delphes et l'eau de la fontaine de Castalie qu'on lui faisait boire, avaient sans doute des propriétés analogues. Voy. Hardion, *Mém.* cit. et les observations de M. Brière de Boismont sur l'influence de l'éther dans les rêves. *Revue médicale*, juin 1847. Au temple de Cérès à Patras, ceux qui venaient consulter l'oracle étaient soumis à des fumigations (Pausanias, lib. VII, c. cxi. (Voy. ce que nous avons dit à ce sujet dans notre dissertation sur un miroir magique. *Revue Archéologique*, t. III, p. 165 sq.) Tertullien reconnaît que c'était la source de Colophon qui inspirait à ceux qui en buvaient, la puissance prophétique, c'est-à-dire ce délire qu'on prenait pour de l'inspiration. *Aut lymphaticos efficit Colophonis scaturigo daemonica.* *De Anima*, c. xxviii.

(76) A Delphes le gaz qui s'échappait du *γέρας* ou *στόμιον*, avait certainement des propriétés analogues. Si l'on en croit la tradition sur l'origine de l'oracle, cette vapeur agissait aussi sur les animaux. Voy. le Mémoire de Hardion cité ci-dessus et Clavier, *Mémoire sur les oracles des anciens*, p. 76 sq.

Stoïciens ont pu attribuer la vertu divinatoire aux vapeurs qui s'échappent de la terre (77). Le phénomène avait été observé par Eusèbe, évêque de Césarée. Il est, dit cet historien (78), des émanations et des exhalaisons fuligineuses qui portent à l'assoupissement et qui procurent des visions (79).

A Hierapolis, dans la Phrygie pacatiane, il existait, près du temple de Cybèle, une caverne appelée *Charonium*, d'où s'exhalaient des vapeurs d'acide carbonique, comme à la célèbre grotte du Chien, près du lac d'Agnani, dans le royaume de Naples. A la fin du V<sup>e</sup> siècle, alors que le temple de la déesse était complètement abandonné, par suite de l'interdiction du paganisme, le philosophe Damascius, qui était resté fidèle aux croyances païennes, y descendit avec un de ses compagnons, malgré le danger qu'on croyait qu'il y avait à pénétrer dans ce lieu. Il en sortit sain et sauf, mais à peine fut-il de retour chez lui, qu'il eut un rêve dans lequel il s'imagina être Attys et assister à la fête des Hilaries que célébrait en son honneur la mère des Dieux.

Il y a tout lieu de croire que le songe qu'eut Damascius, avait été provoqué par le gaz qu'il avait respiré dans le *Charonium*. Et ce fait nous fournit un exemple curieux du mode de production des songes prophétiques dans certains oracles. Il nous explique la véritable nature de l'exhalaison prophétique, ἀτμός, ὁμφή, πνεῦμα, qui s'échappait à Delphes du στόμιον.

Les grottes des nymphes dans lesquelles se rendaient les lypémaniques, les aliénés, dont le dérangement intellectuel était attribué à l'influence des nymphes par les Grecs, et qui, pour ce motif, les appelaient νυμφόληπτοι (80), ces grottes, disons-nous, devaient être des lieux d'où s'échappaient des exhalaisons méphitiques, des gaz ou des vapeurs dont l'action était analogue à celle du hachych ou de

(77) Plutarch. *de Oracul. defect.* c. XLIV, Aristot. *de Mundo*, p. 11, ed. Syll. Ciceron. *de Divinat.*, I, 36.

(78) Euseb. *Præpar. evangel.*, lib. IV, c. 1.

(79) Damasc. *Vit. Isidor.* ap. Phot. *Biblioth.*, Cod. 242, ed. Bekker, p. 344, 345.

(80) Pausan. (lib. IV, cap. XXVII, p. 344), attribue aux nymphes la vertu prophétique de Bacis, c'est-à-dire sa folie, car les fous étaient regardés comme des inspirés. Chandler a publié une inscription grecque qui relate la guérison d'un νυμφόληπτος dans l'antré des nymphes. *Inscript. antiq.*, p. 76, n° CXI. C'étaient surtout les hydrophobes auxquels l'épithète de νυμφόληπτος était appliquée. L'aversion qu'ils manifestaient pour les liquides, était le motif qui avait fait croire qu'ils étaient de la part des nymphes l'objet d'une haine particulière; aussi les Latins les appelaient-ils *lymphatici*, *lymphati*. Voy. notre article *Démoniaque*, dans l'*Encyclopédie moderne*, dirigée par M. Léon Rénier, t. XII.

l'éther, (81) et dont la vertu narcotique était mise à profit pour le traitement des maladies mentales (82).

Les sources thermales que G. Cedrenus nous dit avoir existé à Anaplous ou Hestîæ, nous semblent devoir être rangées dans la même catégorie; et leur emploi pouvait fort bien provoquer souvent les songes dans lesquels le dieu médical du lieu se manifestait aux malades. Quoi qu'il en soit, un fait demeure établi pour nous, c'est qu'une fois que le Sosthenium eut été consacré à saint Michel, ces phénomènes de rêves hallucinatoires qui s'étaient produits chez les malades qui venaient implorer le secours du dieu Soter, Apollon Jasonitis, se continuèrent chez les chrétiens qui venaient demander à Dieu leur guérison. Le miracle, car c'en était un pour des hommes qui ignoraient le caractère naturel de ces visions, s'accomplit comme par le passé; seulement les préoccupations et les idées religieuses des pèlerins étant changées, ce ne fut

(81) Un fait curieux rapporté par le docteur Laurent, chirurgien du premier bataillon de Latour d'Auvergne, vient confirmer l'action de certaines exhalaisons sur la production des rêves. Le bataillon ayant été, à raison de l'encombrement de la ville de Tropea, où il était cantonné, logé dans une vieille abbaye en ruines, tous les soldats, vieux braves de la République, peu accessibles à la peur et ne croyant guère au diable, virent, la nuit, cet esprit malfaisant entrer dans l'abbaye sous la forme d'un chien noir à poil touffu. Instruits de cette apparition, le docteur Laurent et les officiers se rendirent à l'abbaye, déterminés à veiller toute la nuit, afin de savoir ce qui en était. À peine la troupe fut-elle endormie, qu'ils la virent se réveiller sous l'influence de la même apparition que la veille. C'était donc un cauchemar qui prenait nécessairement le dormeur en ce lieu et qui avait valu, depuis longtemps, à l'abbaye la réputation de recevoir des visites diaboliques. Un effet si singulier ne peut être guère attribué qu'à quelque exhalaison. On sait qu'il se dégage dans plusieurs lieux, surtout ceux dont le terrain est d'origine volcanique, qu'il se trouve en dissolution dans diverses sources, des gaz acide carbonique, sulfhydrique, chlorhydrique, etc. C'étaient à des grottes, à des cavernes de ce genre que les anciens avaient généralement donné le nom de *charonium*, *plutonium*, d'autres de *Typhon* (voy. J. Desnoyers, art. *Caverne*, dans le *Dictionn. d'histoire naturelle* de d'Orbigny). Élien (*Hist. animal.*, lib. XVI, c. xvi) rapporte qu'il existait une caverne de ce genre dans l'*Aria*. Les Indiens, afin de détourner l'effet des mauvais songes qu'envoyait ce gouffre, y précipitaient des animaux. Il est évident que ces songes étaient aussi dus aux exhalaisons méphitiques qui s'échappaient de cet endroit. Il existe sur les *estouffs* des environs de Clermont, sur la *mouffette* de Pérault, près de Montpellier, sur la grotte du *Chien*, sur les *molfele* de la Campanie et les cavernes de Bolzena, des traditions populaires qui se rapportent à un phénomène du même genre.

(82) Voy. J. Moreau (de Tours), *Du Hachysch et de l'aliénation mentale, Études psychologiques*. Paris, 1845, in-8°. Les inhalations éthérées ont été employées avec succès dans l'épilepsie (*Gazette des hôpitaux*, n° 1, avril 1847; *Art. de M. J. Moreau*), et d'autres maladies nerveuses, de même que le hachisch a été reconnu comme moyen thérapeutique dans l'hydrophobie et la chorée. Voy. l'extrait d'un travail de M. Shaughnessy (de Calcutta) sur l'emploi du *cannabis indica*. *Annales médico-psychologiq. du système nerveux*, t. XII, p. 257, 258.

plus Apollon Jasonius, Esculape ou Télésphore auxquels ils crurent être redevables de la révélation des remèdes qui devaient les guérir, ce fut Dieu ou l'archange Michel.

Le fait qui se passa au Michaelion d'Anaplous, n'est pas le seul que nous offre l'histoire de cette époque. Il en est encore un dans lequel nous retrouvons la trace des mêmes croyances païennes venant pour ainsi dire se greffer sur le christianisme; nous voulons parler du culte de saint Côme et de saint Damien. Côme et Damien avaient souffert la mort pour la foi, sous le règne de Dioclétien, à Egés en Cilicie (83). Le culte de ces martyrs ne tarda pas à se répandre dans toute la Grèce. Comme leur vie était restée fort obscure, il se forma de nombreuses légendes à leur sujet, légendes dont les critiques ont reconnu le caractère apocryphe (84). Or, une particularité de ces légendes nous rappelle, précisément comme celle du Michaelion, l'usage de l'incubation.

Les deux saints avaient une église à Constantinople, au quartier des Blachernes. L'empereur Justinien ayant été atteint d'une maladie grave, ils lui apparurent en songe et le guérirent (85). Ce prince, par reconnaissance, fit remplacer leur église, que le patriarche Proclus avait fait construire au Zeugma, sous le règne de Théodose II (86), par une autre beaucoup plus magnifique. Cette guérison miraculeuse valut promptement à ces saints une grande réputation. On leur donna le surnom des *saints anargyres* (θεοὶ ἀναργύροι) (87); on imagina qu'ils avaient été médecins et, depuis lors, ils devinrent les patrons des gens de cette profession. Un grand nombre de guérisons furent opérées par leur intercession et l'attouchement de leurs prétendues reliques (88). Ils apparurent en songe aux malades et leur révélèrent les remèdes à suivre (89).

Remarquons que saint Côme et saint Damien étaient précisément

(83) Voy. Bolland., *Act. sanctor.*, 27 septemb., p. 423 sq.

(84) Voy. Baillet, *Vies des Saints*, nouvelle édition, t. VI, p. 361 sq.

(85) Procop., *De ædificiis*, t. VI, p. 193 ed. Dindorf.

(86) G. Codin. *De ædificiis C. P.*, p. 93, ed. Bekker.

(87) Voy. ce que J. Malala dit de ces saints qu'il suppose avoir été médecins. (*Chronogr.*, lib. XII, p. 304, ed. Dindorf). Il est à noter que ce chronographe remarque simplement que ces martyrs savaient la médecine, ἦσαν γὰρ ἰατροὶ τὴν ἰατρικὴν, sans dire qu'ils étaient médecins de profession. Or il paraît certain que cette science médicale qu'on leur supposait, n'avait pas d'autre origine que leur apparition aux malades.

(88) Voy. la liste de ces guérisons, Bolland, o. c. p. 456 sq.

(89) Referunt etiam plerique, apparere eos per visum languentibus et quid faciendum indicare. S. Gregor. Turon. *De gloria martyrum*, lib. I, cap. xcvi.

natifs d'Eges, en Cilicie, une des villes les plus renommées pour le culte d'Esculape (90), qu'on y honorait sous le nom de *Soter* et *Iatros*, et dans le temple duquel se pratiquait la cérémonie de l'incubation. Il y a donc lieu de croire que les chrétiens de cette ville, restant fidèles à ce mode antique de consultation des puissances célestes dans les maladies, allèrent dormir au tombeau de ces généreux martyrs, comme leurs pères les païens allaient dormir dans l'Asclepion.

Cet usage de dormir près des tombeaux afin d'obtenir des songes prophétiques, est une superstition qui existait dans l'antiquité chez différents peuples de l'Orient et de l'Afrique. Isaïe la reproche aux Juifs (91), et Hérodote nous apprend qu'elle avait cours chez les Nasamons (92). Une lettre de l'empereur Julien nous montre qu'une superstition analogue régnait chez les Égyptiens. Ce prince reprend les Alexandrins d'aller dormir sur la pointe d'un obélisque renversé, dans le but d'avoir des songes prophétiques (93).

Les neuvaines faites au moyen âge aux tombeaux, aux chasses des saints ne paraissent point avoir d'autre origine. Il est certains pèlerinages qui rappellent d'une manière assez frappante les visites aux Asclépiens et notamment celles dont *Ælius Aristide* nous a laissé le curieux tableau. Nous citerons notamment celui de l'abbaye de Saint-Hubert dans les Ardennes, dont les formes toutes païennes encoururent les reproches de divers théologiens (94). Rappelons encore un fait que nous lisons dans la chronique de Frodoard (95), et qui semblerait emprunté aux légendes d'Esculape, de Sérapis ou d'Isis (96). A Reims, un certain aveugle nommé Paul, ayant

(90) Voy. plus haut Enseb. *de vit. Constant.*, lib. III, cap. LXVI; Philostrate. *Vit. Apollon. Tyanens.*, lib. I, cap. x, xi.

(91) Isaïe cap. LXV, v. 4.

(92) Hérodote. lib. IV, cap. CLXXIII. Le même fait était aussi rapporté par Héraclide et Nymphodore. Tertullien, *De anima*, cap. xxxiii. Tertullien nous apprend d'après Nicandre que les Celtes passaient, dans le même but, la nuit autour des bûchers sur lesquels avaient été consumés les corps des hommes braves : *Et Celtas apud virorum fortium busta eadem de causa abnoctare, ut Nicander affirmat.*

(93) Voy. Julian. *Epist. LVIII*, p. 110 éd. Heyler, Muratori, *Anecdol. græca*, t. 5, p. 327. Cf. la note de Néauder à ce sujet *Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirche*, 21e ausgab., t. III, p. 79, 80.

(94) Voy. la relation et l'examen des guérisons opérées par l'étoile de saint Hubert dans l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, par le P. Pierre Lebrun, 2<sup>e</sup> édit. ; t. II, p. 1 sq.

(95) *Chronic.*, ann. 933, ap. D. Bouquet, *Historiens de France*, t. VIII, p. 189, c.

(96) On peut rapprocher la guérison de cet aveugle de celle qui est mentionnée dans une inscription grecque publiée par Gruter et Hundertmark et qui rapporte

été averti pendant son sommeil de se rendre à l'église de Saint-Hilaire, pour y recevoir la lumière, y entra conformément à cet avertissement et recouvra la vue. Des légendes analogues se rencontrent dans toutes les religions et jusque dans celle des Hindous (97).

Arrêtons-nous là. Le lecteur peut maintenant saisir la liaison qui existe entre les guérisons opérées à Anaplous et les croyances païennes qui se rattachaient au Sosthenium. La puissance de l'habitude, et les causes naturelles de la superstition firent passer dans les croyances nouvelles des usages et des idées qui découlaient de la religion à laquelle elles se substituaient.

ALFRED MAURY.

qu'un certain Gaius, avengle, ayant appris de l'oracle (sans doute celui d'Esculape à Rome, car l'inscription a été trouvée dans une île du Tibre) qu'il devait se rendre à l'autel, y adresser ses prières, puis traverser le temple de droite à gauche, poser ses cinq doigts sur l'autel, lever la main et la placer sur ses yeux, recouvra ainsi la vue en présence et aux acclamations du peuple, sous le règne d'Antonin. Voy. Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, p. 162 sq. Une seconde table votive trouvée dans le même lieu, mentionne une autre guérison de cécité.

(97) Voy. l'histoire de l'ascète Moroba. Coleman, *Mythology of the Hindus*, p. 107.

# NOTICE

SUR

## L'ALBUM DE VILLARD DE HONNECOURT,

ARCHITECTE DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

---

DEUXIÈME ARTICLE.

### II.

#### GÉOMÉTRIE ET TRIGONOMÉTRIE PRATIQUE.

Je réunis sous ce chef un certain nombre de problèmes dont la solution est le plus souvent très-mal indiquée par les figures; mais ils sont si connus et si faciles, que c'est la moindre chose que de suppléer aux omissions du démonstrateur. La plupart, comme de juste, ont trait à la construction. Le présent chapitre est donc en quelque sorte l'introduction de celui qui suivra. Villard de Honnecourt qui donne pêle mêle les matières de l'un et de l'autre, annonce ce chaos par une note ainsi conçue : *En ces iij. fuelles a des figures de l'art de jometrie, mais al conoistre covient avoir grant esgart ki savoir velt de que cascade doit ovrer.* « Sur les quatre pages suivantes « sont des figures de l'art de géométrie; mais il faut mettre grande « application à les étudier, si l'on veut comprendre le sens pratique de chacune. »

1<sup>o</sup> *Trouver le centre d'un cercle* (fol. 20, r.) — La figure ne fait qu'indiquer la solution, car elle consiste seulement en un cercle sur la circonférence duquel sont marqués trois gros points. Légende : *Par chu trovom le point en mi on campe à compas,* « ainsi trouve-t-on le point au milieu d'un champ décrit au compas. » Ce problème, fameux autrefois parmi les ouvriers tailleurs de pierre, était connu sous la dénomination des trois points perdus.

2<sup>o</sup> *Déterminer la circonférence d'une colonne engagée* (fol. 20, r.) — Corollaire du problème précédent. Le moyen proposé est d'appli-

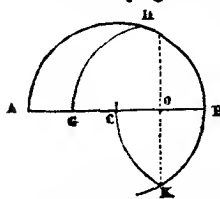
quer sur la surface extérieure de la colonne, perpendiculairement à son axe, un compas à coulisse dans le quadrant duquel s'adapte une branche mobile. On ajuste les trois branches de manière à ce qu'elles touchent toutes les trois la colonne. Le compas ensuite couché en plan donnera trois points suffisants pour trouver la circonférence qu'on cherche : Légende : *Par cu prenum la grosse d'one colonbe que on ne voit mie tote.*

3° *Trouver le module d'une colonne appliquée dans une encognure* (fol. 20, r.). — La figure est un cercle tangent aux deux côtés d'un angle droit. Une équerre a l'un de ses bras appliqué contre l'un des côtés de l'angle et l'autre contre le cercle. Légende : *Ensi prendés one roonde en on agle, s'en arez le grose*; « ainsi prenez une rondeur dans un angle et vous en aurez la dimension. »

4° *Faire un vase double en capacité d'un autre vase donné* (fol. 20, r.). — Il y a bien des choses sous-entendues tant dans la légende que dans la figure. Celle-ci consiste tout simplement en une équerre dont l'angle intérieur est inscrit dans un cercle, tandis qu'un autre cercle plus petit est tangent à ses deux branches. Il y a dessous : *Par chu fait om ij. vassias que li ons tient ij. tans que li atres*, « par ce, fait-on deux vaisseaux tels que l'un tienne deux fois autant que l'autre. »

Il est certain que le grand cercle est double en superficie du petit, car son rayon est l'hypoténuse d'un triangle rectangle qui a pour petits côtés deux rayons du petit cercle. Maintenant pour que le vase construit sur le grand cercle tienne le double de l'autre, il faut les supposer tous deux ou cylindriques ou coniques et ayant mêmes hauteurs. Une écuelle ou tout autre vaisseau sphérique exécutée d'après le même procédé ne répondrait pas aux conditions du problème. La figure ne montre rien de tout cela, ni l'explication ne l'enseigne.

5° *Décrire trois arcs différents avec un seul rayon* (fol. 11 r.). — Cet énoncé est ainsi conçu dans le manuscrit : *Par chu fait om trois manires d'ars à conpas ovrir one fois*. Je reproduis la figure en l'accompagnant de lettres pour la facilité de la démonstration.



Le rayon donné est CB avec lequel on décrit d'abord le cercle  $\Delta H B K$  dont la moitié  $\Delta H B$  est l'un des arcs demandés.

Le second arc est un arc brisé qu'on obtiendra en prenant B pour centre; soit  $C K B$ .

Le troisième arc, également brisé, se décrit en prenant pour centre l'intersection O du diamètre AB, par la per-



pendiculaire abaissée sur lui du point K, sommet de l'arc précédemment obtenu. On a donc : GHB.

Si simple que soit cette opération, elle me paraît renfermer une donnée capitale pour l'étude de l'architecture du XIII<sup>e</sup> siècle. Les trois arcs engendrés sont de ceux qui constituent la forme des cintres dans les monuments de cette époque. Sur les trois il y en a deux, AHB (le plein cintre) et CKB (l'arc tiers-point) dont la formule est parfaitement connue. Je me demande si GHB ne nous donnerait pas celle de l'arc gothique par excellence. L'archéologie au point où elle en est, n'assigne pas de forme constante aux arcs de l'ère gothique qui ne sont ni le plein-cintre ni le tiers-point. Ils en ont peut-être une; du moins l'opération de Villard de Honnecourt, donne à croire que de son temps et du temps de ses maîtres, l'arc brisé le plus en usage, était celui dont les deux centres avaient pour distance un demi-rayon, dont par conséquent les deux naissances étaient distancées d'un rayon et demi. Ce sera aux praticiens à vérifier ce fait.

6° *Déterminer le point précis où tombera un fruit se détachant de l'arbre* (fol. 21, r.). — La chose est autrement énoncée dans le manuscrit : *Par chu met om on oef des sas one poire par mesure que li poire chice sor l'uef*; « ainsi met-on un œuf sous une poire pour faire que la poire tombe sur l'œuf. » Pour figure, un arbre d'où pend une poire; trois jalons sur un plan oblique à celui de l'arbre, et sous la poire une petite croix, indice d'une intersection. Cette intersection qui sera la place de l'œuf, résulte visiblement de deux lignes de jalons établies dans l'axe de la poire.

J'omet un autre problème, sans doute aussi simple que celui-là, mais dont il m'est impossible d'accorder la solution avec la figure (fol. 20, r.): Il consiste à faire tomber en un même point deux pierres peu éloignées l'une de l'autre, si toutefois c'est bien là le sens de la légende : *Par chu fait om cheir deus pires à un point si lons ne seront*.

7° *Tracer l'aire d'un cloître* (fol. 20 r.). — Deux méthodes sont proposées; mais les figures sont si incomplètes qu'il est fort difficile de juger par quelle opération s'effectuait ce tracé.

La première figure consiste en deux carrés inscrits parallèlement l'un dans l'autre. Du centre commun part une demi-diagonale. Au-dessous : *Par chu fait om on clostre, autretant es voies com el prael*; « ainsi fait-on un cloître, tant pour les galeries que pour le préau. »

Il y a ensuite pour seconde figure, deux diagonales tendues entre quatre points fixes. Quatre encognures formées par quatre pentagones ayant chacun trois angles droits, sont disposées sur les diagonales.

nales de manière à indiquer la direction de chacun des côtés du carré. Légende : *Par chu assiet om les iij. coens d'on clostre sens plonc et sens livel*; « manière d'établir les quatre coins d'un cloître sans plomb et sans niveau. » Je conjecture d'après ces mots que la méthode proposée consistait à tendre d'abord des cordeaux en manière de diagonales, et ensuite à tracer les angles dessus, au moyen de patrons de bois dont le dessin nous représenterait la forme. Une telle façon d'opérer serait bien peu précise; mais il faut en admettre de semblables pour expliquer les biais et fautes d'alignements que présentent des édifices conçus d'ailleurs par d'habiles artistes.

8° *Mesurer la largeur d'une rivière sans la passer* (fol. 20, r.). Une rivière figurée en plan, un point marqué sur l'une de ses rives, et de l'autre côté un instrument à prendre les angles : *Par chu prent on la largece d'one aive sens paseir*.

Le mérite de ce dessin et de ceux qui le suivent, est de prouver qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, nos praticiens usaient déjà de la méthode trigonométrique des sinus professée par les Arabes. Leur manière d'opérer était d'ailleurs très-imparfaite. Le graphomètre dessiné par Villard de Honnecourt se compose de deux règles fixées en arbalétriers sur deux traverses, de sorte qu'on avait la base et deux angles du triangle auquel il fallait dès lors accommoder par des tâtonnements infinis le point saillant qu'on lui donnait pour sommet.

Un instrument analogue (même folio), mais assemblé en quadrilatère rectangle, s'employait pour déterminer à distance la largeur d'une fenêtre, ou, pour parler d'une manière plus générale, l'écartement de deux points fixes. La légende dit, *Par chu prent om la largece d'one fenestre ki est lons*.

9° *Mesurer la hauteur d'une tour* (fol. 20, r.). — L'opération se faisait d'une façon aussi peu commode que la précédente, au moyen d'une équerre-triangle qu'il fallait hausser, baisser, rapprocher, éloigner, jusqu'à ce qu'on l'eût mise à son point pour aboutir au sommet de l'édifice. La figure, pour donner une idée de ces tâtonnements, représente l'équerre élevée sur une tablette à pieds pendant que l'opérateur, couché par terre, en mire l'hypoténuse dans le sens des créneaux de la tour. Légende : *Par chu pren tom le hautece d'one tour*.

## III.

## COUPE DES PIERRES ET MAÇONNERIE.

Si j'étais parvenu à faire dire aux figures de Villard de Honnecourt tout ce qu'elles signifient, ce chapitre serait de beaucoup le plus intéressant; on y trouverait, réduite à ses principes, la science qui a présidé à la construction des édifices gothiques les plus grandioses. Je n'ai réussi qu'à en saisir quelques traits; mais comme ce qui est resté inintelligible pour moi, sera certainement compris par d'autres, afin que les précieuses indications de l'album sur cette matière reçoivent le plus tôt possible les explications qu'elles comportent, je les reproduirai dans leur entier, texte et dessins.

Il n'est pas inutile de rappeler pour la plus grande intelligence de ce qui va suivre, que la difficulté de toute construction en pierre réside dans les voûtes; que les voûtes gothiques étant fractionnées en une infinité de plans appuyés les uns sur les autres, n'ont de capital dans leur économie que les nervures sur lesquelles est leur premier appui; qu'ainsi toute la difficulté de construction de ces voûtes est réduite à celle de la construction des nervures, simples chapelets de pierre, formés de pièces isolées qui s'appliquaient l'une sur l'autre sans enchaînement. J'ajoute encore que les courbes de ces nervures, étant toutes des segments de cercle, ne peuvent donner lieu à aucun problème dont on ne sorte par la connaissance du rayon, toujours si facile à obtenir.

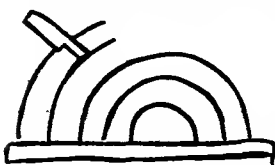
Voilà pour la théorie. Quant à la pratique, supposez qu'on eût à construire aujourd'hui de ces sortes de nervures; pour en exécuter les pièces ou voussoirs, la marche serait celle-ci. On dessinerait l'épure de chaque arc développé sous toutes ses faces. D'après l'épure, on taillerait des patrons (ce qu'on appelle des panneaux) donnant les formes propres aux diverses faces des voussoirs. Enfin, avec l'aide des panneaux, se ferait le travail du tailleur de pierre.

La méthode des panneaux ou plutôt l'art de les tracer, qu'on appelle *le trait*, passe pour être une invention des constructeurs gothiques. Ce qui le fait croire, c'est le contraste de l'ignorance qui a présidé à la construction des voûtes romanes, avec la précision progressive des coupes de pierre que l'on remarque dans les édifices bâtis depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au commencement du XVI<sup>e</sup>. D'un autre côté, Philibert de Lorme, qui est le plus vieil auteur ayant

écrit sur le trait, en parle comme d'une chose que les ouvriers se transmettaient entre eux de temps immémorial.

Arrivons à Villard de Honnecourt et à ses méthodes.

1° *Exécution du modèle en terre avant de construire un arc* (fol. 20,



r.). — Voici dès le premier énoncé, une notion importante pour l'histoire de l'art : c'est qu'au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, on exécutait le modèle en relief avant d'opérer la construction. La figure, il est

vrai, et la légende ne sont pas sans difficulté ; mais quelle que soit l'interprétation précise de l'une et de l'autre, le fait d'un relief préliminaire n'en restera pas moins acquis. La figure le prouve par le calibre qui est appliqué sur son segment extérieur. Le texte est encore plus explicite : *Par chu tail om le mole d'on grant arc dedans iij. piés de terre* ; « ainsi taille-t-on le moule d'un grand arc dedans trois pieds de terre. » *Tailler le moule*, c'est découper avec ses élévations et profils, c'est sculpter un voussoir qui, d'après les propriétés connues de l'arc plein cintre (que l'auteur appelle *grand arc*), pourra servir de modèle à tous les autres voussoirs du même arc. Maintenant, que les mots *dedans trois piés de terre* indiquent la surface ou le volume de terre suffisant pour l'exécution du modèle ; que *trois piés* soit une quantité réelle ou seulement un indéfini synonyme de *peu* considérable ; que les trois demi-cercles concentriques de la figure placés sous le segment que l'opération a pour but de produire, soient là pour enseigner la marche de l'opération ou à toute autre fin : peu importe ; l'exécution du modèle en relief est mise hors de doute. Il est digne de remarque qu'un architecte anglais très-versé dans la connaissance du gothique, M. Willis, en est venu, avec la seule ressource de ses observations, à conjecturer le même fait (1).

J'omets la figure par trop simple d'une petite opération qui consiste à déterminer le rayon d'un arc de voûte, en conduisant dans le sens des deux joints d'un de ses voussoirs deux ficelles que l'on prolonge jusqu'à ce qu'elles se rencontrent. *Par chu*, dit la légende, *trouvom les poins d'one vosure taillie*. C'est jusqu'à un certain point l'inverse du cas précédent où l'on traçait les voussoirs, l'arc étant donné.

(1) Voyez le beau mémoire de cet auteur sur la construction des voûtes gothiques dans la *Revue d'Architecture* de M. César Daly, vol. de 1843.

2° *Taille des voussoirs d'après le modèle* (fol. 20 r.).—Avec le modèle en terre de la grandeur de l'exécution, on pouvait se passer de panneaux, et alors les ouvriers procédaient à la taille des voussoirs par la méthode qu'on appelle de déroboement, c'est-à-dire en opérant du ciseau, suivant les hauteurs et profondeurs du modèle. Ils faisaient comme les sculpteurs lorsqu'ils en viennent à exécuter au ciseau la figure qu'ils ont modelée d'abord.

Les diverses applications de cette méthode sont ainsi figurées et expliquées :

Fig. 1°. *Par chu tail om vosure riulée*, « taille des pièces d'une « voussure réglée, » autrement dit des voussoirs d'une nervure droite par son profil. Les points marqués entre le modèle et l'exécution sont pour indiquer la profondeur du déroboement.



Fig. 1.

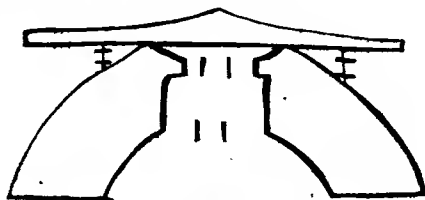


Fig. 2.

Fig. 2. *Par chu tail om vosure d'estor de machonerie roonde*. Je crois qu'il faut entendre par *vosure d'estor*, un arc de voûte ou nervure garnie de moulures; *de machonerie roonde* complète l'explication en donnant à entendre que les profils de ces moulures sont courbes. Villard de Honnecourt a indiqué sur ce dessin l'emploi de la règle.

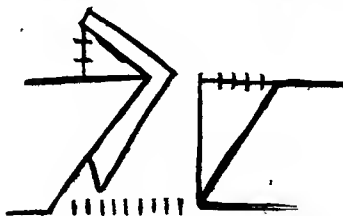


Fig. 3.

Fig. 3. *Par chu tail om vosure beslage*; « taille des voussoirs d'une nervure biaise », du moins c'est le sens que peut faire soupçonner le dessin, en même temps qu'on y est conduit par l'analogie de *besloge* avec *balonge* ou *berlonge*, formes diverses de l'ancien adjectif *barlong*, qui s'appliquait aux formes à la fois oblongues et inclinées.

3° *Taille des voussoirs par d'autres méthodes.* Aux opérations précédentes, qui nécessitaient la juxtaposition continuelle du modèle à la pièce de travail, on en substituait d'autres, un peu plus savantes, et plus expéditives.

Fig. 1<sup>re</sup> (fol. 20 v). *Par chu tail om vosors par esscandelon*; « ainsi l'on taille voussoirs par échelons, » c'est-à-dire au moyen d'une échelle de proportion établie entre la tête du voussoir et sa douelle.

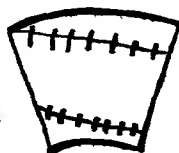


Fig. 1.

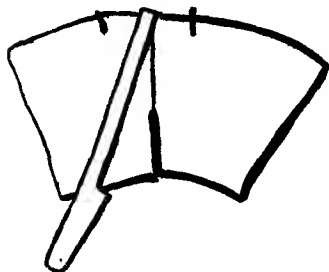


Fig. 2.

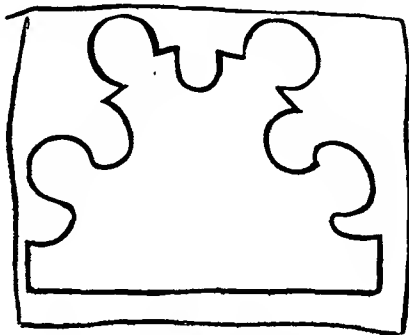


Fig. 3.

Fig. 2 (fol. 21 r). *Par chu donom on vosoir se tumeie sens molle*; « ainsi on donne à un voussoir sa coupe sans moule, » au moyen d'une jauge que l'on faisait agir sur les faces latérales du voussoir, de manière à obtenir les sommets d'un polygone régulier, inscrit au cercle dont la courbe du même voussoir n'était qu'un segment.

Fig. 3 (fol. 21 r.). *Par chu bevum erracement jagüis sens molle, par on membre.* Cette légende est conçue dans un tel langage, qu'avant d'en hasarder l'interprétation, il est bon d'en discuter les termes.

Le dessin représente en plan les naissances de plusieurs arcs sur un même abaque. Or, ces faisceaux d'arcs ou de nervures, qui sont en quelque sorte la tige d'où s'épanouit la voûte gothique, on les appelait jadis arrachements de voûte. Comme il est impossible de ne pas reconnaître le mot arrachement dans la forme *erracement* du manuscrit, la figure et le texte concordent, au moins en ce point, à éveiller l'idée d'un objet connu.

Les arrachements de voûte commencèrent au XIII<sup>e</sup> à être taillées dans une seule pierre. Cela ne fut pas sans offrir beaucoup de difficulté aux ouvriers du temps, parce que les arcs qui portaient de

l'arrachement, ayant des rayons différents, il fallait incliner différemment le plan sur lequel chacun devait poser. C'est, je crois, un procédé pour exécuter ce travail avec économie de temps et de peine que propose Villard de Honnecourt. Le verbe *bever*, dont il se sert, doit être analogue au mot *beveau*, *buveau* ou *biveau*, qui désigne un instrument à prendre les angles sous faces biaises; *bevu*m équivaüt donc à *on biaise*. *Jagüs* est certainement une forme de *jaugé*, et nous reporte au procédé de coupe consigné précédemment, car l'inclinaison à donner à chaque plan était précisément celle sous laquelle étaient taillées les faces de joint des voussoirs appartenant à l'arc posé sur ce plan. Par *membres* enfin, j'entends les diverses saillies de l'arrachement répondant à chacun de ses arcs. Le sens de la légende est donc : « Par ce moyen, on bive (ou biaise) arrachements de voûte jaugés membre par membre, sans le secours d'un modèle en relief. »

On voit par là que l'opération se réduisait à appliquer à chacune des parties de la pièce, la méthode figurée par le dessin précédent.

Fig. 4.

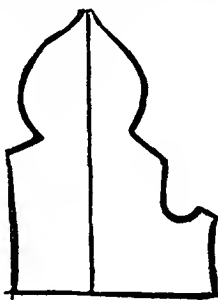
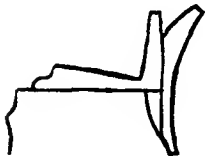


Fig. 5.



Fig. 6.

Fig. 4 (fol. 20 r.). *Par chu tail om erracenmens*. Je place cette figure à la suite de la précédente, parce qu'elle a trait aussi aux arrachements; mais je n'y vois absolument rien qu'une pièce quelconque, dont le profil est évidé en forme de cavet. Un calibre et une équerre sont appliqués sur l'ouvrage.

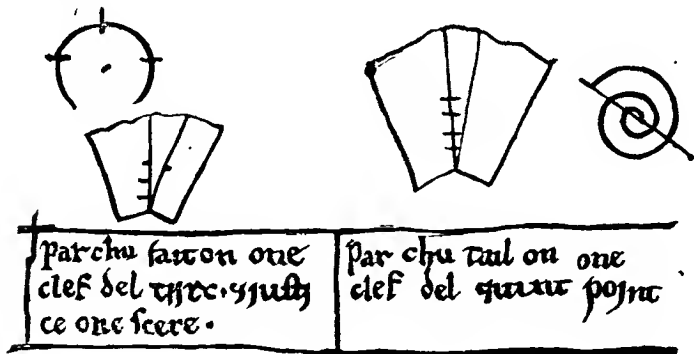
Fig. 5 (fol. 21 r.). *Par chu tail om vosure engenolie*; « ainsi on « taille voussure engouillée. » Je ne vois pas là non plus l'opération; mais seulement le profil de la pièce exécutée.

Fig. 6 (fol. 20 v.). *Par chu tail om pendans riulés*; « ainsi l'on « taille pendants réglés. » Et à cette explication, l'auteur ajoute : *metés le bas el haut*; c'est-à-dire que dans la construction, c'est l'extrémité large de la figure qui est en haut. *Pendant* est le nom

donné aux vousoirs qui composent la couverte des voûtes gothiques. On pouvait, à cause de leur petitesse, les tracer simplement à la règle, comme l'indique Villard de Honnecourt, et sans se préoccuper aucunement de leur coupe. Le maçon y pourvoyait au moment de la pose, par du mortier ou par quelques coups de hachette.

4° *Trait de la clé du tiers et du quint point* (fol. 20, v.). — Rien de ce qui précède ne nous a montré la description géométrique appliquée à la coupe des pierres. L'emploi de cette méthode pourrait bien résulter de deux dessins de l'album, mais avec la preuve, vu l'imperfection des procédés, qu'au temps de Villard de Honnecourt, la la science du trait ne faisait que de naître.

Les deux figures dont je veux parler sont obscures par-dessus toutes les autres, et comme les légendes qui les accompagnent ne les éclaircissent ni ne sont éclaircies par elles, il faut aller chercher l'interprétation assez loin. Comme je ne me flatte pas de l'avoir trouvée, je crois nécessaire, vu l'importance du fait, de reproduire non pas seulement les deux dessins de Villard de Honnecourt, mais leur disposition respective et jusqu'au *fac-simile* de leurs légendes. Les voici :



*Clef del tiers* de la première légende est évidemment en rapport de symétrie avec *clef del quint point* de la seconde. L'auteur veut donc parler d'abord de la clef du tiers-point.

Tiers-point, dans le langage actuel de l'industrie, est le sommet du triangle équilatéral : d'où l'application du même nom à l'arc gothique dont les deux centres et les naissances coïncident, parce que les trois cordes d'un tel arc forment un triangle équilatéral. Mais il faut remarquer que c'est l'usage moderne qui a restreint l'applica-



tion de tiers-point au triangle équilatéral, et qu'autrefois on dénommait ainsi tout triangle isocèle; or, comme tout arc gothique produit un triangle isocèle en joignant ses naissances à son sommet, et que réciproquement les trois sommets d'un triangle isocèle déterminent un arc gothique, tout arc gothique était appelé autrefois *ag-tiers-point*. C'est là le mot technique employé au moyen âge, et au XVI<sup>e</sup> siècle encore, il n'avait point changé d'acception, puisque Philibert de Lorme s'en sert pour dénommer l'arc brisé en général. Clef du tiers-point est donc la clef de l'arc brisé ou gothique.

Rien que ce premier résultat nous fixe déjà sur l'acception de clef qui peut signifier dans l'architecture du moyen âge, des choses essentiellement différentes; car la pierre commune à deux nervures diagonales, au point de leur intersection, est une clef; et les deux pierres placées à la brisure des arcades et arcs doubleaux, sont aussi des clefs. Les nervures diagonales étant des pleins-cintres, le nom de clef du tiers-point ne saurait convenir à leur clef, et ainsi, c'est de la clef des arcades et doubleaux gothiques qu'il est ici question.

J'achève l'interprétation de la légende.

Villard de Honnecourt dit que l'opération par laquelle on fait une clef du tiers-point sert aussi à *justicer one scere*, c'est-à-dire à vérifier la justesse d'une équerre ou d'un trait d'équerre (autrement dit de la perpendiculaire élevée à l'extrémité d'une droite). Or cette vérification se faisait en inscrivant dans un demi-cercle l'angle droit produit; et c'est certainement là ce que veut dire le cercle de notre dessin marqué de trois points sur une moitié de sa circonférence. L'assimilation établie par l'auteur entre le trait d'équerre et la méthode qu'il veut exposer relativement aux clefs d'arc, prouve que cette méthode consiste aussi en un tracé. Il s'agit donc du trait de la clef en question, trait dont l'exécution exigera qu'on élève en premier lieu une perpendiculaire figurant la flèche de l'arc, sur une horizontale figurant la ligne de ses impostes.

Je ne discerne rien au delà sur le procédé graphique employé par Villard de Honnecourt. La figure représente seulement la clef développée sous trois de ses faces.

Passons au quint-point.

On rencontre fréquemment dans les édifices du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle une forme d'arc gothique dont chaque branche est composée de deux segments de cercles de rayons différents, mais ayant un point commun. C'est ce que M. Willis appelle dans son *Traité des voûtes gothiques*, l'arc à quatre centres. Comme pour décrire un tel

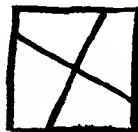
arc la connaissance de cinq points est nécessaire, je suppose que c'est celui-là que Villard appelle *quint-point*. A la vérité les premières églises gothiques n'offrent guère de ces sortes de courbes; mais les architectes pouvaient en connaître la construction et ne l'appliquer que rarement. D'ailleurs a-t-on procédé à l'examen des monuments du XIII<sup>e</sup> siècle la règle et le compas à la main, et ne peut-il pas se faire que des courbes prises par l'œil pour des segments d'un seul cercle, soient reconnues, vérification faite, pour décrites de deux centres? Quoi qu'il en soit, ma conjecture sur le quint-point reçoit une grande force de la présence d'une spirale à côté de la dernière figure. En effet, chaque révolution de spirale étant composée de deux demi-cercles décrits d'un rayon différent avec leurs centres sur la même ligne, il s'ensuit qu'un segment pris au-dessus et au-dessous du point où les deux courbes se confondent, remplit parfaitement les conditions de l'arc gothique formulé ci-dessus.

Reste à savoir ce que l'auteur appelle ici la clef. Ce ne peut pas être le voussoir placé à la brisure de l'arc, car ce voussoir ne diffère ni par sa coupe, ni en conséquence par son tracé de l'analogue de l'arc tiers-point. La même analogie avec le tiers-point existe pour tous les voussoirs contenus dans chacun des deux segments générateurs de la courbe; mais celui des voussoirs sur lequel s'opère la jonction des deux segments, celui-là est dans une condition exceptionnelle, car chacune de ses faces de joint se trouve avoir une coupe différente à cause de la différence des rayons. Je conjecture que c'est ce voussoir que la légende appelle clef du quint-point; ses propriétés seraient indiquées sur la spirale, par les points où passe la cathète. Quant à l'opération pour arriver au développement de ses faces, elle n'est pas plus indiquée pour le quint-point que pour le tiers-point.

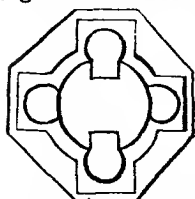
5<sup>e</sup>. *Exemples de liaison*. — On appelle *liaison*, en maçonnerie, une façon de superposer les pierres par un enchaînement tel que les faces de lit de l'assise supérieure couvrent les joints de l'assise inférieure. Les architectes du moyen âge ont souvent sophistiqué cette partie de la construction en cherchant des combinaisons extraordinaires pour leurs joints qu'ils obliquaient ou courbaient ou faisaient pénétrer les uns dans les autres par enchevêtrement.

Voici les exemples fournis par Villard de Honnecourt:

*Par chu fait on on piler de quatre cuins venir à loison* (fol. 20 verso). « Ainsi fait-on venir à liaison un pilier quadrangulaire. » Les joints sont dirigés obliquement suivant une ligne qui unit deux points



pris au tiers de chaque côté opposé du carré. Il est évident que les joints de l'assise supérieure seraient dirigés à l'inverse, suivant la ligne conduite à l'autre tiers des côtés du carré.



*Chi prennés matere d'on piler metre à droite loisons* (fol. 15 v°), « ici prenez matière de construire un pilier avec la liaison qui lui convient. » Deux colonnettes opposées font queue dans chaque assise du noyau.

6° *Procédés de construction.* — Ils sont, comme on va voir, d'une barbarie surprenante, vu les produits qui nous sont restés de leur emploi.

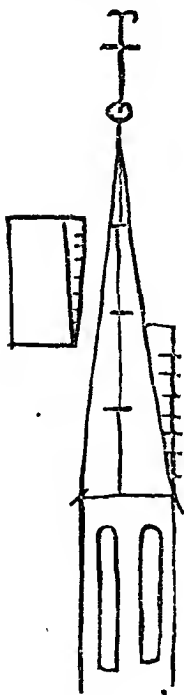


Fig. 1.

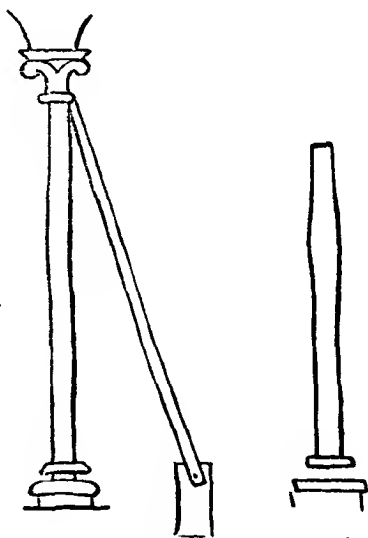


Fig. 2.

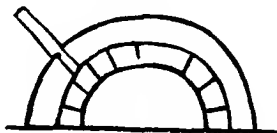


Fig. 3.

Fig. 1 (fol. 20 v.). *Par ceste raison montom la guile d'one toor, et taille les molés.* « De cette façon on monte l'aiguille d'une tour et l'on en taille les moules. » Ainsi pour obtenir l'inclinaison des faces de la pyramide, on opérerait d'après un moule ou patron qui était

on un relief, comme pour la construction de l'arc, ou peut-être seulement une planche profilée sous l'angle voulu.

Fig. 2 (Ibidem). *Par chu montom dous pîlers d'one hautece sens plom et sens livel.* « Ainsi l'on monte deux piliers de même hauteur sans fil-à-plomb et sans niveau. » Procédé bien primitif qui consistait à abattre de côté et d'autre sous le même angle, une échasse montée sur une cheville ronde à distance égale des deux piliers.

Fig. 3 (fol. 20 r.). *Par chu vosom une arc le cintreel devers le ciel.* La figure n'offre aucun secours pour éclaircir le langage par trop laconique de la légende. Il s'agit de la construction des grands arcs ou nervures diagonales de la voûte gothique. Si les traits marqués entre les deux circonférences intérieures, figuraient le cintre, il faudrait entendre qu'on voit là comment se forme la voussure d'un arc lorsque le cintre est monté. La jauge appliquée sur l'arc serait pour éviter les jarrets dans la pose des voussoirs.

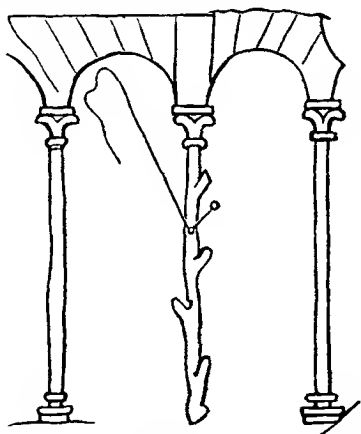


Fig. 4.

Fig. 4 (fol. 20, v.). *Par chu tail om vosure pendant* ; « manière de tailler voussure pendante. » Vousure pendante est l'équivalent de ce que nous appellerions pendentif de voûte, c'est-à-dire l'un de ces compartiments dont sont formées les voûtes du moyen âge par-dessus les nervures.

Chacun de ces compartiments étant une portion du cylindre que le rayon d'extrados des arcs diagonaux engendrerait par sa révolution tout le long de l'axe des arcs latéraux, il s'ensuit qu'en faisant agir entre les branches des arcs diagonaux une corde fixée à leur point centre sous leur clé commune, corde que l'on développerait à mesure

qu'on approcherait des arcs latéraux; en faisant cette opération, dis-je, on produirait les courbes d'un solide répondant aux conditions ci-dessus énoncées. Villard de Honnecourt nous fait voir que, grâce à cette manœuvre, les constructeurs de son temps se passaient de cintres pour exécuter les pendentifs de voûte. Lorsque les nervures étaient construites, l'ouvrier, après avoir établi une ligne faitière du sommet des diagonales à celui des latérales, disposait ses assises de pendants entre cette ligne et l'extrados des dites nervures, en se conformant à la courbe que lui donnait une corde tendue au centre de la travée de voûte et dont il avait l'autre bout dans la main. Comme dans le cours de ce travail il y avait à modifier sans cesse la coupe peu précise des pendants, l'auteur se sert du mot tailler comme équivalent de maçonner.

Cette méthode, certainement abandonnée lorsque l'art gothique se perfectionna, donne raison d'un fait que M. Willis a établi sans pouvoir l'expliquer : c'est l'inclinaison des assises de pendants sur les nervures diagonales, inclinaison qui règne dans toutes les voûtes du temps de Philippe-Auguste. Le savant architecte anglais avait fini par y soupçonner une recherche de perspective; mais il est évident que la seule explication à donner est l'intersection oblique du cylindre engendré, par les plans suivant lesquels on manœuvrait la corde.

#### IV.

##### CHARPENTE.

1° *Un pont de bois* (fol. 20 r.).— *Par chu fait on un pont de sor one aive de fus de xx. pies de long*, « par ce fait-on un pont sur une eau, de bois, de vingt pieds de long. » Le dessin n'est pas mieux tourné que l'explication, outre qu'il est extrêmement petit. La charpente du pont est posée contre des massifs en maçonnerie. Pour la petite portée qu'elle a, on ne saurait croire de combien de pièces elle se compose. Des contre-fiches partent du niveau de l'eau, et procurent ainsi une arche triangulaire. Les vieux ponts de bois que nous a légués le moyen âge sont mieux conçus que cela; mais aucun n'est de l'époque reculée où vivait notre architecte.

2° *Méthode d'assemblage pour suppléer à la longueur des solives* (fol. 23 r.).— La figure est un cadre de solives boiteuses, posé sur le plan d'une construction carrée en maçonnerie. Légende : *Ensi poes arer à one tor u à one maison de bas si sunt trop cor*; « ainsi vous

« pouvez travailler à une tour ou à une maison avec des pièces de bois (?), quand même elles seraient trop courtes. »

3° *Méthode d'étayement* (ibidem). — Elle consiste à contenir une maison qui tombe en avant, au moyen d'un étau que l'on serre en soulevant avec des coins une sole dans laquelle il s'emboîte. Légende : *Par copresse de ceste manine paes redrescir une maison ki pent d'one part, ja si pesans ne sera.* « Par appareil de compression de cette sorte, vous pouvez redresser une maison qui penche d'un côté, car elle cessera de peser autant. »

4° *Combles en charpente* (fol. 17 verso). — D'abord l'une des maîtresses fermes d'un comble surhaussé, composée de deux arbalétriers ou chevrons (car avant le XV<sup>e</sup> siècle, les chevrons faisaient l'office d'arbalétriers), d'un entrain relevé, d'un poinçon et de deux jambettes, celles-ci assemblées dans des blochets qui portent sur les reins de la voûte. Légende : *Or poes veir j. bon conble legier por herbegier de seur une chapele à volte* ; « maintenant vous pouvez voir un bon comble léger pour loger sur une chapelle à voûte. »

Une ferme de comble formant voûte en cul de navire, où le cintre est obtenu par la taille des esseliers et jambettes qui s'assemblent dans les chevrons. Les esseliers ont, au-dessus de leur point de rencontre, des rallonges en contre-courbes qui vont s'assembler aussi dans les chevrons. Ceux-ci en outre sont entretenus, non loin de leur jonction, par un faux entrain. Légende : *Et se vous volés veir j. bon conble legier à volte de fust prendés aluec garde*, « et si vous voulez voir un bon comble léger à voûte de bois, faites attention ici. »

Demi-ferme pour un comble en appentis par dessus une galerie voûtée, se composant des pièces suivantes : un chevron fixé sur un blochet par trois jambettes ; un esselier assemblé dans la plus haute jambette et dans le chevron ; enfin, une contre-fiche assemblée également dans le chevron et qui a son appui inférieur sur un corbeau qui sort de la muraille. Légende : *Vesci le carpenterie d'une fort acainte*. Aainte, comme on le voit par un autre exemple de l'album, est l'équivalent de collatéral ou bas-côté. Les passages rapportés par Du Cange, au mot *accincta*, prouvent que le même mot s'appliquait à toutes les espèces de constructions en appentis.

## V.

## DESSIN DE L'ARCHITECTURE.

D'anciens dessins d'architecture ont été signalés dans ces derniers temps. Il y en a qui remontent au XIII<sup>e</sup> siècle ; je ne crois pas toutefois, qu'aucun soit aussi vieux que ceux dont je vais parler.

L'album contient à la fois des plans, des élévations, des coupes, des profils. Tout cela est très-intelligible, quoique les moyens pour représenter la dépression des lignes et des surfaces ne soient pas aussi parfaits qu'ils l'ont été depuis. Ainsi, l'usage de la ligne pointée est inconnu à Villard de Honnecourt, et c'est par des traits pleins qu'il indique la projection des voûtes. Quant aux parties solides, clôtures et points d'appui, elles sont figurées simplement par les lignes de leur épaisseur, sans être chargées d'une teinte qui les fasse ressortir aux yeux. Dans les coupes, les massifs tranchés par le plan où est posé le point de vue, ont pour marque des traits ondulés. Enfin, les élévations ne sont pas toujours réduites à un seul plan, comme cela se pratique aujourd'hui ; celles des constructions circulaires sont mises en perspective.

Comme exécution, ces dessins ne sont pas sans mérite ; on voit qu'ils sont dus à une main exercée ; mais les outils paraissent avoir été bien imparfaits. On dirait que les courbes ont été tracées avec une plume attachée à l'une des branches d'un compas de tailleur de pierre. La gravure fera ressortir cela lorsque ces dessins auront été reproduits, si jamais ils le sont. La description que j'en vais faire n'a pour but que de mettre en relief les notions archéologiques ou historiques qu'ils renferment.

1<sup>o</sup> *Salle dont la voûte repose sur un pilier central* (fol. 21 r.). — *Par chu met om on capitel d'uit colonbes à one sole ; s'en n'est mies si en conbres, s'est li machonerie bone ; « ainsi fait-on retomber les portées de huit colonnes sur une seule, disposition moins embarrassante, sans que la maçonnerie en soit moins solide. »* Plan carré ; huit piliers appuyés contre les murs (deux sur chacun) donnent naissance à seize nervures qui aboutissent à huit clefs, lesquelles renvoient huit seulement sur une colonne centrale. Ce genre de construction, donné ici d'une manière théorique, a été exécuté nombre de fois au XIII<sup>e</sup> siècle, notamment pour voûter les salles supérieures dans les grosses tours des églises ou des châteaux.

2° *Plan d'une église en croix latine d'une forme absolument carrée* (fol. 14 v.). — Le chevet est donc rectiligne comme celui de Notre-Dame de Laon, celui de Saint-Pierre de Poitiers, celui de plusieurs cathédrales anglaises; mais au lieu que, dans ces églises, le sanctuaire est fermé tout uniment par le mur droit qui constitue la clôture du chevet : une double galerie règne au fond du monument tracé par Villard de Honnecourt. Au-dessous on lit : *Vesci une glise d'esquarie* (d'équerre) *ki fu esgardée* (projetée) *à faire en l'ordene de Cistiaux*. Je ne saurais dire si le projet a été mis à exécution.

3° *Plan du chevet et du chœur de Notre-Dame de Cambrai* (fol. 14 v.). — Il en a été dit assez sur ce dessin dans la première partie de la présente notice (1).

4° *Plan d'un chevet d'église à double collatéral avec abside rectangulaire* (fol. 15 r.). — Il en a été parlé également comme du seul ouvrage auquel se trouve attaché le nom de Villard de Honnecourt. Outre la légende latine que nous avons citée, il y en a une autre en français, qui répète la même chose au bas de la page : *Deseure est une glize à double charole k'Uilars de Honecort trova et Pieres de Corbie*. Le mot *charole* est à remarquer; il précise le sens de *carola*, que Du Cange ni ses continuateurs n'ont pu démêler, malgré les nombreux exemples rapportés dans le Glossaire. Carole, en général, veut dire entourage circulaire : galerie autour d'un chœur d'église, monture autour d'une pierre précieuse, bordure au bas d'une robe; par extension, il a été appliqué aux ronds à danser. Un exemple célèbre de carole pris dans l'acception que lui donne Villard de Honnecourt, a échappé aux glossateurs. Jusqu'au siècle dernier, l'usage se perpétua à Paris, d'appeler ainsi la galerie autour du sanctuaire de Saint-Martin des Champs (2).

5° *Plan du chevet de Saint-Étienne ou de Saint-Faron de Meaux* (fol. 15 r.). — Le doute est permis, car dans l'intérieur du plan on lit : *Istud est presbiterium sancti Pharaonis in Miaus*; et dessous : *Vesci l'esligement de le glize de Miax de Saint-Estieune*. Comment se fait-il que le français applique à Saint-Étienne, c'est-à-dire à la cathédrale de Meaux, le plan que la légende latine donne pour celui de Saint-Faron? L'édifice de Saint-Faron est aujourd'hui totalement détruit; quant à la cathédrale, elle existe encore, mais non pas telle que la vit notre architecte, car des titres certains prouvent qu'en 1268, « cette tant belle et noble construction ne présentait que

(1) Voyez ci-dessus, p. 67 et suiv.

(2) Lebeuf, *Hist. du diocèse de Paris*, t. I, p. 307.



« lézardes, et était à la veille d'une épouvantable ruine (1). » Je ne vois donc pas jour à résoudre l'énigme de la double attribution du manuscrit, à moins qu'on ne suppose que le chœur de Saint-Faron et celui de Saint-Étienne étaient sur un même plan. Cela rentrerait dans la manière dont Villard de Honnecourt s'exprime à l'égard du chevet de Reims, auquel il renvoie comme si c'était celui de Cambrai, parce qu'il savait que ce dernier, non encore construit, devait être la copie de l'autre.

L'évêque actuel de Meaux, mgr. Allou, a publié sur sa cathédrale une bonne notice historique et archéologique où se trouve un plan de cette église. En comparant ce plan avec celui de l'album, on voit qu'ils diffèrent par le nombre des chapelles du chevet, qui était de trois dans l'ancien édifice, tandis qu'aujourd'hui il est de cinq. En outre, les galeries latérales disposées à droite et à gauche du chœur avant la naissance des chapelles, ont une travée de plus sur le plan actuel que dans le manuscrit. Somme toute, ce ne sont pas là de bien grandes dissemblances; c'est plutôt de la conformité; or, en visitant la cathédrale de Meaux, on s'expliquera par l'inspection attentive de la maçonnerie, cette conformité qui ressort de la confrontation des deux plans. Il est visible que l'édifice reconstruit après 1268 fut planté sur les fondations mêmes de celui qui l'avait précédé. On aperçoit encore en maint endroit la suture des nouvelles élévations sur le vieux soubassement.

6° *Plan du chœur et du chevet de l'église de Vaucelles* (fol. 17, r.). — Légende : *Istud est presbiterium beate Marie Vacellensis ecclesie ordinis cisterciensis*. L'abside est composée d'une chapelle carrée en saillie sur deux rondes; deux chapelles latérales offrent la même disposition à la hauteur du chancel. Le plan par la multitude des projections des voûtes, est bien celui d'une église gothique, et l'on ne peut douter qu'il ne représente l'état des lieux après la reconstruction dont l'archevêque de Reims, Henri de Dreux, vint faire la dédicace en 1235 (2).

L'église de Vaucelles a été détruite. Une vue à vol d'oiseau de tous les bâtiments de l'abbaye, prise au commencement du siècle dernier et plusieurs fois reproduite dans celui-ci (3) ne permet pas

(1) Voir le mandement publié à ce sujet par l'évêque Jean de Poincy, dans les preuves à l'histoire de Meaux de D. Toussaint du Plessis.

(2) *Gallia christiana*, t. III, col. 178.

(3) Voyez *Une promenade en Cambresis*, par M. Delcroix. — *Notice sur l'ancienne ville de Crèvecœur et l'abbaye de Vaucelles* par M. Bruyelle.

de reconnaître la disposition si originale constatée par le dessin de Villard de Honnecourt.

7<sup>o</sup> *Études sur la cathédrale de Laon* (fol. 9, v., et 10, r.).— Deux dessins représentant le plan de la tour septentrionale du grand portail de cette église pris au-dessus de la galerie supérieure dudit portail, avec l'élévation de la même tour depuis sa naissance au point où est pris le plan, jusqu'aux premières assises de son amortissement. L'explication est conçue en ces termes :

*J'ai esté en mult de tieres, si com vus porés trover en cest livre. En aucun lieu onques tel tor ne ci com est cele de Loon ; ves ent ci le premier esligement* (la disposition du premier étage), *si con des premières fenestres. A cest esligement, est li tors tornée à viij. areste ; s'en sunt les iiij. filloles quarées* (dont quatre forment des tourelles carrées en manière d'avant-corps), *seur colonbes de trois* (portant sur des faisceaux de trois colonnes). *Puis si viennent arket et entaulmens* (petites arcades supportant l'entablement) ; *se resunt les filloles parties à viij colonbes* (c'est-à-dire que les tourelles changeant de disposition, deviennent octogones et sont portées par huit colonnes). *Et entre ij. colonbes saut uns bues* (de deux colonnes en deux colonnes se trouve un bœuf en saillie). *Puis viennent arket et entaulmens* (comme couronnement des mêmes tourelles). *Par deseure sunt li conble à viij crestes* (en pyramides à huit arêtes garnies de crochets). *En cascune espase* (sur chaque face) *a une arkiere* (une meurtrière) *por avoir clarté. Esgardés devant vus, s'en vereis mult de le manière et tote le montée* (l'élévation), *et si com les filloles se cangent* (passent d'une disposition à une autre en s'élevant). *Et si penseiz ; car se vus volés bien ovrer de toz grans pilers forkies, vus covient avoir qui asés aient col* (1) ; *prendes garde en vostre affaire ; si ferés que sages et que cortois.*

Entre autres mots techniques dont ce texte abonde, on remarquera celui de *filloles* appliqué aux avant-corps de la tour. Il était d'un usage général, à en juger par le vocabulaire des habitants de Coutances qui, aujourd'hui encore, appellent *fillettes* les petites tours qui font saillie sur les grandes au portail de leur cathédrale.

Si on compare le monument dans son état actuel avec le dessin de Villard de Honnecourt, on verra qu'il a subi peu de modifications. La pyramide qui surmontait la tour a été démolie de fraîche date pour soulager la base. Quant aux statues de bœufs placées entre

(1) Je ne comprends pas cette dernière phrase.